

Contes et Légendes de la Bohême

Slipka, J et Pézard, F

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J. SLIPKA et F. PÉZARD

CONTES ET LÉGENDES DE BOHÈME



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DE
BOHÊME**

**recueillis par le Dr J. Slipka
et adaptés par Fanette Pézard**

*Illustrations : Rudnicki
Éditeur : Nathan
Année de parution : 1963*

Avertissement

La Tchécoslovaquie, État neuf créé au lendemain de la Grande Guerre, plonge les racines de sa civilisation très loin dans le passé. Les Tchèques et les Slovaques sont frères de sang. Voisines furent leurs terres, jumelles leurs langues, identiques leur désir d'indépendance et leur haine de l'oppression. Réunis sous un nom moderne, l'ancien royaume de Bohême et la Slovaquie apportèrent chacun leurs trésors d'art et d'histoire populaire, qui constituent à la nation nouvelle un passé aussi riche et aussi personnel que celui des plus anciens États européens.

Les récits que voici voudraient donner un aperçu de cette richesse, de cette fraternité d'esprit et d'inspiration bien antérieure à la création de la Tchécoslovaquie. L'âme du peuple se reflète dans chaque conte et dans chaque légende avec son bon sens souriant, sa poésie et son humour, avec sa pitié pour les malheureux, sa confiance en la justice éternelle, avec son goût du merveilleux qui entraîne l'esprit loin des dures réalités de la vie.

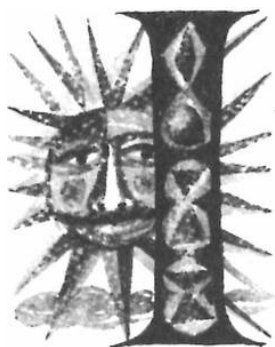
Ces contes furent transmis verbalement de génération en génération, mais des chroniqueurs tels que Cosmas au XII^e siècle et Dalimil au XIV^e accordèrent, non sans raison, une grande importance aux légendes qu'ils entendaient raconter aux veillées. Ils les transcrivirent avec respect, comme des pages d'histoire véritable. D'ailleurs, qui saurait tracer la limite précise entre l'Histoire et la Légende ?

La rédaction de ces récits tenta, à l'époque moderne, les plus grands écrivains ; par exemple la conteuse Bozena Nemcova, le poète Karel Jaromir Erben, le romancier Aloïs Jirasek. Le compositeur Frédéric Smetana s'inspira de ce même patrimoine.

Notre but est de faire connaître aux enfants français ce qui fait le bonheur des enfants tchèques et slovaques. Sans toucher au fond séculaire de ces récits, nous nous sommes permis quelques remaniements pour les adapter le mieux possible à l'esprit de notre jeunesse. C'est ce même souci qui nous a poussé à changer l'orthographe des noms propres en y substituant l'orthographe phonétique, infidèle à la tradition manuscrite, mais qui, du moins, épargnera à nos lecteurs les barbarismes d'une prononciation trop éloignée de la véritable. L'essentiel, dans une langue, n'est-ce pas sa musique, plutôt que son dessin sur le papier ?

Nous souhaitons que les petits Français prennent autant de plaisir à lire ces contes que nous en avons éprouvé à les écrire.

Les trois cheveux d'or du grand-père Soleil



IL était une fois un roi très orgueilleux. Un soir qu'il galopait tout seul à la poursuite du gibier, il se perdit dans la forêt. Le ciel rougeoyait derrière les branches noires. Quand le grand-père Soleil, celui qui sait tout, rentre chez lui, il ne fait pas bon errer dans les ténèbres ; aussi le roi fut-il bien aise de voir une chaumine aplatie dans une clairière sous son toit ébouriffé. Il sauta de cheval et heurta à la porte. Un charbonnier parut, et le roi, tirant sa grosse bourse de cuir, lui demanda de le guider pour regagner la ville.

— Je vous guiderais volontiers, dit le charbonnier, souriant blanc dans son noir visage, mais ma femme est sur le point d'avoir un enfant ; et de plus, la nuit est tombée. Montez dans mon grenier où vous aurez un lit de foin, et demain à l'aube, je vous conduirai.

Le roi, fatigué, grimpa dans le grenier, s'allongea et essaya de dormir. Mais il avait l'habitude de dormir sur un matelas de plumes couvert de fourrures, le foin le grattait. Et puis il était inquiet, car la reine, sa femme, devait, elle aussi, avoir bientôt un bébé. À minuit, au moment où pour la centième fois il refaisait son lit de foin, il aperçut par une fente du plancher une grande lumière blonde qui venait d'en bas. Il se mit à plat ventre et colla son œil à la fente.

Il vit le charbonnier qui ronflait sur sa paillasse, la bouche ouverte. Son nez dressé faisait une grande ombre sur sa joue gauche. La femme, très pâle et les yeux clos, semblait sans connaissance. À côté d'elle était un beau bébé tout neuf qui dormait sagement. Mais ce qu'il

vit surtout, ce fut trois vieilles femmes, belles, debout, en longue robe blanche. Chacune tenait une chandelle allumée et regardait le bébé de ses yeux étincelants.

La première dit :

— Je fais don à ce garçon d'une vie pleine d'embûches et de dangers.

La seconde dit :

— Je fais don à ce garçon de la chance qui le sauvera des dangers.

La troisième dit :

— Je serai la marraine de ce garçon et je lui destine en mariage la fille du roi qui est là-haut dans le grenier.

Puis les trois femmes avancèrent leurs lèvres et soufflèrent leur bougie. Le silence et la nuit retombèrent.

Le roi resta immobile sur le plancher comme si on lui avait cloué une épée dans le cœur. Il avait reconnu les trois Parques, maîtresses de la vie et de la mort des hommes. Il ne dormit pas jusqu'au matin, désespérant d'empêcher la prédiction. Donner sa propre fille au fils d'un charbonnier ? Plutôt la jeter aux ours ! Mais comment déjouer le projet d'une Parque ?

À l'aube, l'enfant se mit à pleurer. Le charbonnier se réveilla et vit que sa femme s'était endormie pour l'éternité. Il se mit à pleurer et à crier :

— Oh, mon pauvre petit oiseau ! Que vas-tu devenir seul avec un pauvre homme comme moi ?

Des larmes barbouillaient sa figure de noir et de blanc.

— Confie-moi cet enfant, dit soudain le roi, j'en aurai soin, il sera heureux et je te donnerai tant d'argent que de toute ta vie tu n'auras plus besoin de te noircir le cuir à faire du charbon.

Le charbonnier accepta tout de suite ; le roi promit d'envoyer chercher le bébé et tous deux partirent vers la ville, l'un guidant l'autre. À l'orée du bois, ils se séparèrent.



Quand le roi arriva dans son château, on vint lui annoncer qu'une petite fille lui était née au milieu de la nuit. Le roi n'eut pas l'air très content, il fit même une formidable grimace sous sa moustache rousse. Puis il appela un de ses serviteurs :

— Tu iras, dit-il, dans telle forêt ; là, dans une chaumière, tu trouveras un charbonnier noir de charbon. Tu lui donneras cet argent, il te donnera en échange un garçon nouveau-né. Tu le prendras avec

toi et tu iras le noyer. Sinon, tu boiras toi-même plus d'eau que ta panse n'en peut contenir.

Le serviteur aimait mieux boire du vin ; il avait pour l'eau une haine sans égale, au point de se laver le moins possible. Aussi fit-il rapidement le voyage jusqu'à la forêt. Il mit le bébé dans un panier rond, avec beaucoup de soin, puis galopa jusqu'au fleuve, traversa à demi une passerelle et jeta le panier vagissant dans l'eau qui roulait, lourde et jaune.

— Dors bien, gendre maudit ! ricana le roi, quand il sut le résultat de l'expédition ; et il prit son arc pour aller chasser, gai et sans souci.

Mais l'enfant ne se noya pas : sa vie était dans les mains des Parques. Il flotta dans son panier, tout doux, bercé par les grandes eaux et endormi par leur chant assourdi. Il arriva ainsi devant la maison d'un pêcheur. Celui-ci, assis sur la rive, recommandait son filet, déplorant en son cœur la monotonie de l'existence et agitant ses doigts de pieds. Il vit flotter le panier, sauta dans sa barque et eut vite fait de repêcher le bébé. En rentrant chez lui, il dit :

— Femme ! Tu réclamaïs toujours un garçon, le voici. Il nous arrive au fil de l'eau, comme un petit canard sauvage.

La femme fut ravie, elle en fit son fils et l'éleva avec tendresse.



Le fleuve coule et les années passent.

Le bébé devint un homme, qui n'avait pas son égal en hauteur et en largeur. Un jour de printemps, le roi, toujours chassant, passa devant la cabane du pêcheur. Il faisait très chaud, il avait beaucoup galopé et la soif le tenait à la gorge. Il s'approcha et demanda de l'eau fraîche.

Plavatchek (ainsi l'avait-on nommé, et cela voulait dire qu'il était arrivé à la nage) le servit lui-même, fort poliment. En le voyant, le roi sentit, sans savoir comment, son âme inquiète.

— Tu as là un bien beau garçon, dit-il au pêcheur. C'est ton fils ?

— Il l'est et ne l'est pas, répondit le pêcheur. Il y a juste vingt ans qu'il est arrivé au fil de l'eau, dans un panier rond. Nous l'avons élevé et chéri comme s'il était à nous.

Le roi vit six soleils au lieu d'un, et sentit la terre flotter sous ses pieds. Mais il se ressaisit vite et cacha son émotion. Il sauta de cheval et dit d'une voix sèche :

— Je suis en chasse pour plusieurs jours, j'ai besoin d'un messenger pour aller dans mon château royal, et je n'ai personne pour l'instant avec moi. Le garçon peut-il me rendre ce service ?

— Votre Majesté ordonne, le garçon obéira, répondit le pêcheur.

Le roi s'assit et écrivit à la reine cette lettre :

« Que ce jeune homme que je t'envoie comme messenger soit immédiatement mis à mort : c'est mon pire ennemi. Et que cela soit fait avant mon retour. Telle est ma volonté. »

Il ferma la lettre et la cacheta avec son anneau ciselé.

Plavatchek partit aussitôt, mais il se perdit à la tombée du jour dans une forêt noire comme la gueule d'un loup. Il allait au hasard, cinglé par les branches, quand il vit devant lui dans l'ombre une grande vieille femme aux yeux étincelants.

— Où vas-tu, Plavatchek ? fit-elle.

Tout surpris, il répondit :

— Je porte une lettre au château royal et je me suis perdu comme un benêt. Ne pourrais-tu pas, petite mère, me montrer le chemin ?

— Il ne fait pas bon errer dans les ténèbres, quand le grand-père Soleil, celui qui sait tout, est rentré chez lui. Viens passer la nuit chez moi, tu n'as rien à craindre, je suis ta marraine.

Le jeune homme, tout étonné, se laissa persuader, et il vit tout à coup devant lui une jolie petite cabane pousser du sol comme un champignon.

Quand il fut endormi, la vieille femme prit délicatement la lettre, et mit à la place une lettre exactement semblable, mais qui disait :

« Que ce jeune homme que je t'envoie comme messenger épouse immédiatement notre fille : c'est mon gendre prédestiné. Et que cela soit fait avant mon retour. Telle est ma volonté. »



Quand madame la reine eut lu la lettre, elle fit aussitôt préparer les noces. Elle et la princesse ne pouvaient quitter des yeux le jeune homme qui leur semblait plus beau que tous les autres. Elles étaient ravies de ce choix. Plavatchek de son côté admirait sa royale fiancée. Tout allait donc pour le mieux.

Quelques jours plus tard le roi revint. Il se mit dans une terrible colère qui fit trembler le château du haut des murs jusqu'au roc où il était construit. La reine, tout ébahie et balbutiante, lui montra la lettre. Il reconnut son écriture. Après avoir interrogé rudement Plavatchek, il comprit que, pour l'instant, la Parque était la plus forte.

— Ce qui est passé est passé, dit-il enfin. Mais je ne veux pas d'un gendre sans dot. Il me faut trois cheveux d'or du grand-père Soleil qui sait tout, et alors tu seras vraiment le mari de ma fille.

Le roi pensait ainsi se débarrasser d'un beau-fils aussi mal né. En effet, qui oserait aller chez le grand-père qui sait tout ?

Plavatchek fit ses adieux à sa femme et partit avec confiance. Par où ? Je ne sais pas, mais il avait pour marraine une Parque. Il marcha très longtemps, jusqu'à la mer Noire. Là, il vit un bateau avec un passeur.

— Dieu te garde, vieux passeur !

— Ainsi soit-il, jeune pèlerin ! Où vas-tu ?

— Chez le grand-père Soleil, chercher trois cheveux d'or.

— Oh ! j'attends depuis longtemps un aussi courageux pèlerin. Je suis vieux, personne ne vient me remplacer. Puisque tu vas chez celui qui sait tout, demande-lui ce que je dois faire pour quitter ce bateau ; promets, et je te passerai.

Plavatchek promit et le passeur le passa. Après avoir encore beaucoup marché, il arriva devant une ville aux murailles délabrées. Il rencontra un vieillard dont le crâne brillait comme la lune, dont la barbe roulait jusqu'à terre.

— Dieu te garde, respectable grand-père.

— Ainsi soit-il, jeune pèlerin ! Où vas-tu ?

— Chez le grand-père Soleil, chercher trois cheveux d'or.

— Oh ! la ville attendait depuis longtemps un aussi courageux pèlerin. Viens avec moi chez notre roi.

Au château, le roi lui dit :

— Puisque tu vas chez celui qui sait tout, raconte-lui ceci : nous avons dans cette ville un pommier qui portait des pommes de Jouvence. Celui qui en mangeait, fût-il même aux trois quarts mort de vieillesse, redevenait fringant comme un jeune cabri. Mais depuis vingt ans, le pommier ne porte plus de fruits. Promets de demander un remède à ce mal, et je te récompenserai royalement.

Plavatchek promit et le roi le laissa partir. Après avoir encore beaucoup marché, il arriva devant une autre ville ; les mauvaises herbes poussaient partout. Il vit un fils qui enterrait son père : des larmes grosses comme des petits pois lui coulaient sur les joues.

— Dieu te garde, triste fossoyeur !

— Ainsi soit-il, beau pèlerin. Où vas-tu ?

— Chez le grand-père Soleil, chercher trois cheveux d'or.

— Oh ! la ville attendait depuis longtemps un aussi courageux pèlerin. Viens avec moi chez notre roi.

Au château, le roi lui dit :

— Puisque tu vas chez celui qui sait tout, raconte-lui ceci : nous avons dans cette ville un puits d'où jaillissait l'Eau de Santé. Celui qui en buvait ou sur qui l'on en versait, fût-il très malade, fût-il déjà un cadavre grimaçant, se relevait et marchait. Mais depuis vingt ans, la source en est tarie. Promets de demander un remède à ce mal et je te

récompenserai royalement.

Plavatchek promit et le roi le laissa partir.

Enfin, il arriva dans une prairie verte frisée de fleurs. Au milieu était un château d'or, brillant comme une braise. C'était la demeure du Soleil. Il entra et ne trouva qu'une vieille femme vêtue de blanc, aux yeux étincelants. Elle était assise et filait.

— Sois le bienvenu, dit-elle. Ne me reconnais-tu pas ?

C'était la Parque. Le jeune homme lui raconta le but de sa visite. Elle sourit et dit :

— Le grand-père Soleil, celui qui sait tout, est mon propre fils. Le matin, quand il s'éveille et s'en va, c'est un enfant. À midi, c'est un homme. Le soir, quand il revient c'est un vieillard. Je te promets les trois cheveux, parce que je suis ta marraine. Mais cache-toi, mon garçon, car en rentrant, il est affamé et de mauvaise humeur. Il se pourrait qu'il te croque comme une noisette. Mets-toi sous cette cuve vide, mais ne t'endors pas avant d'avoir entendu les réponses pour le passeur et les rois.

Sitôt dit, un ouragan se déchaîna dehors, et par la fenêtre de l'Ouest le Soleil entra en volant. C'était un grand vieillard, avec une tête d'or et des yeux dont l'éclat était insupportable.

— Je sens, je sens la chair humaine ! cria-t-il ; et sa voix résonna comme le cuivre, et son haleine brûlante emplit la pièce... As-tu quelqu'un ici, ma mère ?

— Étoile du jour ! répondit-elle en riant, comment veux-tu que quelqu'un se cache à ton insu ? Quant à ce que tu sens, rien d'étonnant ! Tu voles toute la journée au-dessus du vaste monde, et l'odeur de la chair humaine monte jusqu'à toi. Tu la sens tant et tant que ton odorat en est faussé.

Le Soleil accepta l'explication. Quand il eut fini son repas, il posa sa tête éclatante sur les genoux de la vieille femme et s'endormit.

Alors la mère lui arracha un cheveu et le jeta par terre : il sonna comme une corde de métal.

— Que veux-tu donc ? cria le vieillard.

— Rien, mon petit garçon, rien. Je faisais un rêve bizarre, je voyais une source d'eau miraculeuse qui ne coulait plus et je me demandais s'il était facile de la refaire couler.

— Bien facile. Dans le puits, sur la source, est assise une grenouille. Il faut la tuer.

Et il se rendormit.

La vieille femme lui arracha un second cheveu.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, mère ? fit le Soleil de mauvaise humeur.

— Rien, mon cher petit, rien. En dormant, je voyais un pommier miraculeux, mais il ne portait plus de pommes. Je me demandais s'il

était facile d'y remédier.

— Bien facile. Il faut tuer le serpent qui loge entre les racines et se nourrit de sa sève.

Et il se rendormit harassé.

Sa mère lui arracha le troisième cheveu.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas dormir ? cria-t-il, et il essaya de se lever.

— Reste couché, cher petit cœur, reste couché. Ne te fâche pas. Mais vois-tu, je rêvais d'un passeur d'eau qui passait toujours et voulait ne plus passer. Je me demandais s'il lui était facile d'en finir avec cette corvée.

— Voilà un vieil homme bien stupide. Qu'il donne l'aviron à la première personne qu'il fera passer et qu'il saute sur la rive. Et maintenant, laisse-moi dormir, je me lève tôt demain.

Le matin, un ouragan se déchaîna dehors, et sur les genoux de sa vieille maman s'éveilla, au lieu d'un vieillard, un bel enfant aux cheveux d'or, petit soleil du matin. Il fit ses adieux à sa mère et s'envola par la fenêtre de l'Est. La Parque souleva la cuve et Plavatchek en sortit, tout raide et le cou douloureux, mais le cœur plein de reconnaissance.

— Va maintenant, mon petit. Va en paix. Tu as les cheveux, et les trois réponses. Désormais, nous ne nous verrons plus, mais souviens-toi de moi. Adieu.

Plavatchek remercia sa marraine avec tendresse et s'en alla comme il était venu.

Il arriva à la première ville et rendit compte de sa mission au roi.

— Il vous suffira de tuer la grenouille assise sur la source, et l'eau jaillira de nouveau.

Le roi le remercia et lui donna en récompense douze chevaux souples et blancs comme des cygnes, qu'il fit charger d'or et d'argent.

Il arriva à la seconde ville et dit :

— Il vous suffira de tuer le serpent qui ronge les racines de l'arbre, et bientôt il fleurira et portera des fruits.

Le roi l'embrassa et lui donna en récompense douze cavales rapides et noires comme des corbeaux, qu'il fit charger de pierres précieuses.

Enfin, le jeune homme arriva à la mer Noire.

Il déclara au passeur qu'il lui donnerait le moyen de changer de métier, dès qu'ils auraient abordé sur l'autre rive, lui et ses vingt-quatre chevaux.

— Bonhomme, mets ton aviron dans les mains de la première personne qui demandera à passer et sauve-toi. Elle ramera à ta place pour l'éternité.

Et il continua son chemin.

Quand le roi vit arriver son gendre que suivaient ses vingt-quatre

chevaux, marchant de front dans la plaine, il crut s'évanouir de stupéfaction. Toute la famille se précipita au-devant de Plavatchek. Là princesse sanglotait de joie dans les bras de son mari, la reine souriait dans son triple menton. Le roi n'avait d'yeux que pour les trois cheveux d'or et le butin.

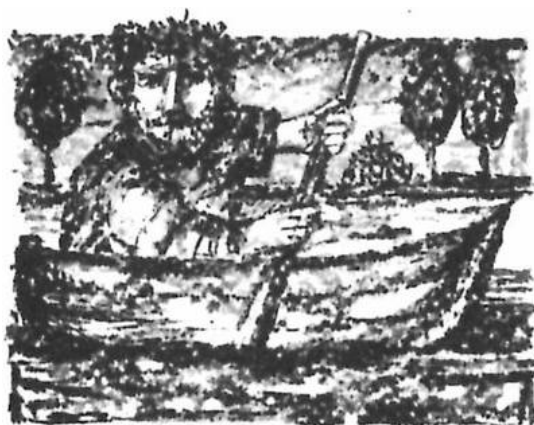
— Mon cher gendre... hum ! Soyez les bienvenus, vos richesses et vous. Mais où diable avez-vous trouvé tout cela ?

Plavatchek raconta son histoire.

Le beau-père écoutait de toutes ses oreilles. Pommes de Jouvence... Eau de santé... marmonna-t-il d'un air dubitatif, voilà ce qu'il me faudrait.

Une demi-heure après, au coucher du soleil, il se mettait en route. Il ne voulait même pas attendre au lendemain. On le vit s'éloigner au galop dans la plaine vers la Mer Noire. Son ombre s'allongeait de plus en plus sur la terre. Quand le soleil se coucha dans un sombre flamboiement, l'homme et sa bête n'étaient plus qu'un point à l'horizon.

Il n'est pas encore revenu. Et s'il n'est pas mort, il est toujours passeur.



Le mariage de Liboucha



Il y a très longtemps, régnait sur les anciens Tchèques la princesse Liboucha. Son château fort, Vychérad, se dressait au haut d'une colline, non loin de la rivière Vltava. Une fois par mois Liboucha rendait la justice, et les gens venaient de très loin lui demander conseil ; il en arrivait à pied, à cheval, ou dans de lourds chariots traînés par des bœufs ; la sagesse de la princesse était connue dans tous les pays slaves.

Un jour d'été deux frères se firent annoncer à Vychérad. Ils se disputaient le château, les armes et les chevaux de leur père qui venait de mourir. L'aîné, Chrudos, voulait tout garder ; le cadet Stahlav, réclamait sa part ; leurs amis s'en mêlaient maladroitement, et quand tous arrivèrent à la clairière où Liboucha rendait la justice, le bruit de leurs vociférations fit trembler le feuillage comme un vent d'orage.

La princesse était assise sous un énorme tilleul, vêtue d'une tunique blanche à la ceinture multicolore et coiffée d'un diadème blanc. Son trône était recouvert d'un tapis brodé, et sous ses pieds nus s'étalait une peau d'ours. Autour du trône se tenaient douze hommes à la barbe blanche choisis parmi les plus vieux chefs des familles nobles. Derrière eux, les jeunes suivantes de Liboucha chuchotaient et regardaient les deux frères avec curiosité.

Chacun à son tour, ils exposèrent leurs griefs et leurs revendications. La princesse les écouta attentivement, puis donna son avis au doyen des chefs nobles. Pendant que les vieillards délibéraient entre eux pour accepter ou repousser cette sentence, la jeune fille regardait l'aîné des deux frères qui jouait avec son poignard d'un air sombre et

absorbé. Quand le doyen vint lui annoncer que la sentence était acceptée, la princesse sursauta comme si on l'arrachait à la contemplation d'une scène très lointaine, et ses yeux se reportèrent sur le plus jeune des deux frères.

— L'assemblée a reconnu ton droit avec moi, lui dit-elle. Tu auras donc l'exacte moitié de la fortune paternelle. Ainsi le veut la loi des ancêtres.

Elle avait à peine fini de parler que Chrudos, frémissant comme un loup acculé par les chiens, s'écria :

— Ainsi le veut la loi des ancêtres ! C'est bien vite dit. La loi de notre juge plutôt. Et quel juge ? Une femme aux cheveux longs, mais à la raison courte ! Quel autre peuple accepterait d'être mené par une femme ? Honte à vous, vieillards à barbe blanche ! Honte à vous, jouvenceaux dont les armes se rouillent ! Qu'elle file de la laine, qu'elle cuise de la viande, et qu'elle couse les peaux pour les casques des guerriers, voilà son métier. Mais sur ce trône, il faut un homme !

Et il ficha avec rage son poignard dans le sol. Tout le monde resta frappé de stupeur. Liboucha devint très pâle. L'outrage la faisait moins souffrir que l'ingratitude dont témoignait ce violent discours. Elle regarda les chefs nobles, mais tous baissaient la tête d'un air gêné. Alors, elle se leva avec dignité ; et dans un grand silence, elle s'adressa à la foule, dissimulant de son mieux l'émotion qui faisait trembler sa voix. Son attitude était si belle et son regard si profond que tous la sentaient inspirée par les dieux.

— Cet homme a raison. Je ne suis qu'une femme, et un peuple d'hommes forts doit être gouverné par un homme fort. Vous pensez que je suis faible, parce que ma justice n'est pas sévère ; vous réclamez un maître : vous l'aurez ! Après la moisson, l'assemblée des nobles et du peuple élira son chef et ce chef sera mon époux. Allez en paix !

Puis elle se retira suivie de ses femmes et gagna un pré écarté, entouré d'arbres touffus. Elle y passa toute la journée, invoquant les dieux avec ferveur.

Longtemps avant le jour fixé, les hommes et les femmes de toute la race tchèque se mirent en route pour Vychérad. Il en arrivait de toutes les directions. Ils campaient tant bien que mal au pied du château et le long de la rivière. Les nobles arrivaient à cheval, bien armés, car il fallait traverser de grandes forêts, leurs femmes se faisaient porter en litière, les petites gens venaient à pied, le bâton à la main. Les artisans apportaient des selles de cuir brodé, des brides, des étriers, des écus ; les pêcheurs leurs poissons ; les chasseurs leur gibier.

Un jour enfin, les cors retentirent en haut des remparts. À ce signal la foule se massa devant la poterne, et chacun, levant la tête, put y apercevoir une énorme tête de sanglier fixée par un épieu. On se rappela alors que Bivoj le fort avait présenté ce sanglier vivant à la

princesse en le portant dans ses bras. Quelques-uns en conclurent que Bivoj serait peut-être l' élu.

— Malheur sur nous ! Si ce géant brutal devient notre chef, nous sommes perdus !

Et chacun disait à son tour le nom du noble qui avait le plus de chances d'être élu.

Pendant ce temps les représentants du peuple et les nobles étaient entrés dans la cour où se dressait le trône de Liboucha. La princesse parut bientôt, encadrée de ses deux sœurs, Nazi et Teta. La foule se fit silencieuse et dehors les bavardages cessèrent.

— Vous savez tous pourquoi je vous ai convoqués ; vous allez élire votre chef : choisissez-le bien, votre acte engage tout l'avenir du peuple tchèque. Je vous conseillerais volontiers, mais seulement si vous le voulez tous, sans exception.

Cette fois encore Liboucha parut si grave et si majestueuse qu'ils la sentirent guidée par les dieux, et qu'ils la prièrent de choisir elle-même l'homme digne du trône. Il y avait une telle grandeur dans sa silhouette mince et un tel éclat sur son visage que Chrudos lui-même accepta d'avance en son cœur le choix qu'elle ferait.

Liboucha éleva lentement la main vers les montagnes qui bleuisaient dans le lointain et dit :

— Derrière ces montagnes est un hameau habité par la famille des Stadici. Prenez les vêtements princiers et partez vers le Nord, sans vous inquiéter de votre chemin. Mon cheval vous guidera. Vous direz au premier homme que vous rencontrerez que le peuple attend son chef, et moi mon époux. Cet homme s'appelle Pchémysl et sa famille régnera pendant des siècles. Et encore bien des siècles après on parlera de lui comme de quelqu'un qui vient à peine de mourir. Ainsi le veulent les dieux.

Après avoir parlé, elle se couvrit la tête d'un voile et se retira.

Une députation se mit bientôt en route, suivant le cheval blanc de Liboucha. Il marchait d'un pas régulier, la tête haute. Le quatrième jour ils arrivèrent au hameau dont avait parlé la princesse. Ils virent alors un homme de haute taille, vêtu en paysan, qui labourait avec une charrue attelée de deux bœufs. Le cheval blanc s'arrêta à cet endroit. Les députés s'inclinèrent profondément devant le laboureur.

— Homme aimé des dieux, sois trois fois béni ! Laisse là tes bœufs, prends ce manteau brodé, et monte sur ce cheval. La princesse des Tchèques nous a envoyés vers toi pour que tu acceptes d'être notre juge, notre protecteur et notre chef.

Pchémysl n'eut pas l'air étonné, mais il resta un moment silencieux, regardant son champ. Puis il planta dans le sol son aiguillon de coudrier, ôta le joug des bœufs, et les bœufs disparurent soudain dans un grand rocher qui s'ouvrit et se referma d'un seul coup. Enfin,

Pchémysl parla :

— Vous êtes arrivés un peu trop tôt. Si j'avais eu le temps de labourer complètement ce champ, le pain n'aurait jamais manqué chez les Tchèques. Mais je n'ai pas fini, cela signifie qu'il y aura quelquefois famine dans le pays.

Ensuite il retourna la charrue, tira de son sac de cuir un pain et un fromage et posa ces victuailles sur le soc, comme sur une table.

— Je vous invite à partager avec moi mon dernier repas de paysan. Si je vous fais manger sur une table de fer, c'est pour que vous vous souveniez que le règne de ma famille sera un règne de fer. En temps de paix, il vous assurera le pain ; en temps de guerre il vous défendra contre l'ennemi. Tant que les Tchèques sauront avoir des tables semblables, ils ne seront pas vaincus.

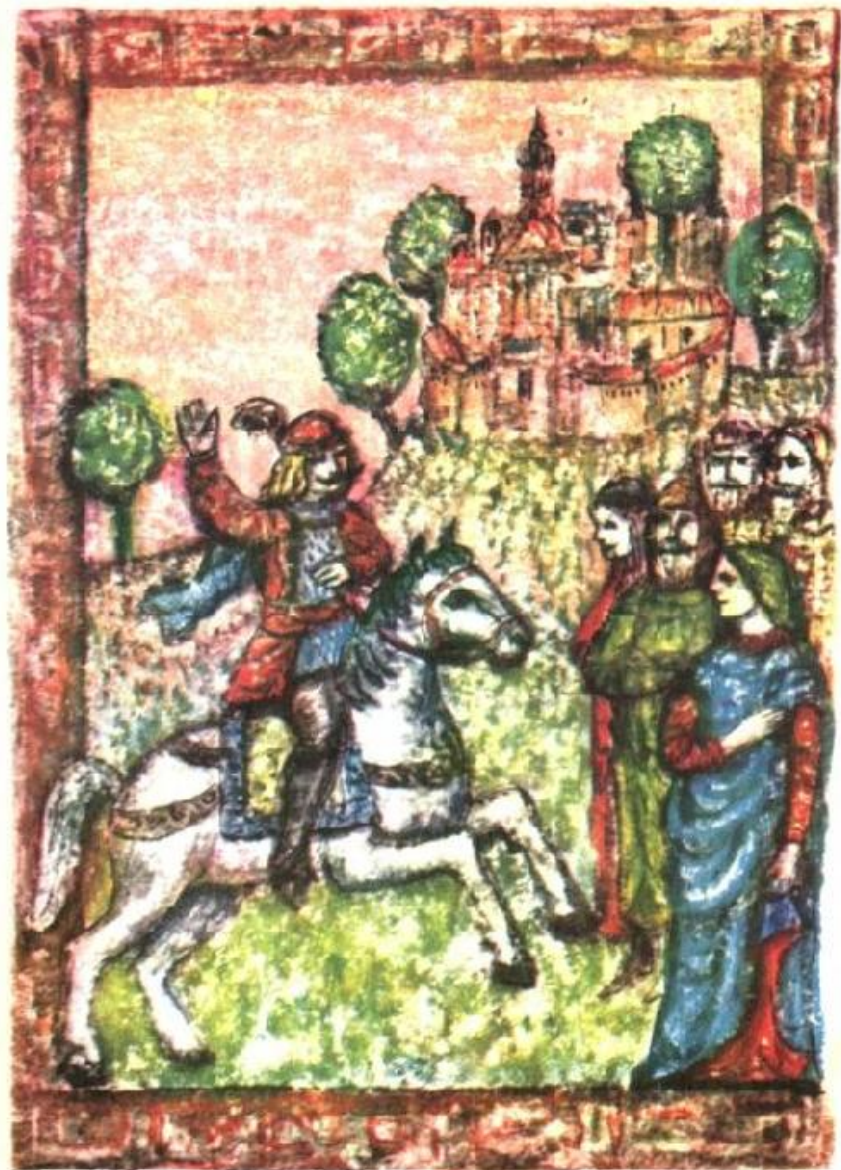
Après ce repas, Pchémysl alla faire ses adieux dans le village, puis il endossa les vêtements princiers qu'il serra à sa taille par une haute ceinture rouge. Il ordonna aux messagers de prendre avec eux son sac de cuir et ses sandales d'écorce.

— Je tiens à emporter ces objets, pour que mes descendants se souviennent toujours de leur humble origine et qu'ils soient bons avec les paysans.

Lorsque le cortège fut en vue de Vychérad, Liboucha sortit à sa rencontre. La joie du peuple fut grande, car le nouveau prince était beau et vigoureux comme un chêne. On l'acclama avec transport, on acclama aussi la princesse, confidente des dieux.

Pendant plusieurs jours les fêtes du mariage se poursuivirent. L'hydromel coulait à volonté ; des porcs, des veaux et des sangliers rôtièrent sur de grands feux. Le peuple dansait et la cour applaudissait les joutes brillantes par lesquelles les nobles montraient leur valeur au nouveau prince.

Ainsi, joyeusement, commença la dynastie des Pchémysl.



Lorsque le cortège fut en vue de Vychérad, Liboucha sortit à sa rencontre.

La guerre des femmes



Quand la princesse Liboucha fut partie pour le Nav, le lointain séjour des morts, les jeunes filles qui formaient sa cour pleurèrent longtemps, car Liboucha était très aimée.

Une fois que leur chagrin se fut un peu apaisé, elles s'aperçurent que leur vie était changée. Le prince Pchémysl régnait seul désormais ; et les hommes de la contrée ne cachèrent pas la joie qu'ils éprouvaient de n'obéir qu'à un homme. Ils avaient gardé un mauvais souvenir du temps où Liboucha était fille et gouvernait, aidée de ses compagnes ; leur orgueil avait été mis à rude épreuve, malgré la bonté de la princesse. Ils narguèrent donc les jeunes filles désemparées, en dépit des conseils que leur donnait Pchémysl.

— Tout change, mes belles ! Il n'y a pas longtemps, vous pouviez nous mener à la baguette comme un bon troupeau. Puis il vous a fallu être moins exigeantes quand votre maîtresse a partagé son pouvoir. Et maintenant vous n'avez pas plus de forces que des brebis errantes ! N'est-ce pas risible ?

Les jeunes filles ne répondaient pas, mais leur cœur orgueilleux, qui avait eu le goût du pouvoir, brûlait de haine et d'humiliation. La plus furieuse était Vlasta, qui avait été la favorite de la reine. Elle attisait par ses paroles habiles la rancœur de ses compagnes et de toutes les femmes qui voulaient l'entendre ; elle se faufilait la nuit à travers le château pour voir où les hommes posaient leurs armes pendant leur sommeil.

Et une nuit, la flamme de révolte qui couvait sourdement jaillit dans un grand bruit d'épées, dans un étincellement de javelots. Les femmes

en armes quittèrent le château fort de Vychérad et se réfugièrent de l'autre côté de la rivière Vltava, en aval sur une colline où elles bâtirent un solide château de bois qu'elles appelèrent Diévine. Leur chef, Vlasta, ne négligea aucune précaution. Toutes ensemble elles apprirent à se battre avec l'épée, à lancer le javelot, à tendre le grand arc qu'elles n'auraient pu soulever au temps de leur vie oisive ; elles dressèrent leurs chevaux à sauter tous les obstacles et à galoper des heures sans fatigue. En même temps elles couraient la campagne de hameau en hameau, elles exhortaient les femmes à quitter pères, fils, frères et maris pour les suivre et réduire les hommes en esclavage. Beaucoup de femmes et de jeunes filles, comme des colombes quittant le pigeonnier, quittèrent leur hutte pour gagner le nid d'aigle de Diévine. Bientôt elles y furent si nombreuses qu'il fallut dresser des tentes de cuir dans la cour et sur les remparts.

De l'autre côté de la Vltava, à Vychérad, les hommes s'amusaient beaucoup, et les langues allaient bon train. Ils n'avaient jamais rien vu d'aussi plaisant. Ils riaient à la pensée que c'étaient leurs moqueries qui avaient poussé les femmes à jouer cette bonne comédie. Ils se promettaient une chasse beaucoup plus passionnante que la monotone chasse au loup ou à l'ours. L'hydromel coulait à flots. Seul Pchémysl ne riait pas. Il était même si sombre que ses compagnons, malgré leur bruyante gaîté, furent bien forcés de le remarquer.

— Quoi, Pchémysl ! toi un homme, toi notre prince, tu ne trouves pas que cette aventure est drôle à en pleurer ?

— Non. Je ne vois pas de prétexte à rire, mais plutôt à trembler. Les hommes et les femmes ne sont pas faits pour se haïr et se battre, mais bien plutôt pour s'entraider et s'aimer. Les dieux vous puniront d'avoir excité la haine de vos compagnes, comme ils les puniront d'avoir excité votre haine.

— Bah ! tu es triste et menaçant comme un corbeau. Bois un peu, tu te sentiras plus à ton aise.

— Si vous aviez eu la vision que j'ai eue cette nuit, vous ne ririez pas tant. L'air était plein de fumée, il y avait partout du feu et du sang, les guerriers étaient couchés sur le sol, morts. Au milieu d'eux, une jeune femme se dressait. Son casque était illuminé par les flammes, ses cheveux flottaient dans le vent. Elle tenait de la main droite une épée trempée de sang, et de la main gauche une coupe où elle buvait à longs traits. Quand la coupe était vide, la jeune femme courait, en piétinant les cadavres, et la remplissait de nouveau avec du sang. Et elle buvait encore, comme une louve. Prenez garde, ceci est la voix des dieux.



Mais les hommes ne voulurent pas comprendre. Leur mépris et leur rage s'accrochèrent quand ils reçurent des femmes de Diévine un avis dans lequel elles disaient qu'elles ne reconnaîtraient ni pères, ni fils, ni frères, ni maris : « Nous ne sommes plus rien pour vous, ni vous pour nous ; que chacun se soucie de soi-même. »

Les femmes jurèrent de mourir plutôt que de trahir ou de se rendre.

Les hommes jurèrent de punir les femmes qui osaient les braver, et se précipitèrent vers Diévine. Ils pensaient que, dès qu'elles entendraient le choc des épées, les femmes épouvantées se sauveraient comme des souris quand elles entendent rouler des noix.

Mais les femmes sortirent du château, et Vlasta les déploya en ligne. Montée sur un cheval noir, casquée, un javelot à la main, elle cria d'une voix claire :

— Battez-vous bien et n'épargnez personne ! Souvenez-vous qu'il y va de votre liberté !

Une grande clameur salua ses paroles et elle poussa son cheval, immédiatement suivie par ses compagnes. Parmi les premières, avides de sang, et les yeux fulgurants, galopèrent Mlada, Svatova, Hodka, Radka et Tchastava. Leurs flèches criblèrent les hommes comme la grêle un champ de blé. Ils n'avaient plus envie de rire et tombaient un à un. Les femmes pénétrèrent dans leurs rangs et les frappèrent à grands coups d'épée. Les quelques hommes encore valides tournèrent bride et l'épaisse forêt qui était près de là protégea leur fuite.

La victoire combla d'une joie furieuse les habitantes de Diévine. Du coup, un grand nombre de femmes qui avaient hésité à les suivre arrivèrent au château. D'autres se firent espionnes et renseignèrent Vlasta chaque fois que les hommes voulaient faire une expédition. La terreur régna. Les guerriers n'osaient plus sortir seuls car on savait que les isolés étaient infailliblement massacrés. Des troupes assez nombreuses, même, tombèrent par ruse aux mains des femmes qui ne firent pas de quartier. C'est ainsi que mourut le brave Stirad, le plus jeune et le plus fort des nobles de la contrée.



Un jour d'été, Stirad accompagné des siens allait du village de sa

famille au bourg de Prague. Lui et ses compagnons avaient leurs épées au flanc, leurs arcs et leurs carquois velus aux épaules, car il était dangereux de sortir sans armes. Le soleil était au sommet du ciel et l'air était brûlant. Dans les champs, pas un épi de blé ne tremblait, pas une feuille de chanvre. Ils entrèrent avec plaisir dans la forêt, mais la chaleur était à peine moins lourde sous les vieux arbres, entre les rochers ! Ils suivirent une vallée où les branches pesaient aux arbres de tout leur poids, où le ruisseau rampait péniblement dans les broussailles. Tout à coup, un cri troua le silence moite. Les cavaliers s'arrêtèrent stupéfaits, puis s'approchèrent d'un rocher derrière lequel s'élevaient maintenant des gémissements et des appels. À ce moment un corbeau s'envola, mais nul ne prit garde à cet avertissement des dieux. Stirad et ses compagnons contournèrent le rocher et s'arrêtèrent brusquement.

Ils se trouvaient devant une petite clairière verte, tachée de soleil. Des rochers pleins de digitales l'entouraient, des ronces et des framboisiers la bariolaient de fleurs blanches et de fruits rouges. Une jeune fille était solidement attachée au tronc d'un chêne. Elle se taisait maintenant, et semblait à bout de force. Sa tête était penchée sur sa poitrine ; ses cheveux croulaient sur ses épaules où pendait, attaché par une courroie, un cor de chasse. À ce spectacle, les cavaliers oublièrent tout danger et sautèrent de cheval. Stirad détacha la jeune fille, l'installa dans l'herbe, et la fit boire à sa gourde. Elle se ranima et dit d'une voix faible :

— Je m'appelle Charka ; je suis fille d'un noble d'Okorin. Les femmes de Diévine, pour me punir de ne pas vouloir les suivre, m'ont attachée ici afin que je meure de soif et de chaleur ; voulant me rendre le supplice plus grand, elles ont mis à côté de moi cette jarre d'hydromel où je ne pouvais boire, et m'ont suspendu au cou ce cor où je ne pouvais souffler.

Elle avait des yeux qui luisaient sous ses cils baissés ; ses poignets étaient rouges et écorchés. Stirad, assis à côté d'elle, la consola et la fit boire. Tous avaient la gorge sèche et burent à la jarre qui fut bientôt vide. L'hydromel et la chaleur engourdisaient leurs jambes, et ils s'allongèrent dans l'herbe tendre. Stirad, qui ne sentait plus la chaleur, bavardait avec sa nouvelle amie. Il détacha le cor de son cou doré.

— Ce cor qu'on m'a donné n'a peut-être pas plus de voix qu'un sifflet bouché ! dit Charka en riant.

Pour l'amuser, son compagnon porta le cor à ses lèvres et sonna longuement, pendant que les hommes se bouchaient les oreilles et que Charka riait toujours plus fort. Les échos rebondirent dans les rochers, traversèrent la forêt et s'évanouirent en vagues mourantes à travers les branches. Ensuite il y eut un moment de silence. Un papillon lumineux traversa mollement la clairière, embaumée par l'odeur du thym et des

pins chauffés au soleil.

Soudain une clameur immense jaillit derrière les arbres, et dans un tourbillon de branches cassées, de ronces arrachées, les femmes de Diévine se précipitèrent sur les cavaliers désarmés. Le massacre fut rapide et effroyable. Stirad essaya de rejoindre les siens, mais il fut renversé et tomba sur le sol en maudissant Charka qui riait sauvagement, l'épée à la main. On le chargea de liens et il fut conduit à Diévine, ses bras attachés à la selle brodée de Charka, son corps vigoureux fouetté comme celui d'une bête rétive. Ses compagnons, la gorge ouverte, restèrent sur l'herbe piétinée et rougie, dans le bourdonnement noir des mouches. Le corbeau dont on n'avait pas voulu entendre l'avertissement revint avec ses frères, attiré par les vapeurs qui montaient de la clairière.

Un peu plus tard, on enterra les cavaliers sur une colline où se dresse de nos jours l'église de Saint-Mathias. La vallée où se passa ce drame porte encore le nom de celle qui en fut l'héroïne : Charka.



La nouvelle du guet-apens arriva le lendemain à Vychérad. Des gens affolés vinrent raconter qu'on avait vu le corps de Stirad lié à une roue où les femmes l'avaient tué à coups de bâtons. Les hommes se réunirent au château, fous de douleur, et brûlant de venger leur bien-aimé Stirad. Ils demandèrent à Pchémysl, qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart de la guerre, d'oublier leur légèreté passée, de prendre le commandement, et de punir les femmes. Quelques-uns, sans attendre, galopèrent jusqu'à Diévine et réussirent à faire des prisonnières. Vlasta hurla comme une louve, et à la tête de ses femmes alla attaquer Vychérad. Mais les hommes, bien rangés, bien commandés, pâles de douleur et de colère, sortirent au-devant d'elles. Le bruit des épées et des cris monta jusqu'au ciel. Vlasta brandissant ses javelots se trouva bientôt isolée de ses femmes et encerclée. Elle se défendit longtemps, les lèvres retroussées sur ses dents aiguës, les cheveux collés par la sueur. Mais elle finit par tomber et fut percée de coups, injuriant et bravant ses ennemis jusqu'au dernier souffle.

Ainsi mourut Vlasta, chef des femmes de Diévine.

À l'annonce de cette mort, les combattantes se replièrent en déroute vers le château ; mais les hommes arrivèrent au pont-levis sur leurs talons. Alors, elles se jetèrent à genoux, sanglotant et reniant Vlasta, tendant leurs mains pleines de sang vers leurs pères, leurs fils, leurs frères et leurs maris. Mais la colère des dieux avait envahi le cœur des

hommes. Ils exterminèrent sans pitié les femmes de Diévine. Tous ceux qu'elles avaient tué dans les combats et par trahison furent vengés. On précipita dans la Vltava leurs corps hâlés par la vie guerrière. On amassa leurs armes et leurs vêtements dans le château maudit, et Pchémysl ordonna d'y mettre le feu. Toute la nuit, en haut de la colline, Diévine brûla. Les flammes illuminaient Vychérad et la campagne environnante ; on les voyait de Prague, et leur reflet se glissait jusque dans la vallée de Charka. À l'aube, la gigantesque torche s'éteignit. On dissipa les cendres au vent du matin, et quand le soleil se leva, il ne restait plus aucune trace de cette lutte haïe des dieux.



Honza l'innocent



UTREFOIS vivait un garçon qu'on appelait Honza. Il était grand et solide, mais si simple d'esprit que son père ne savait qu'en faire. Il cassait tout, perdait tout, oubliait tout, et comprenait toujours de travers.

Un dimanche son père lui dit :

— Honza, tu pousses comme les arbres de la forêt et tu n'as encore jamais mis les pieds à l'église. Vas-y ce matin, cela te rendra peut-être intelligent.

Honza hocha la tête, mit ses beaux habits et partit. Un moment après son entrée à l'église, le prêtre monta en chaire et commença son sermon. Honza écouta d'abord, la bouche ouverte, assis bien raide. Puis, comme le prêtre commençait à hausser la voix et à menacer les pécheurs, Honza s'adossa brusquement et grogna :

— Je voudrais bien savoir pourquoi cet homme-là me menace et me montre le poing. Je ne lui ai pourtant rien fait. S'il continue, nous nous battons.

— Tais-toi et ouvre tes oreilles, idiot, lui dirent les voisins ; le prêtre parle pour tout le monde.

Mais Honza ne les écoutait pas. Il enfonça son chapeau jusqu'aux sourcils, se boucha les oreilles des deux poings, et tourna résolument le dos au prêtre. Les assistants, furieux, le bousculèrent jusqu'à la porte et il se retrouva tout d'un coup dehors, le nez dans l'herbe, sans savoir comment. Il arriva au grand trot chez son père.

— Déjà de retour, Honza ?

— Heureusement. Figure-toi qu'à l'église un homme en chemise est

monté dans une huche, et il se gonflait, et il se tortillait, et il me couvrait d'imprécations. Je n'ai ouvert la bouche qu'un tout petit peu et alors les gens m'ont grondé. Je me suis bouché les oreilles et on m'a jeté dehors. Je n'irai plus.

— Tu es ahuri comme une chouette. Ce soir tu iras à l'auberge, boire et danser, cela te réussira peut-être mieux. Voici de l'argent, n'épargne pas la bière si tu veux trouver des danseuses.

Le soir, Honza, tout en se demandant ce que pouvait bien être la danse, arriva à l'auberge. Quand il entra, il n'y avait pas encore beaucoup de monde. Quelques couples dansaient au son d'un unique violon. Honza dit à l'aubergiste :

— Apportez-moi pour deux écus de bière.

— Deux écus ? fit l'homme tout surpris, une cruche ne suffirait-elle pas ?

— Apportez-en pour deux écus, et pas d'histoires !

Puis il se mit à regarder les danseurs, les yeux arrondis, les doigts écartés. Au bout d'un moment la porte s'ouvrit, et un homme jouant de la cornemuse entra, suivi d'une bande de garçons et de filles qui riaient et se bousculaient. Les danseurs se précipitèrent à leur rencontre avec des cris de joie.

Alors Honza fit un bond, heurta l'aubergiste qui lui apportait de la bière dans deux grands seaux, renversa deux jeunes gens, traversa le village comme une étoile filante, et arriva, hors d'haleine, devant sa maison.

— Père ! cria-t-il à pleine gorge, pour l'amour du ciel, ne m'envoie plus à l'auberge, j'en suis encore tout effrayé !

— Qu'est-ce encore, espèce de niais ?

— Écoute donc. Quand je suis arrivé, j'ai vu un homme à qui l'on avait attaché une grande boîte au menton. Il essayait de s'en défaire en frottant et tapant avec un bâton, cela grinçait horriblement et il faisait des grimaces de souffrance. Il y avait aussi des fous qui se forçaient à tourner sur place : rien qu'à les voir, la tête me chavirait. Et puis brusquement un homme est entré, tenant sous le bras le diable en personne, gros et cornu, qui poussait des hurlements à vous glacer le sang. Les autres se sont jetés sur lui avec des cris, et moi j'ai pris la porte pour éviter la bataille.

— Tu es un beau morceau de bûche ! Je vois que tu ne feras rien de bon dans le pays. J'ai entendu parler d'un seigneur, nommé Popolets, qui a besoin d'un valet ; tu iras chez lui. Peut-être la vie de château te transformera-t-elle ?

Honza fut ravi, ils s'en furent le lendemain. Arrivé au château, le fils embrassa le père et entra seul, pour essayer sa chance auprès de la noblesse.

Dès l'entrée, il rencontra le portier qui le regarda et éclata de rire.

— Je parie que c'est là le nouveau domestique, arrivant de sa campagne avec ses gros sabots ! A-t-il l'air étonné ? On croirait qu'il n'a jamais rien vu, et qu'il est né d'avant-hier !

Honza rougit de colère et chercha une réponse cinglante. Mais avant de l'avoir trouvée, il entendit le portier qui disait :

— Comment t'appelles-tu, oiseau rare ?

Honza, furieux, ne voulut pas donner son vrai nom à ce moqueur et répondit au hasard par le dernier mot qu'il venait d'entendre.

— Je m'appelle Avant-hier ! Laissez-moi en paix !

Et content d'avoir dupé l'homme, il monta l'escalier. En haut il rencontra la cuisinière, ronde et rouge comme une tomate.

— Que les saints Anges te bénissent ! Je pense que tu es le nouveau domestique ! Que tu as donc l'air endormi ! Je gage que tu ne bois que de l'eau, c'est pour cela que tu es si mou et si lent ! Un peu de vin te réveillerait.

Honza se sentit encore une fois très vexé. Aussi, quand la femme lui demanda son nom, il répondit avec colère :

— Je m'appelle comme ce que vous aimez tant : le Bon Vin !

Et il continua son chemin. Il rencontra alors une jeune fille fort dodue qui dévorait avec appétit des galettes aux amandes.

— Hé, dit-elle, es-tu le nouveau domestique ? N'ouvre pas tant la bouche, les guêpes y entreraient ! Malgré ton air ahuri tu as peut-être remarqué quelque part mon potage que l'on doit m'envoyer de la cuisine ?

— Un potage ? À cette heure ? dit Honza éberlué par cette fringale, un potage après des gâteaux ?

— Ma foi, répliqua l'affamée, rouge et offensée qu'un domestique lui reprochât sa gourmandise, si je mange de la soupe à toute heure du jour et de la nuit, c'est pour être intelligente, tu devrais bien en faire autant ! Comment t'appelles-tu, nigaud ?

— Eh bien ! justement je m'appelle Potage, répliqua Honza avec décision. Et il passa dans la pièce suivante, où il trouva la dame du château qui brodait.

— Oh ! mon Dieu ! gémit-elle, serait-ce notre valet ? Prenez garde, ne bousculez pas les meubles. Oh, ne vous appuyez pas à cette tapisserie ! Ne faites pas de bruit en marchant, j'ai les nerfs sensibles. Et je vous prie d'avoir une tenue plus soignée à l'avenir. Votre nom, s'il vous plaît ?

— Mon nom est le Chat, dit Honza mécontent de n'être pas aussi

souple et aussi gracieux qu'un chat.

Enfin il arriva auprès du seigneur, qui ne se moqua pas de lui, mais l'accueillit avec une grande bonté. Aussi lui dit-il son nom très volontiers.

— Honza ? Ce n'est pas trop joli. Je t'appellerai Johannès.

— Comme il vous plaira, Monseigneur, mais si vous voulez que je ne sois pas sourd, appelez-moi Johannès Honza.

Le seigneur se mit à rire et lui donna son travail pour la journée.

Le soir Honza se sentit très fatigué. Il avait fait plusieurs bêtises et avait cassé plusieurs objets.

— Comment arriverai-je à être plus intelligent ? se dit-il avant de se coucher. Et soudain il se rappela ce que la demoiselle lui avait dit au sujet du potage.

— Je suis bien sûr d'en trouver dans sa chambre, puisqu'elle en prend à toute heure du jour et de la nuit. Comme cela je n'aurai pas besoin de m'adresser à cette maudite cuisinière. Je veux y aller sur la pointe des pieds et, pour sûr, je deviendrai intelligent.

Au milieu de la nuit il se glissa dans la chambre éclairée par la lune. Pas aussi discrètement qu'il aurait voulu, toutefois, il était trop maladroit pour cela. Mais la solide jeune fille, mangeant comme un bûcheron, dormait comme un bûcheron, et elle n'ouvrit pas l'œil. Honza vit une cruche sur la table. Elle contenait de la bière que l'héritière du château buvait à son réveil pour garder le teint clair et une vigoureuse santé. Il saisit la cruche, persuadé qu'elle contenait le potage sauveur, et se mit à boire. Il fut tellement surpris en reconnaissant le goût de la bière qu'il lâcha la cruche. Au bruit, il sursauta, renversa une chaise, se jeta dans la cheminée, croyant trouver la porte, bref déchaîna la tempête à travers la paisible chambre. La jeune fille se réveilla, reconnut la cause du vacarme et se mit à crier :

— Maman ! Maman ! Potage !

— Comment ? Potage ? cria la mère de la chambre voisine. Ne peux-tu nous laisser dormir ? Tu ne veux tout de même pas du potage au milieu de la nuit ?

— Maman ! Viens vite ! Le Potage est dans ma chambre et renverse tout !

La dame crut que sa fille devenait folle et se précipita, à temps pour voir Honza noyé dans les plis d'une tenture et ruant comme un cheval captif.

— Oh, Popolets ! Réveille-toi ! Le Chat est dans la chambre de notre fille !

— Eh bien, qu'elle le chasse. Recouche-toi, la nuit est fraîche.

— Je t'en prie, viens vite ! Voici le Chat qui s'échappe avec la tenture !

Cette fois le seigneur arriva et vit Honza qui s'enfuyait, les épaules encore entravées d'une moitié de tapisserie. Le seigneur se précipita à sa suite, et se heurta dans l'escalier à la cuisinière qui se relevait péniblement, en se frottant les genoux.

— Que fais-tu là ? Qui t'a fait tomber ?

— C'est le Bon Vin, Monseigneur !

— Tu oses avouer une chose pareille ? Nous en reparlerons. Et il continua sa course. Arrivé en bas, il trouva le portier.

— Le nouveau domestique est-il sorti ?

— Avant-hier ? demanda le brave homme.

— Tu perds la tête ! Avant-hier il n'était pas encore arrivé.

Après une longue discussion le seigneur finit par comprendre, et il se mit à rire de bon cœur.

— Ce garçon est incapable de faire un domestique, dit-il. Il est trop fou ! Mais j'ai entendu parler d'un roi encore plus fou que lui, qui fait venir à sa cour tous les philosophes, les médecins et les érudits pour discuter avec eux. Jamais on ne peut le prendre en défaut. À tout ce qu'on lui dit, il répond : « C'est possible » ou : « C'est faisable » ; et il a annoncé que celui à qui il dirait : « Tu mens ! » aurait une immense fortune et sa fille en mariage. Honza est assez surprenant pour obtenir l'une et l'autre.

Et le seigneur adressa un message au père de Honza pour lui conseiller d'envoyer son fils chez le roi, ce qui fut fait.

Dès son arrivée au château royal, Honza fut reçu en audience.

— Alors, jeune homme ! dit le roi en croisant ses bras grassouilleux, tu veux me faire sortir de mes gonds ?

— Si vous le permettez, Monseigneur, répondit candidement Honza.

Il s'assit sur un fauteuil en bois sculpté, en face du roi dont le ventre rond était couvert de broderies.

— Un jour je suis allé dans un bois et j'ai abattu un chêne d'une seule main, dit Honza avec sang-froid.

— C'est faisable, répondit le roi.

— Il y avait beaucoup de copeaux.

— Rien d'étonnant.

— Avec ces copeaux j'ai tressé une corde.

— Pas difficile.

— J'ai accroché la corde à la lune et je suis monté.

— Tu le pouvais.

— Arrivé là, j'ai voulu monter jusqu'aux étoiles, mais je n'avais plus de corde.

— Ennuyeux, mais réparable.

— J'ai coupé un morceau en bas et je l'ai rajouté en haut.

— C'est ce que j'aurais fait.

— Tout à coup j'ai vu un lièvre qui galopait parmi les étoiles.

— Cela n'a rien de miraculeux.
— Avec une pancarte suspendue au dos.
— Comme de juste.
— Et sur cette pancarte était écrit que votre père a gardé les cochons de mon grand-père.
— Tu mens ! dit le roi jaillissant de son fauteuil.
— Je mens ? Alors vous avez perdu ! Donnez-moi mon argent !
— Écoute, mon cher petit Honza ! Tu auras l'argent, oui, tu l'auras. Mais ma fille ? Tu n'es tout de même qu'un paysan !
— Votre fille ? Gardez-la bien ! Que ferais-je d'une princesse qui passerait son temps à me dire que je suis bête ? Je trouverai facilement une fille plus jolie, et qui sera aussi simple que moi !
Le roi ne fut pas vexé de ce dédain, au contraire il soupira de soulagement. Honza reçut deux fois plus d'argent, pour compenser, et il se fit bâtir un grand domaine où il alla vivre avec son père, en attendant de trouver femme.
Il y vécut heureux, étant bien assez intelligent pour être riche.



La fortune du charron



L était une fois un brave garçon, fils d'un charron. À la mort de son père, il décida d'aller au loin chercher fortune, car il lui restait tout juste assez d'argent pour payer les funérailles, et sa maison tombait en ruines.

Avant son départ il prit une dernière fois ses outils et fabriqua une voiture pour utiliser le bois et le fer qui restaient sur le chantier. Il martelait en ravalant ses larmes quand un vieillard parut devant lui :

— Dieu t'aide, jeune homme ! fit le nouveau venu.

— Ainsi soit-il, petit père, et qu'il vous aide aussi.

— Tu as les yeux bien rouges, que t'arrive-t-il donc ? Le garçon lui raconta son récent malheur et sa résolution d'aller courir le monde.

— Mais mon père serait triste s'il savait que je pars en laissant gâter le bois qu'il a choisi lui-même. Aussi, comme vous voyez, je fabrique une voiture. Je ne puis m'en servir, acceptez-la donc sans hésitation.

— Tu as bon cœur, charron, et tu seras récompensé. Garde ta voiture. Mais elle ne marchera pas toute seule. Prends cette baguette de saule et fais-la tourner. Plus vite elle tournera, plus vite filera ta voiture. De plus, je te conseille de prendre avec toi tous ceux que tu rencontreras sur ton chemin. Si tu m'écoutes, tu auras un jour une fortune royale.

Le charron s'installa sur sa voiture, remerciant mille fois le vieillard. Il fit tourner sa baguette : et la voiture, à peine achevée, partit comme si trois chevaux la tiraient.

Il vit bientôt entre les sapins noirs et les bouleaux blancs un mendiant qui marchait à grands pas. À très grands pas, en vérité, car il

avait des jambes d'une curieuse longueur.

— Eh, l'homme ! monte donc avec moi !

Le mendiant resta un moment immobile sur ses pieds immenses, regardant cette voiture qui pouvait marcher sans cheval. Mais il était brave, et le diable ne lui aurait pas fait peur. Il monta, plia ses jambes le plus étroitement possible. Au bout d'un moment, ils virent un homme qui avait une flûte de roseau à la ceinture.

— Eh, l'homme ! monte donc avec nous !

Le musicien sauta avec insouciance dans ce bizarre véhicule. Ensuite, ils rattrapèrent un homme dont la bouche était si grande qu'elle se fendait d'une oreille à l'autre ; dont le ventre était si gros qu'il devait lui cacher les pieds, même quand il faisait de grandes enjambées.

— Eh, l'homme ! monte donc avec nous !

Il monta péniblement, aidé par les occupants de la voiture, et se laissa tomber en riant parmi eux, non sans les écraser un peu.

Enfin, ils virent un homme qui marchait gravement, tenant une boule d'or dans chaque main.

— Eh, l'homme ! monte donc avec nous !

Il bondit avec souplesse, se casa comme il put.

Ils furent bientôt très bons amis tous les cinq et bavardèrent avec animation. Aussi, quand ils rencontrèrent une auberge, furent-ils bien aises de descendre pour aller boire un peu et manger beaucoup. La servante, après avoir apporté de nombreux plats et de nombreuses cruches, sortit de l'auberge pour voir de plus près la voiture de ses hôtes. Elle vit les boules d'or suspendues à la place du fouet. Elle s'approcha doucement, retroussant ses jupons de laine, et voulut les voler ; elle imaginait déjà le bel effet qu'elles produiraient sur ses oreilles, retenant ses grosses tresses blondes.

Mais les boules restèrent immobiles comme soudées au bois, et les mains de la servante soudées aux boules, malgré ses cris de terreur et ses gestes désordonnés.

Quand les cinq compagnons remontèrent sur leur siège, en se moquant, elle dut suivre par-derrière, en trottant.

Se moquant et trottant, ils arrivèrent quelques heures plus tard devant une autre auberge, car l'homme au gros ventre était déjà affamé. Pendant qu'il se restaurait sous les regards admiratifs de ses amis, la servante se coula hors de la cuisine, son balai à la main. Elle venait de nettoyer le four encore chaud et avait besoin de respirer. Elle vit du premier coup d'œil les boules d'or et la femme qui les tenait.

— Elle les vole, pensa-t-elle. Mais après tout, pourquoi pas moi ?

Et elle bondit avec son balai, décidée à mettre sa rivale hors de combat. Malheur ! le balai resta accroché au dos de l'autre voleuse, et

elle ne put le lâcher.

Ce fut un joyeux spectacle pour les cinq amis, lorsqu'ils repartirent. Toutefois, le charron, qui avait bon cœur, fit tourner sa baguette un peu moins vite.

À la troisième auberge, le croiriez-vous ? le même accident arriva à la fille qui nettoyait l'écurie. Elle se trouva prisonnière de son fouet pour avoir voulu écarter ces femmes qui se battaient, et s'approprier les fameuses boules d'or. L'homme au gros ventre, qui venait de prendre un autre repas, rit tant à ce spectacle que les autres durent le hisser, à grand'peine, dans la voiture où il continua à hoqueter. Pour le calmer, l'homme aux boules d'or jongla, le musicien joua de la flûte et l'homme aux longues jambes se disloqua comme un acrobate. Mais malgré leurs talents, les yeux du gros homme restaient fixés sur les trois servantes qui piaillaient, sautaient et trébuchaient. Et le gros homme riait à perdre haleine.

Ils arrivèrent à la ville. Là régnait un roi dont la fille, chose étrange, n'avait jamais ri depuis sa naissance. Le roi avait annoncé qu'il la donnerait en mariage à qui la dériderait, mais elle restait triste comme la pluie malgré les mots d'esprit et les contorsions des courtisans. Quand la voiture du charron arriva, la princesse était à sa fenêtre, vêtue de gris, les cheveux tirés sans grâce sur sa tête fine et morose. Elle ouvrit tout grands ses yeux mauves, puis éclata de rire. Immédiatement, elle fut entourée du roi, de la reine et de toute la cour. On fit venir le charron et ses amis au château. Le roi regarda son hôte des pieds à la tête et soupira.

— Tu épouseras ma fille, puisque je l'ai juré. Mais auparavant, il faut que tu accomplisses un exploit difficile. Si tu es capable d'avaler trois fournées de pain et trois tonneaux de bière, nous pourrons songer à la noce.

Le charron se mit à rire.

— C'est bien facile ! dit-il. Mais il se garda bien d'aller à la cuisine lui-même. Il envoya à sa place l'homme à la large bouche qui se lamentait depuis une heure parce que son gros ventre était vide. Les servantes ne le connaissant pas plus que le charron, exécutèrent l'ordre que le roi leur avait fait transmettre. L'homme à la grande bouche sourit en voyant le pain et la bière qu'elles lui apportaient, à la queue leu leu, titubant sous le poids. Il s'installa à table, décrocha un jambon qui pendait au-dessus de lui, allongea le bras et rafla deux oignons qui rôtiissaient doucement à la chaleur de la cheminée. Les servantes le regardaient avec des yeux ronds.

— Vous m'excuserez, jouvencelles. Il y a en vérité assez de pain et assez de bière, mais le repas aurait été un peu fade : jambon et oignons l'assaisonneront.

Quand il eut fini, il s'en alla gravement, disant qu'il n'avait presque

plus faim et qu'il pourrait ainsi patienter jusqu'au souper.

Le roi leva les bras au ciel en entendant le rapport des servantes.

— Je ne t'aurais pas cru capable d'avaler tant de choses, en voyant ton ventre creux et tes bras maigres. Bref, n'en parlons plus. Si tu peux aller jusqu'à la fontaine qui est à l'orée du bois, là-bas, et en revenir avec cette cruche pleine avant qu'une heure soit passée, nous reparlerons sérieusement de ton mariage.

— C'est bien facile ! dit aimablement le charron.

— N'essaye pas de me duper, reprit le roi, l'eau de cette fontaine a un goût spécial, que je reconnais entre mille. Ne m'en apporte pas d'autre.

Le charron prit un air offensé et se redressa avec noblesse dans son habit troué.

— Vous duper, Sire ? Je n'y songe vraiment pas. Je me réjouis plutôt de cette exquise promenade.

Il délégua pourtant l'homme aux grandes jambes et se contenta de monter en haut d'une tour pour l'attendre. Il le vit disparaître dans la direction de la forêt, si vite qu'un canard sauvage n'aurait pu le suivre au vol.

Quand il arriva à la fontaine, l'homme but une grande gorgée d'eau parfumée et s'allongea pour se reposer un peu, sa tête à l'ombre et ses grands pieds au soleil. Deux papillons se posèrent sur les pointes. Le temps passait et, en haut de sa tour, le charron commençait à s'impatienter. Il connaissait bien son ami, et devinait ce qui était arrivé.

— Le chenapan se sera endormi ! Il est toujours tellement sûr de sa rapidité qu'il en arrive à être en retard.

Et il appela l'homme aux boules d'or, le priant de réveiller son camarade. Celui-ci lança ses boules à la volée ; elles filèrent vers l'horizon aussi vite que le vent ; elles se collèrent en gifles retentissantes sur les joues du dormeur, qui sursauta, se leva, emplit la cruche et galopa vers le château, où il arriva quelques secondes avant l'heure. Le roi reconnut avec dépit le goût de l'eau.

— Il faut donc que je te donne ma fille... mais auparavant, va me garder mon troupeau. Il se compose de douze lièvres et d'une chevrette. Si ce soir le troupeau est au complet, nous préparerons la noce.

— C'est bien facile ! dit le charron. Il emprunta à son ami le musicien sa flûte qui avait un pouvoir magique, et il partit, chassant ses bêtes devant lui. Dès qu'ils furent dans les champs, les lièvres et la chevrette se sauvèrent en bondissant. Le charron se mit alors à jouer comme il l'avait vu faire au musicien et les animaux revinrent autour de lui, en agitant joyeusement leurs oreilles. À ce moment arriva une jeune mendicante, portant sous son bras une cage de fer. C'était la

princesse, et le charron la reconnut immédiatement. Depuis qu'elle savait rire, elle était devenue coquette et orgueilleuse. L'idée d'épouser un charron la rebutait : elle pensait avoir trouvé un moyen d'empêcher ce mariage.

— Berger, dit-elle, vends-moi un de ces lièvres, ma mère est malade, son appétit est bizarre et capricieux.

Le charron répondit qu'il lui en donnerait un volontiers, si elle consentait à danser un peu au son de sa flûte. La princesse, heureuse d'arriver si vite à ses fins, accepta d'emblée. Elle dansa joyeusement, sa robe trouée et ses cheveux volant au vent. Le garçon ne pouvait s'empêcher de la trouver charmante.

— Je materai cette orgueilleuse ! pensa-t-il. Elle m'épousera de gré ou de force.

Bientôt la princesse fut hors d'haleine. Elle aurait voulu s'arrêter, mais le rythme diabolique l'entraînait malgré elle. Ses jambes étaient raides et douloureuses, elle se sentait ridicule. Quand la flûte s'arrêta, elle saisit un lièvre et partit rapidement, les lèvres serrées, les yeux orageux. À peine eut-elle fait dix pas que le charron se mit à jouer. Alors, le lièvre rompit les solides barreaux et se précipita vers le musicien.

Le soir, le roi se mit dans une colère terrible. Il ordonna au charron de repartir le lendemain, et il lui envoya sa femme vêtue en mendicante, porteuse d'une solide cage de bronze. La même scène se reproduisit ; le berger fit semblant de céder à la prière de la femme, lui demandant seulement de sauter une ou deux fois devant lui. Et la reine se mit à bondir à cloche-pied, d'un air majestueux et offensé. Bientôt, elle fut dans un état pitoyable, et folle d'humiliation. Elle partit en courant avec son lièvre, dès qu'elle fut libérée. Mais la cage vola en éclats et l'animal trotta en folâtrant vers son berger.

Le roi faillit injurier sa femme et décida d'aller lui-même acheter un lièvre le lendemain. Il arriva porteur d'une cage d'airain, le front sombre et les sourcils froncés. Toutefois, il ignorait tout le pouvoir de la flûte (les deux femmes avaient été beaucoup trop honteuses pour lui raconter leurs ébats), et il accepta de faire quelques cabrioles à l'ombre des arbres afin de gagner son lièvre. Hélas ! au bout d'une heure, il roulait encore lourdement de-ci de-là, violet de rage, dans l'herbe verte. Aussitôt remis sur pied, il se sauva, serrant étroitement la cage sur son cœur. Elle lui explosa dans les bras, le lièvre lui griffa les mains et courut où l'appelait la flûte.

Le soir, devant toute la cour réunie, le roi dit au charron :

— Prends ma fille, elle est à toi. Mais je vais te demander une toute petite formalité : mesure la vérité avec ce boisseau.

Tout le monde fut stupéfait. Comment mesurer une chose invisible, impalpable ? Le charron sourit, se tourna vers ses compagnons et

chuchota quelques mots à leurs oreilles. Les quatre amis empruntèrent parmi les gens du peuple quelques larges manteaux et se déguisèrent rapidement avec une adresse remarquable. Le musicien était en berger, l'homme aux boules d'or en jeune mendiant, l'homme aux grandes jambes en vieille mendiant et l'homme au gros ventre en mendiant. Les rires commencèrent à fuser dans la foule. La famille royale pâlit. Le charron saisit le boisseau avec aisance, l'inclina, et le releva brusquement comme s'il l'avait rempli avec autre chose que du vent. Il annonça gravement :

— Première vérité ! Quand je gardais mon troupeau, jour après jour, trois mendiants sont venus me trouver. Ils voulaient m'acheter un lièvre, que sa Majesté le roi m'avait bien interdit de vendre... Pour les punir, chacun à leur tour, soir après soir, je les ai fait danser comme ceci...

Et d'un large geste, il montra le flûtiste et ses compagnons. Sur un air vif et joyeux, les trois hommes déguisés, dansaient, sautaient et cabriolaient, chacun jouant son rôle d'une façon si comique que la foule entière était secouée d'un rire retentissant. Le roi, sa femme et sa fille comprirent que le charron n'avait pas peur, et qu'il n'hésiterait pas à dire en public qui étaient les mendiants amateurs de lièvres. Aussi, quand le courageux garçon annonça d'une voix claire en reprenant son boisseau : – Seconde vérité !... – la famille royale se leva en s'écriant :

— Arrête, charron ! arrête ! nous te faisons grâce du reste.

Le jeune homme s'inclina courtoisement et posa son boisseau.

— Épouse ma fille, charron. Épouse-la. Je te promets que tu régneras après moi ! dit le roi. Et il ajouta à l'oreille de son futur gendre :

— Tu ne régneras que si tu tiens ta langue.

C'était tout ce que demandait le charron qui se tourna vers sa fiancée. Elle le regardait avec des yeux agrandis d'étonnement, presque d'admiration.

— Tu as du courage, chuchota-t-elle. Tu n'as pas craint de nous braver. J'ai été orgueilleuse avec toi et j'ai souhaité ta perte. Je le regrette et je crois que je t'aimerai.

Le peuple poussait des cris de joie, et les compagnons du charron applaudissaient. Ils vécurent à la cour et furent heureux eux aussi.



Chourina et Otolienka



UTREFOIS vivaient deux rois. L'un que son peuple aimait pour sa bonté et sa sagesse, l'autre qui était un sorcier, noir, méchant et impie, terrorisant tout le monde. Il haïssait le bon roi parce qu'il était beau et généreux, et sa haine s'augmenta encore quand son rival eut épousé la jeune fille qu'il aimait également.

Alors il jura de se venger et prit pour femme une sorcière aussi cruelle que lui.

Le bon roi avait un fils, Chourina, grand, beau et sage comme son père. Le sorcier le guetta longtemps.

Un jour le jeune homme, passionné de chasse, se lança à la poursuite d'une biche et se trouva bientôt séparé de sa suite. Alors le sorcier se changea en dragon, le dragon se jeta sur le jeune homme, et le jeune homme se trouva pris, en moins de temps qu'il n'en faut pour fermer l'œil.

À la nuit le monstre arriva à son château, tenant dans sa gueule le jeune prince, épuisé de s'être longtemps débattu. Toute la famille le reçut avec de grands cris de joie. Le sorcier reprit sa forme première et Chourina se trouva debout sur les dalles de marbre d'une grande salle, entouré de gens qui l'injuriaient et se moquaient de lui. Couvert d'écorchures et de contusions, sa tunique de daim déchirée, les cheveux sur les yeux, il se taisait d'un air sauvage, mais ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui. Il remarqua que si la sorcière et ses deux filles aînées semblaient le détester autant que le sorcier, la troisième fille au contraire le regardait avec pitié et ne riait pas.

On le conduisit dans un cachot gluant et le sorcier ordonna de ne lui

donner que de l'eau et un peu de pain.

Mais tous les soirs Otolienka, la plus jeune fille du sorcier, lui apportait une coupe de vin et du gibier rôti, car elle était tombée amoureuse de lui dès le début. Un jour le sorcier fut frappé du fait que son prisonnier, au lieu de maigrir, semblait se porter toujours aussi bien. Aussi le fit-il appeler.

— Fils de chien, lui dit-il, tu mènes ici la vie de château, tu te prélasses toute la journée et avales comme un ogre mon pain et mon eau. Je ne veux pas te nourrir pour rien. Suis ce sentier que tu vois là. Tu trouveras une clairière. Tu la piocheras, y planteras cent pruniers. Je veux qu'ils poussent, fleurissent et portent des fruits en une nuit. Demain matin, tu m'apporteras des prunes. Sans quoi, prends garde à toi !

Chourina partit la tête basse. Arrivé à la clairière, il commença à piocher machinalement. Puis il jeta sa pioche avec rage et s'assit sur le sol, les poings sur les yeux.

— Inutile de m'abêtir comme un bœuf de labour. Ce travail est impossible ! Et il ne bougea plus.

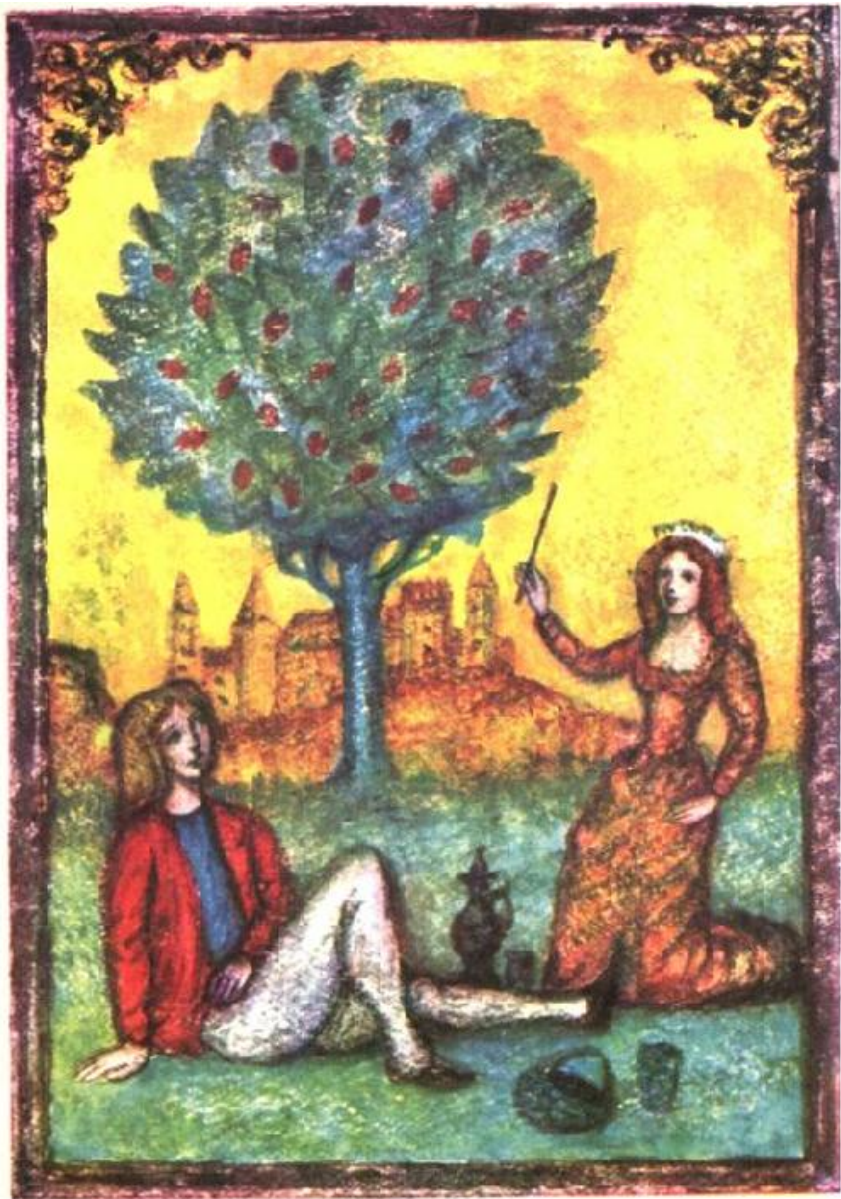
Soudain il entendit une voix fraîche qui criait :

— Chourina, Chourina ! Je devais t'apporter un pot de grenouilles pour ton déjeuner, mais je l'ai jeté. Voici du porc rôti et des galettes. Mange, chère âme.

C'était Otolienka, la plus jolie fille du monde. Chourina l'accueillit avec espoir et lui raconta ce qu'il devait faire. Otolienka se mit à rire et lui dit qu'elle avait volé la baguette de sorcière de sa mère.

— Mange, mange, mon cœur. La baguette aura vite fait ton ouvrage. Ensuite je la remettrai à sa place, et personne n'y verra rien.

Les deux jeunes gens s'installèrent et mangèrent en riant comme des enfants. Ensuite Otolienka frappa le sol ; immédiatement des pruniers jaillirent, une seconde après ils étaient chargés de prunes juteuses. Puis la jeune fille s'en alla en courant. Chourina resta dans la clairière et toute la nuit il ne bougea pas. Il ne songeait guère à sa captivité ! Il mordillait un brin d'herbe et appelait les cailloux et les arbres Otolienka, sans s'apercevoir qu'il parlait seul.



...Otolienka frappa le sol; immédiatement des pruniers jaillirent...

Le lendemain matin, le sorcier faillit avaler de travers l'os de mouton qu'il rongeait pour son petit déjeuner. Chourina entraîna, avec un panier de prunes.

— C'est bon, c'est bon, grogna le roi. Mais tu n'as pas encore gagné ton repos. Va dans la clairière qui est au bout de cet autre sentier, plante-moi deux cents pieds de vigne. Demain matin, je veux un panier de raisins.

Puis il regarda s'en aller le jeune homme, en jouant avec son os d'un air tout assoté.

Chourina tremblait en pensant que peut-être Otolienka l'oublierait. Mais il entendit bientôt sa voix claire.

— Chourina, Chourina, je devais t'apporter un pot de serpents pour ton déjeuner, mais je l'ai jeté. Voici un poulet bien tendre et des beignets aux prunes.

Ils mangèrent encore une fois, en se racontant leur vie depuis leur toute petite enfance. Puis Otolienka frappa le sol, et la vigne poussa. Bientôt elle portait de lourdes grappes dorées.

Chourina passa la nuit à regarder les étoiles, qui dansaient de joie pendant que le vent parlait d'Otolienka.

Le lendemain matin, le sorcier lâcha sa jarre de bière, qui se renversa sur sa barbe et sur sa belle casaque à fourrure : Chourina entraîna, le panier de raisins sur sa tête, le nez impertinent.

— Ça va, ça va, mon garçon ; ne te crois pas trop habile ! Va au bord de la rivière, écrase les trois rochers qui sont auprès du saule, fais-en de la farine. Je veux demain matin un pain rond et doré.

Chourina s'en alla en chantonnant. La sorcière le suivit des yeux d'un air méchant. Cette histoire de prunes et de raisins ne lui semblait pas naturelle.

— Écoute, dit-elle à son époux, Chourina n'a pu faire tout cela seul. Je vais aller moi-même lui porter le repas, et cette folle d'Otolienka...

— Que dis-tu, femme ? Perds-tu la raison ? Otolienka est aussi sage que belle. Elle me ressemble bien trop pour ne pas penser comme moi ! déclara le sorcier d'un air à la fois assuré et modeste.

Ainsi la jeune fille put encore une fois apporter le repas de Chourina. Mais comme elle était un peu sorcière, elle aussi, elle devina ce que sa mère avait dit.

— Chourina, Chourina, je devais t'apporter un pot de lézards verts pour ton déjeuner, mais je l'ai jeté. Voici du lièvre cuit à la broche et du gâteau aux raisins.

Ils mangèrent gravement pendant qu'Otolienka racontait ce qu'elle avait deviné. Ils décidèrent de s'échapper au milieu de la nuit suivante, et de ne plus se quitter.

Puis la jeune fille frappa les rochers, qui furent réduits en poudre, et ensuite en blanche farine. Bientôt le pain fut roulé et cuit à point ; elle

le saupoudra de grains de cumin, et quitta Chourina qui ne voulait plus lui lâcher les mains. Toute la nuit il se demanda comment ils pourraient regagner le royaume de son père.

Le lendemain matin, le sorcier s'ébouillanta le gosier avec sa soupe au vin ; Chourina lui apportait le pain de rochers. Il n'y avait pas à s'y tromper, pour un sorcier. Ce pain croustillant était bien du pain de rocher.

— Hum ! Va, mon garçon ! Va te reposer. Je vois bien que... hum ! Va te reposer.

Dès que Chourina fut sorti, le méchant roi bouscula son fauteuil et sa table, et déclara à sa femme qu'il ferait cette nuit même bouillir le jeune homme dans un énorme chaudron jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Si tu m'avais écouté, mon pigeon, dit la sorcière d'un air pincé, il y a longtemps que cela serait fait.

Heureusement Otolienka devina tout.

Elle prévint Chourina qu'elle était chargée elle-même de préparer le supplice.

— Quand je taperai trois fois sur le chaudron, tiens-toi prêt ! lui dit-elle.

Vers minuit, l'eau se mit à chanter. Otolienka, au lieu d'éveiller son père, ouvrit la porte du cachot, prit Chourina par la main et le guida vers la cuisine.

— Doucement, pas de bruit, fit-elle. Jure-moi que tu ne m'oublieras jamais.

Chourina jura avec fougue. Alors la jeune fille traça avec sa baguette, sur une dalle du foyer, un large cercle. Et, comme si elle n'était pas une fine princesse, mais une horrible sorcière, elle cracha dans ce cercle. Ensuite elle transforma Chourina en pigeon, se transforma en colombe, et ils s'envolèrent par la fenêtre.

Peu après le roi s'éveilla.

— Otolienka, cria-t-il, l'eau ne bout-elle pas ?

— Bout, bout ! répondit la salive sur la dalle.

— Otolienka, ne te lèves-tu pas ?

— Lève, lève ! cria la salive.

À son tour la reine demanda :

— Otolienka, apporte-moi ma robe et ma cape.

— Tout à l'heure, tout à l'heure.

— Par le diable ! Tu es bien longue à te décider ! cria la sorcière en se levant. Elle regarda par la porte et ne vit personne à côté du foyer.

— Vieux fou ! Ta fille bien-aimée s'est enfuie avec le prisonnier. Maintenant, tu n'as plus qu'à les poursuivre, vite !

Le roi, furieux et honteux, se transforma en nuage blanc et s'envola par la fenêtre.

Otolienka dit au bout d'un moment à son compagnon :

— Nous poursuivrait-on déjà ? Je sens ma joue gauche qui me brûle ! Retourne-toi et regarde !

— Je ne vois rien qu'un nuage blanc.

— Alors, arrêtons-nous.

Elle frappa la terre : immédiatement elle fut transformée en champ de blé et son ami en paysan.

Le nuage descendit, le sorcier reprit sa forme et demanda :

— Bonhomme, n'as-tu pas vu s'enfuir un jeune homme et une jeune fille ?

— Ma foi, non ! répondit l'homme. Du moins, pas depuis qu'on a semé ce champ !

Le sorcier, qui malgré toute sa sorcellerie n'était pas des plus fins, s'en retourna chez lui dare-dare, remâchant sa déception.

— Serais-tu bredouille ? lui cria son épouse.

— Qui sait où ils sont ! Je n'ai vu qu'un paysan qui gardait son champ de blé.

— La peste étouffe les hommes qui se laissent berner de la sorte ! Tu n'as pas deviné que c'était eux ? Change-toi en nuage noir et file bien vite !

Le sorcier ne trouva rien à répondre et obéit à sa femme.

— Nous poursuivrait-on encore ? dit Otolienka. Je sens ma joue droite qui me brûle. Retourne-toi et regarde.

— Je ne vois qu'un nuage noir.

— Alors, arrêtons-nous.

Elle changea son ami en ermite et elle-même se fit petite église.

— Hola, frère ! dit le sorcier. N'as-tu pas vu un garçon et une jeune fille qui s'enfuyaient ?

— Je suis bien vieux, répondit l'ermite avec componction, mais je crois pouvoir affirmer malgré ma faible cervelle que je n'ai rien vu de tel, depuis le jour où l'on a bâti cette église.

Le sorcier rentra chez lui l'oreille basse.

— Vieux fou ! Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu vu ? dit la sorcière.

Quand elle eut entendu le récit de l'expédition, elle crut devenir enragée. Elle bouscula son mari, chaussa des bottes magiques et s'élança elle-même par la fenêtre. Comme ses bottes faisaient une lieue à chaque pas, Otolienka ne tarda pas à dire :

— Aïe ! Serait-ce ma mère ? Je sens mes deux joues qui me brûlent ! Retourne-toi et regarde !

— Tu as raison, la voici qui vient. Tiens ! Comme elle galope !

Otolienka le tira de sa stupéfaction en lui criant d'aller encore plus vite. Elle, elle resterait un peu en arrière. Elle frappa le sol, une large mare se forma. Otolienka se transforma en cane blanche et se mit à y barboter.

— Crois-tu m'échapper ? ricana la sorcière. Elle se déchaussa et

entra dans la mare. Otolienka la laissa avancer, puis fit un brusque crochet et fila vers la rive. Elle reprit sa forme de jeune fille, chaussa les bottes, et adieu !

La sorcière poussa des cris de rage.

— Fille maudite ! Je te condamne à être oubliée de ton Chourina, dès qu'il embrassera une autre femme. Vous ne vous retrouverez que sept ans après, et alors je souhaite qu'il ait déjà épouse et enfants !

Puis elle dut faire cent lieues à pied pour rentrer chez elle. Elle ragea tant tout le long du chemin qu'en arrivant elle était presque folle et avait oublié toute sa sorcellerie. Plus jamais elle ne put jeter de sort.

Otolienka et Chourina arrivèrent bientôt, la main dans la main, au terme de leur voyage.

Le jeune homme demanda à un forgeron qui sommeillait sur le seuil de sa forge ce qu'il y avait de nouveau dans le pays.

— Eh ! pas grand'chose, répondit l'homme en bâillant. Le roi est mort, ses parents se jettent des plats à la tête et boivent son vin, n'arrivant pas à se mettre d'accord pour la succession.

Chourina sentit ses yeux pleins de larmes.

— Reste auprès de cette fontaine, ma douce, dit-il d'une voix rauque de chagrin ; je vais au château me faire reconnaître, et je reviens te chercher.

— Hélas, dit la jeune fille se souvenant du sort qu'avait jeté sa mère, tu vas m'oublier !

Chourina lui jura que c'était impossible. Puis il jura encore qu'il n'embrasserait aucune femme, ni vieille, ni jeune, ni nouvelle-née. Otolienka le laissa alors partir, le cœur serré.

Au château, la mère du jeune homme le reçut avec des transports de joie. Elle voulut le serrer sur son cœur et l'embrasser, mais il l'écarta doucement. Tout le monde l'acclama, et après force discours il fut reconnu roi. Il frémissait d'impatience en songeant à Otolienka qui l'attendait. Enfin le nouveau roi fut libre. Avant de repartir il s'assit une seconde, car il titubait de fatigue, et mangea une pomme odorante. Tout en mangeant, il songeait à sa bien-aimée, les yeux dans le vide. Sa mère en profita, elle s'approcha doucement et l'embrassa.

Immédiatement Chourina oublia Otolienka.

La jeune fille attendit longtemps, puis elle comprit que le sort s'accomplissait et pleura avec amertume. Il coule tellement d'eau dans la rivière, en sept ans !

Enfin elle se rendit dans le parc du château, et se transforma en pommier. Au bout de quelque temps, de belles pommes dorées se balancèrent aux branches. Le jeune roi les aimait par-dessus tout. Chaque fois qu'il en mangeait, une douce tristesse emplissait son cœur, et le parfum des fruits lui rappelait quelque chose

d'indéfinissable, un vague souvenir plein de mélancolie et de regret.

Les années passaient, et Chourina refusait toutes les femmes qu'on lui proposait, même celles qu'il avouait trouver jolies. Le pommier grandissait tant, qu'un jour la vieille reine demanda à son fils de le faire abattre.

— Pour l'amour de moi ! Il me gêne et m'empêche de jouir de la vue. Il est juste devant ma fenêtre.

Chourina résista longtemps, malgré tout l'amour qu'il avait pour sa mère. Mais un jour, la mort dans l'âme, il se résigna. Il alla lui-même au jardin avec une hache, ne voulant laisser ce travail à nul autre. L'arbre bruissait dans le vent et Chourina le trouva plus joli et plus aimable que jamais. Il comprit qu'il ne pourrait se résigner à l'abattre, et sans savoir pourquoi, il se serra contre le tronc et l'embrassa.

— Ou sa Majesté s'est laissée aller à trop boire, ou elle a été piquée par une folle araignée, se dit avec angoisse le jardinier qui le guettait. Et son cœur lui battit jusque dans le crâne.

— Par les saints Anges ! continua-t-il. Est-ce de la sorcellerie ? En croirai-je mes yeux ? Il venait de voir l'arbre de sa Majesté se transformer subitement en jeune femme. Et le brave jardinier se précipita pour aider son roi à exorciser le diable.

Mais le roi riait et pleurait, et embrassait le diable, et racontait au jardinier qu'Otolienka savait faire du pain avec des rochers, et racontait à Otolienka que les pommes étaient des fruits divins, et divaguait de bonheur.

Le jardinier n'était pas bête. Il ramassa la hache inutile, fit un grand salut et s'en alla de son air le plus naturel, en pensant :

— La chose est surprenante. Mais enfin on a vu plus surprenant, quand la femme de Yanko le bûcheron est devenue muette. Le principal, c'est que notre roi se marie. Il y a tout juste sept ans jour pour jour qu'il est rentré, et pour ma part je commençais à désespérer. La mariée sort d'on ne sait où, mais elle est bien belle. J'approuve pleinement le choix de sa Majesté.



Le diable et le cordonnier bottes.



Il était une fois un cordonnier qui faisait mieux qu'aucun autre les souliers et les bottes. Il avait beaucoup d'enfants, une femme économe et habile. Mais l'argent qu'il gagnait ne suffisait pas toujours aux besoins du ménage.

Quand son neuvième rejeton fut né, la misère devint telle qu'il en arriva à souhaiter la mort. Un soir qu'il cousait tristement une chaussure aux derniers rayons du jour (il n'y avait plus de chandelle), il vit se dresser devant lui un homme aux yeux jaunes et aux dents pointues, tout de noir habillé et la mine papelarde.

— Tu songes à la mort, pauvre sot ! La vie peut être encore si belle pour toi ! Tiens, faisons un pacte.

Promets-moi ton âme, celle de ta femme, de tes cinq filles et de tes quatre garçons, et tu auras en échange, chaque jour, autant d'écus d'or que ta main droite en peut tenir. Et tu gagnes au change ! car, s'il te plaît, qu'est-ce qu'une âme ? est-on même sûr que ça existe ? Allons ! qu'en dis-tu ?

Le cordonnier avait le ventre si creux et le cœur si lourd qu'il accepta le pacte. Il savait bien à qui il avait à faire, mais la pensée de ses enfants, maigres comme des grillons, l'emportait sur tout autre souci. Ils conclurent donc un marché de dix ans, et le diable s'enfonça dans le sol.

Peu de temps après, il arriva que Jésus-Christ et saint Pierre firent un petit voyage en Bohême. Ils allaient de-çà de-là pour voir comment vivaient les hommes. Ils arrivèrent, ainsi jusqu'à Divaky où habitait le cordonnier, et frappèrent à sa porte.

— Brave homme, dit saint Pierre, pouvons-nous coucher chez toi ?

Le cordonnier les fit entrer sans oser leur demander d'où ils venaient ; il voyait bien que c'étaient des personnes d'importance et il craignait d'être impoli.

Sa femme leur servit en hâte le repas qu'elle avait préparé pour sa famille. Il y avait beaucoup de bonnes choses, car l'aisance était revenue dans la maison et les enfants n'étaient jamais rassasiés. Toutefois, par politesse, ils firent comme s'ils avaient déjà dîné et restèrent sagement debout au fond de la pièce, alignés comme des pots sur une étagère. Saint Pierre mangea son cochon grillé et ses galettes de pommes de terre sans lever les yeux, mais Jésus regarda souvent le cordonnier, avec un air de bonté souriante.

Après le repas, les deux voyageurs allèrent se coucher au-dessus du large poêle où les plus jeunes enfants dormaient d'habitude, bien au chaud. Le reste de la famille se casa à peu près à son aise dans la chambre que le cordonnier avait fait agrandir depuis son enrichissement ; et tout le monde dormit.

Au petit matin, la femme se leva, alla traire les trois chèvres achetées au dernier marché, et prépara un solide repas que les voyageurs acceptèrent avec plaisir avant leur départ.

— Eh bien, brave cordonnier, dit saint Pierre, que te devons-nous ? Ton hospitalité mérite récompense.

— Ma foi, Messire, c'était de grand cœur, je ne veux rien.

— Rien ? vraiment rien ? dit Jésus. Réfléchis, je t'accorderai ce que tu voudras.

C'était la première fois qu'il parlait et sa voix était profonde et douce. Le cordonnier comprit que le voyageur était plus fort que le diable. Il posa donc son marteau, réfléchit et dit :

— Puisqu'il en est ainsi, Seigneur, accordez-moi trois vœux. Premièrement, que celui qui s'assoit sur cet escabeau où je suis ne s'en puisse lever que si je le veux bien. Secondement, que celui qui regarde dans ma maison par cette fenêtre ne puisse s'en aller que si je le veux bien. Troisièmement, que celui qui touche au poirier qui est dans mon jardin ne puisse s'en détacher que si je le veux bien.

— Il en sera fait ainsi, cordonnier, dit Jésus. Et il partit avec saint Pierre.



Au bout des dix années, le diable arriva en trottant sur ses jambes cagneuses, tout content de lui.

— Holà ! bonhomme ! Arrive, toi, ta femme, tes cinq filles et tes quatre garçons ! Il est l'heure d'aller où tu sais.

— Très volontiers, vraiment ! Mais laisse-nous finir ce repas, le dernier que nous faisons sur la terre. Tiens ! prends un gâteau au miel, assieds-toi sur cet escabeau et repose-toi en nous attendant.

Quand le repas fut fini, les écuelles rangées, les enfants coiffés, et que la femme eut mis ses plus belles jupes de laine bariolées, le cordonnier dit joyeusement :

— Nous voici prêts ! en route donc. Viens-tu ?

— J'y vais, répondit le Diable en se penchant en avant. Mais, ô merveille ! il ne put se décoller de l'escabeau. Il se tortilla, il rua, il hurla, il jura, il cracha. Toute la pièce sentait le soufre. Puis il gémit, il sanglota ; il se tordit les bras. Les larmes séchaient en sifflant sur ses joues brûlantes. Il prit une voix de petit garçon bien sage pour dire :

— Cordonnier, cordonnier, délivre-moi, tu auras un délai de trois ans.

Le cordonnier le délivra et le Diable fila si vite qu'il était déjà en enfer alors qu'on croyait le voir encore sur son escabeau.

Trois ans après, il revint. Mais cette fois, il se garda bien d'entrer. Il écarta le rideau brodé qui fermait la fenêtre et cria :

— Holà ! bonhomme ! arrive, toi, ta femme, tes cinq filles et tes quatre garçons ! Il est l'heure d'aller où tu sais.

— Nous arrivons, répondit le cordonnier. Je finis cette chaussure qu'on m'a commandée et nous sommes à toi.

Il acheva sa chaussure, appela sa famille et dit en riant :

— Nous sommes prêts. Viens-tu ?

— J'y vais, répondit le Diable en essayant de soulever un pied. Mais, ô merveille ! il ne put le décoller du sol. Il tira, tira et tira, en hurlant comme un loup ; ses genoux se pliaient et se détendaient mieux que les genoux des damnés. Il tapait des poings sur les murs de bois de la maison et lacérait le rideau brodé.

Au bout d'une heure, il gémit :

— Cordonnier, cordonnier, délivre-moi, et tu auras un délai de trois ans.

— Tu te moques de moi, répondit le cordonnier. Tu me prends vraiment pour un homme sans cervelle. Quoi ! deux fois tu viens me chercher, deux fois je te dis que nous sommes prêts, et deux fois tu refuses de nous conduire ? Je veux bien te délivrer, mais jure-moi d'abord que si dans trois ans, tu refuses encore de nous accompagner quand nous t'attendrons, le pacte est rompu.

— Que je me noie dans l'eau bénite si je me parjure ! Tu peux être tranquille.

Et le Diable fila si vite qu'il était déjà en enfer alors que sa voix résonnait encore.

Au bout de trois ans, il revint, mais cette fois, il ne s'approcha même pas de la maison. Il resta dans le jardin et vociféra :

— Holà ! bonhomme ! arrive, toi, ta femme, tes cinq filles et tes quatre garçons ! Il est l'heure d'aller où tu sais.

— Nous te suivons, ne t'impatiente pas. Je prends une galette frit pour manger en route. Quant à toi, si tu voulais, tu cueillerais quelques poires. Elles sont juteuses à souhait et nous rafraîchiraient en arrivant en enfer.

Le Diable trouva l'idée divertissante et secoua le poirier à la façon d'un diable, si bien qu'il ne resta plus que quelques feuilles au bout des branches dénudées.

— Tu as une méthode bizarre pour cueillir les fruits, dit le cordonnier en arrivant avec sa femme et ses enfants. Allons, laisse ce jeu de gamin mal élevé, et conduis-nous plutôt en enfer. Nous t'attendons.

— J'y vais, fit le Diable. Et il essaya de lâcher l'arbre. Mais ô merveille, ses mains y restèrent collées. Il tira, tira et tira, fit des sauts de sauterelle, s'écartela comme une araignée, grimaçant et s'arc-boutant.

— Allons, allons, sois sérieux, dit le cordonnier. Tu vois bien qu'il n'y a plus une seule feuille. Lâche cet arbre, car il est temps de partir, je n'aime pas qu'on se moque de moi.

Mais le Diable ne lâchait pas l'arbre et hurlait à plein gosier.

— Tu ne veux rien savoir ? c'est bon. Le pacte est rompu. Mais je vais t'apprendre, moi, à mieux tenir tes promesses.

Le cordonnier enleva sa solide ceinture de cuir et se mit à frapper le Diable à toute volée. Les habitants du village entendirent bientôt des hurlements si épouvantables qu'ils sortirent à la hâte de leurs maisons, puis se précipitèrent dans l'enclos du cordonnier. Ils y virent le Diable qui se débattait pour échapper aux coups et pour arracher ses mains collées au poirier. Tous les villageois se mirent à rire, à crier, à battre des mains.

— Alors, petit père, tu te fais frictionner les reins ?

— Ne hurle pas tant, cher cœur, tu vas enflammer ton mignon gosier !

— Ah ! le gueux, il est enfin pris ! il a trouvé plus malin que lui !

À la fin, le cordonnier, sûr que le Diable le laisserait désormais en paix, le chassa d'un dernier coup de ceinture. L'ennemi des hommes se sauva si vite qu'il était déjà en enfer alors que l'arbre vibrait encore.

C'est ainsi que le cordonnier dupa le Diable. Par la suite, il maria ses enfants un à un, et vécut modestement et sans souci avec sa bonne femme, jusqu'à un âge avancé. De temps en temps, il avait quelques inquiétudes en pensant à la vie éternelle. Avait-il droit au paradis ? La veille de sa mort, il dit qu'il souhaitait être enterré avec son tablier de cuir, fidèle compagnon de sa vie laborieuse.

Son dernier vœu fut exaucé, et c'est en ce costume qu'il se présenta à la porte d'or du paradis. Il tira timidement la cloche. Saint Pierre ouvrit, mais en le voyant fronça les sourcils.

— Il n'y a pas de place ici pour qui a fait un pacte avec le Diable, dit-il.

— Mais, Grand Portier, le pacte est rompu.

— Le pacte est rompu, mais tu avais accepté le pacte. Va-t'en. Et il lui claqua la porte au nez.

— Me voilà beau, constata le cordonnier. Puis, tristement, il descendit de nuage en nuage vers l'enfer, la seule demeure qui lui restât. Il arriva devant la porte d'acier gardée par un jeune diable grimaçant. Celui-ci regarda attentivement le tablier de cuir du nouvel arrivant, et demanda d'une voix méfiante :

— Tu n'es pas le cordonnier, j'espère ?

— Si fait, lui fut-il répondu, modestement.

Le jeune diable fit un bond en arrière, claqua la porte avec violence. Le cordonnier entendit qu'on verrouillait à l'intérieur. Des cris s'élevaient :

— Branle-bas de combat ! Fermez toutes les portes, fermez toutes les fenêtres ! C'est le terrible cordonnier de Divaky. S'il entre, nous sommes perdus !

Le terrible cordonnier se gratta le menton d'un air perplexe, puis, avec résolution, remonta vers le paradis.

— Encore toi ! dit saint Pierre.

— Saint Portier, laissez-moi entrer, je ne gênerai personne. On m'a chassé de l'enfer, où voulez-vous donc que j'aille ?

— Ce qu'on fait en bas ne me regarde pas. Mais en haut, défense d'entrer. — Et la porte se referma. Le pauvre homme, les bras ballants, retourna vers l'enfer. Mais dès qu'il parut, le tocsin sonna et des cris de terreur s'élevèrent. Il frappa tant à la porte qu'on finit par lui verser de l'huile bouillante sur la tête. Alors, il repartit à pas lents vers le paradis.

— Si tu continues à me déranger, dit saint Pierre, je te fais chasser par les archanges.

— Bon, répondit le cordonnier. Je m'en irai donc. Mais si vous ne m'acceptez pas, acceptez au moins mon tablier. Tout en parlant, il le détacha et le jeta par la porte entrouverte.

— Ce bonhomme est fou, pensa saint Pierre.

Cette fois, aucun bruit ne s'élevait derrière la porte de l'enfer quand le cordonnier y frappa. Il n'insista pas et remonta en courant.

Saint Pierre devint écarlate de colère.

— Quoi ! tu prétends que tu as eu le temps d'aller à l'enfer et d'en revenir ? tu n'as pas assez insisté : il fallait frapper ! Va-t'en, ou j'appelle du renfort.

Pendant qu'il s'exténuaient à faire de grands gestes en agitant sa grande robe, le cordonnier se faufila vivement par l'ouverture et bondit sur son tablier de cuir qui était tombé là.

— Veux-tu sortir, horrible bonhomme ! Que va dire le Bon Dieu quand il saura que j'ai laissé entrer un ami du Diable ?

— Pourquoi sortirais-je ? ce tablier est-il à vous ? Non, n'est-ce pas ? Et bien, puisqu'il est à moi, j'ai le droit d'y rester. Je suis sur ma propriété, comme qui dirait sur mes terres. Excusez-moi, grand saint Pierre, mais vous feriez de même à ma place.

Il s'assit confortablement, en croisant les jambes, et ajouta :

— Qu'on est bien ici ! j'y passerai volontiers l'Éternité ! Saint Pierre, qui ne savait plus s'il devait rire ou se fâcher, alla trouver Jésus.

— Seigneur, le cordonnier de Divaky est entré sans autorisation, à cause de ma maladresse. Je ne sais comment le chasser.

Jésus sourit et dit :

— Ne le chasse pas. Laisse-le près de la porte.



Mahouléna



DANS les anciens temps vivait un roi qui épousa en secondes noces une méchante femme, au nez pointu et aux yeux jaunes.

Les paysans disaient tout bas qu'elle était sorcière. Au château, les valets et les servantes frissonnaient chaque fois qu'ils la rencontraient, glissant sans bruit, vêtue de sa robe rouge sombre.

Le prince héritier avait perdu sa mère tout enfant. Il eut une adolescence si malheureuse, il fut si malmené et humilié, qu'il décida de quitter le royaume le jour où il atteindrait sa majorité.

Le vieux roi ne put supporter cette idée ; quand son fils eut vingt-et-un ans, il le serra dans ses bras et le pria de rester ; des larmes coulaient sur son visage couvert de rides, sombre comme un champ labouré à l'automne. Le prince savait bien que son père était malheureux, lui aussi. Il céda.

De jour en jour le roi arrivait à retenir son fils, mais de jour en jour il se désolait davantage en voyant le jeune homme maigrir et s'affaiblir.

Un jour que le prince, tout de noir vêtu et traînant les pieds, se promenait à travers le château, il vit son père qui sortait d'une pièce de réputation mystérieuse, dont la méchante reine avait plusieurs fois essayé de voler la clé, furieuse d'être tenue comme les autres dans l'ignorance.

Le roi tira la porte et s'enfonça à pas lents dans l'ombre de la galerie.

— Tiens, se dit le prince, mon père a oublié de fermer la serrure. Sa

pauvre tête se perd un peu plus chaque jour.

Il eut d'abord l'intention de l'appeler, puis il n'osa pas. Enfin, tiraillé par la curiosité, il poussa silencieusement la porte et entra.

Au milieu de la soie et des fourrures, un tableau encadré d'argent se dressait. Il représentait une femme merveilleusement belle. Le prince, tout ému, referma la porte et s'en alla sur la pointe des pieds. Le soir, il demanda avec franchise à son père qui était cette inconnue.

— C'est ta mère, mon fils. On l'appelait la Dame Dorée, et du monde entier c'était la plus belle. — Et il passa à table avec le jeune homme. La reine fronça les sourcils en les voyant en retard.

Brusquement, le prince posa sa coupe et dit en regardant sa belle-mère d'un air de défi :

— Je veux partir d'ici et voyager à travers le monde. Il me faut trouver une femme aussi belle et aussi bonne que le fut jadis ma mère. Dans la contrée il n'en existe pas.

La reine pâlit en entendant célébrer celle qu'elle jalousait et haïssait, même dans la tombe. Le roi crut que c'était pour son fils un prétexte à s'éloigner, plus que le désir de choisir une épouse. Il réunit ses fidèles courtisans, puis les envoya au loin chercher la Belle des Belles, disant bien haut que l'héritier du royaume ne devait pas exposer sa vie dans des aventures. Au bout de trois mois, les envoyés revinrent avec une quantité de portraits et de mèches de cheveux que le prince s'empressa de jeter au feu.

— Comment ose-t-on me proposer de semblables souillons ? Honte à vous, Seigneurs, si vous avez choisi vos épouses aussi mal. Qu'on me laisse chercher moi-même.

Les seigneurs baissaient le nez sur leurs pourpoints brodés et le roi tirait sa royale barbe avec angoisse, quand le chapelain déclara :

— Il faudrait combler tous les puits de la contrée, sauf celui qui est devant le château. Tout le monde sera obligé d'y venir. On remarquera ainsi facilement les étrangers, les voyageurs, les marchands. En les interrogeant, peut-être apprendrions-nous quelque chose sur la Belle des Belles.

Le roi fut ravi et le prince se laissa faire encore une fois. Le projet fut exécuté, mais parmi les étrangers personne n'avait vu une femme aussi belle que celle du portrait. Quant à la marâtre, elle s'enfermait dans sa tour en grinçant des dents chaque fois que des étrangers devaient voir l'image de la défunte reine. Enfin, un beau jour d'été, la sentinelle qui gardait le puits amena au roi un pèlerin grand et basané.

— Je sais qu'il existe vers le Sud une jeune fille si belle que celui qui la regarde tombe évanoui, et même quelquefois tombe mort ; je parviendrai à la trouver avec le prince s'il jure de m'obéir scrupuleusement.

Le roi hésitait, et le prince aussi, un peu froissé d'avoir à obéir : ce

mot lui chatouillait les oreilles désagréablement. Il regarda l'étranger avec beaucoup d'attention. Il semblait solide et noble comme un aigle. Le prince alors se décida. Son vieux père, les larmes aux yeux, lui donna sa bénédiction. Il voyait bien que le salut du jeune homme était à ce prix, et puis, au fond de lui-même, il était curieux de connaître les résultats de l'expédition, car l'étranger avait dit en voyant le portrait de la reine :

— Mahouléna la Belle est plus belle cent fois.



L'étranger et le prince marchèrent longtemps vers le Sud. Un soir, ils arrivèrent devant une cabane dont la lumière les avait guidés. Épuisés, ils entrèrent pour demander l'hospitalité. À l'intérieur, il n'y avait qu'un vieillard gris comme une colombe, qui écrivait dans un gros livre couvert de cuir rouge. Il ne répondit rien aux voyageurs et ne leva même pas ses paupières fripées.

— Bah ! dit le prince, couchons-nous et dormons ici... nous n'avons pas l'air de le gêner.

Et il se laissa tomber sur le foin qui garnissait le fond de la cabane. Pendant qu'il dormait, son compagnon, immobile à ses côtés, surveillait la cabane entre ses cils mi-clos. À minuit entrèrent trois corneilles qui se transformèrent en trois jeunes filles, aux cheveux pâles, vêtues de noir.

— Père, pouvons-nous parler ?

— Parlez, répondit le vieillard, parlez, mes filles, ces hommes dorment profondément. À toi, l'aînée...

— J'ai volé sur le monde large et lointain, et j'ai vu un prince qui cherchait Mahouléna la Belle. Devant lui étaient deux chemins : l'un marécageux, l'autre solide et droit. S'il choisit le chemin facile, jamais il n'aura Mahouléna. S'il choisit le mauvais chemin, peut-être l'aura-t-il.

— Toi, la seconde, parle à ton tour. Qu'as-tu vu ?

— J'ai volé sur le monde large et lointain, et j'ai vu que si le prince regarde Mahouléna en face, il en mourra. Il ne l'aura que s'il regarde seulement le premier jour ses pieds, le second jour son corps, et le troisième son visage.

— Toi, la plus jeune, je t'écoute maintenant. Qu'as-tu vu ?

— J'ai volé sur le monde large et lointain, et j'ai vu le prince devant une table chargée de mets. S'il mange tout, il n'aura jamais Mahouléna. Qu'il mange un tiers du repas le premier jour, une moitié

le second jour, et le repas entier le troisième jour. Et qu'il ne prononce pas une parole quand il sera chez Mahouléna.

Puis, les trois filles chuchotèrent ensemble :

— Celui qui répétera ce qu'il a vu et entendu dans cette cabane, qu'il soit changé en pierre.

Et elles disparurent. Le vieillard écrivit les paroles de ses filles dans son livre, puis les fermoirs d'argent grincèrent, et la torche de résine s'éteignit.

Au matin, les deux voyageurs repartirent après avoir remercié le vieillard de son hospitalité. Mais il sembla ne pas entendre et il resta immobile sur le seuil, les yeux fixés sur le soleil levant, sans sourciller.

Bientôt deux chemins s'ouvrirent dans les bois, l'un bourbeux et plein d'ornières, l'autre couvert de mousse et de sable.

— Prenons celui de gauche ! dit le pèlerin.

— Que non pas ! répliqua le prince, celui de droite est bien meilleur ; je ne tiens pas à user mes bottes un peu plus encore !

— Souviens-toi que tu dois m'obéir ! dit son compagnon d'une voix grave. Sinon, va tout seul, je te laisse.

Le prince, mi-fâché, mi-souriant, suivit l'étranger, et en fut bientôt récompensé. En entrant dans la ville voisine, ils apprirent que Mahouléna y avait sa maison. Le prince aurait voulu y aller tout de suite, mais son fidèle ami l'en empêcha. Il le fit dormir et pendant ce temps brossa soigneusement son habit noir. Puis, quand le prince fut reposé et restauré, il lui dit affectueusement :

— Écoute, et fais ce que je te conseille ; ta vie en dépend. Tu vas être reçu chez Mahouléna. Elle se tiendra en haut d'un escalier. Regarde chaque marche, de plus en plus haut, regarde ses pieds, mais surtout ne regarde pas plus haut que ses genoux pour aujourd'hui. Tu verras une table couverte de plats, ne mange et ne bois que le tiers du repas. Et ne prononce pas une parole.

Arrivé chez Mahouléna, le prince entra les yeux baissés, le cœur battant. Il leva les paupières lentement, vit une marche de chêne, puis une autre, et une troisième, puis deux pieds minces chaussés de cuir brodé, et le bas d'une longue robe bleu de nuit. Sans mot dire, il se détourna, alla à la table, mangea et but le tiers de ce qui était servi. Après quoi, il se retira tout ému du peu qu'il avait vu.

Le lendemain il retourna chez Mahouléna et, toujours conseillé par le pèlerin, il leva les yeux un peu plus haut. Il vit la robe bleu de nuit depuis l'ourlet jusqu'à la ceinture, deux bras dorés et ronds, deux mains légères. Il n'avait pas grand'faim pour manger la moitié du repas qui l'attendait ; la tête lui tournait un peu, et ses regards avaient envie de s'envoler du côté de l'escalier.

Le dernier jour enfin, il eut le droit de voir Mahouléna tout entière. Il leva les yeux lentement, comme il lui avait été recommandé, mais le

vertige entra en torrent dans sa tête. Les cheveux de la jeune fille brillaient comme du cuivre au soleil, ses yeux semblaient deux diamants.

Le prince allait tomber quand Mahouléna, descendue de son escalier, le saisit fermement par le bras et lui dit d'une voix douce qui n'avait rien d'irréel :

— Je t'attendais, mon cher fiancé, viens auprès de mon père.

Ils y allèrent tous deux, lui encore tout étourdi, et elle rayonnante de joie, car elle le trouvait beau comme un archange, malgré ses vêtements sombres et ses joues creuses.

Le père de Mahouléna fut tout étonné de voir vivant un homme qui avait regardé sa fille. Mais il fut aussi bien soulagé, car il craignait qu'elle ne se mariât jamais.

Les noces se firent bientôt et elles furent magnifiques, la nouvelle épousée étant de famille riche. Le prince tout joyeux envoya un courrier à son père pour lui annoncer l'événement. Le pèlerin assista aux fêtes à côté de son ami et le peuple de la ville dansa et chanta trois jours et trois nuits. Tout le monde était heureux que Mahouléna eût trouvé un mari, car elle était très aimée et bien connue des femmes, des enfants et des vieilles gens. Mais ceux qui observaient le père de la jeune fille virent qu'il semblait souvent assombri par une pensée désagréable. On savait qu'il était un peu magicien et qu'il avait le pouvoir de comprendre le langage des oiseaux. Les oiseaux qui voyagent partout, savent tout et voient tout. Qu'avaient-ils annoncé à leur ami ? Cependant la fête battait son plein. Il n'y a pas, au milieu des rires et des applaudissements, place pour la tristesse. Chacun retourna à sa joie sans arrière-pensée.



Le pèlerin pétrifié



MAHOULÉNA et son mari vécurent heureux pendant deux mois. Au bout de ce temps, le prince décida de retourner dans le royaume de son père avec sa jeune femme et son cher compagnon le pèlerin.

Mais le père de Mahouléna s'opposa de toutes ses forces à ce projet. Il ne pouvait révéler ce que lui avaient annoncé les oiseaux, qu'un grave danger menaçait les jeunes époux. Cependant il savait bien que rien n'empêcherait le prince de retourner chez lui. Il les laissa donc partir après avoir serré longuement sa fille sur son cœur. Puis, désespéré, il alla s'enfermer au haut d'une tour où les oiseaux le tinrent au courant de tout ce qui se passa par la suite.

Après plusieurs heures de chevauchée, Mahouléna et ses deux compagnons arrivèrent à la cabane du vieillard silencieux. Le pèlerin avait manifesté le désir d'y passer la nuit et le prince avait volontiers accepté. Comme la première fois, le vieillard ne bougea pas et continua à écrire.

Les jeunes mariés s'endormirent bientôt, mais quand les trois corneilles arrivèrent, deux yeux fidèles les guettaient sous des cils baissés, deux oreilles attentives recueillaient leurs paroles.



...Quand les trois corneilles arrivèrent, deux yeux fidèles les guettaient sous des cils baissés.

La première corneille déclara :

— J'ai volé sur le monde large et lointain, et j'ai vu le prince qui partait avec son ami et sa femme. La marâtre les attend. Elle prépare une coupe de vin. Si le prince boit, son cœur éclatera. Et sa veuve sera traitée comme une chienne.

La deuxième dit à son tour :

— J'ai volé sur le monde large et lointain, j'ai vu moi aussi la reine. Elle prépare un cheval. Si le prince le monte, il est perdu. Et sa veuve sera traitée comme une chienne.

Et la troisième dit enfin :

— J'ai volé sur le monde large et lointain, j'ai vu que la marâtre peut se transformer en dragon. Si ce dragon entre dans la chambre du prince, c'en est fait de lui. Et sa veuve sera traitée comme une chienne.

Puis elles murmurèrent :

— Celui qui répétera ce qu'il a vu et entendu dans cette cabane, qu'il soit changé en pierre !

Au matin, le trio reprit sa route. Le pèlerin était silencieux, Mahouléna un peu triste et le prince inquiet, bien qu'il n'en laissât rien paraître. Quand ils arrivèrent en vue de la ville royale, ils virent une foule joyeuse qui se portait à leur rencontre, agitant des fleurs et des banderoles. Un serviteur de la reine, vêtu de vert, présenta au prince une coupe de bois précieux, pleine d'un vin parfumé.

— Buvez, cher seigneur ; Sa Majesté vous envoie ce vin en gage d'amitié.

Le prince prit la coupe en souriant, mais la main nerveuse de son ami l'arrêta.

— Ne bois pas une goutte, mais donne plutôt cette coupe au valet et qu'il boive à ta santé !

Le silence se fit dans la foule à cette voix impérieuse. Le valet devint plus vert que son habit. Puis il comprit que le secret de sa maîtresse était découvert et se sentit perdu. Alors il prit violemment la coupe, la vida d'un trait et s'écroula sur le sol. Le prince pâlit et serra la main de son ami, sans mot dire. Tous se remirent en marche silencieusement. Cette mort dramatique, dont tout le monde comprenait la signification, semblait présager d'autres malheurs encore plus terribles.

Arrivés à la porte de la ville ils rencontrèrent un valet vêtu de rouge qui tenait par la bride un beau cheval d'Asie à la longue crinière.

— Montez ce coursier pour entrer dans votre ville, cher Seigneur ; on vous l'envoie en cadeau de bienvenue.

Le prince hésita. Peut-être était-ce cette fois un cadeau de son père ? Ce fringant petit cheval aux yeux bridés, luisants comme des gemmes, était son rêve de toujours devenu réalité. Il prit la bride, mais, à ce

moment, son ami lui saisit le bras et dit :

— Ne monte pas, fais plutôt monter le valet, et qu'il te montre comme ce cheval est souple.

Le valet devint blanc dans son habit rouge en se voyant découvert. Il regarda avec effroi la tête courte et cruelle de la bête, puis il sauta en selle. Le cheval piaffa des quatre fers, hennit, et se précipita avec son cavalier dans le Danube. Le prince regarda en frissonnant les remous écumeux qui s'apaisaient peu à peu. Mahouléna baisa la main de celui qui avait sauvé son cher mari et le cortège glacé d'effroi reprit sa marche.

Une grande fête les attendait dans la ville. Le vieux roi pleura de joie en embrassant son fils, et la marâtre jaunit de rage en voyant la beauté de Mahouléna. Elle répéta en son cœur la formule magique qui devait le soir même la venger de ce bonheur insolent.

Quand le prince, fatigué d'avoir dansé, voulut à la nuit se retirer dans sa chambre avec sa femme, le pèlerin lui dit tout bas :

— Ami, tu sais que je ne t'ai jamais donné que de bons conseils.

— Oui, je le sais. Je sais aussi que je te dois le bonheur et la vie ; je sais également que tu m'es plus cher que moi-même.

— Alors, écoute-moi une fois encore. Cette nuit, laisse-moi seul dans ta chambre, où je veillerai sur ta femme ; toi, va coucher dans ma chambre à moi, sans que personne le sache.

— Mais pourquoi cette idée ? s'écria le prince. C'est de la folie ! Tu ne m'as jamais commandé une chose aussi impossible. Je refuse.

— Si tu n'acceptes pas, tu risques ta vie et celle de ta femme. Ne suis-je donc plus ton ami ? N'as-tu plus confiance en moi ?

Le prince, ému par l'insistance du pèlerin, finit par se laisser convaincre ; il s'en alla, mécontent et inquiet malgré tout de ce projet incompréhensible.

Son protecteur entra dans la chambre où Mahouléna dormait déjà. Il s'adossa au mur, face à la porte, l'épée au poing. À minuit la porte s'ouvrit brusquement mais sans faire aucun bruit, un dragon couleur de flamme bondit, silencieux comme une étoile filante, sur le côté du lit où aurait dû se trouver le jeune prince. Au même instant le pèlerin lui enfonçait son épée dans le cœur. Ensuite il souleva le monstre ensanglanté et le précipita dans le fossé du château par la fenêtre ouverte. Mahouléna éveillée par le bruit vit à la lueur de la lune le pèlerin penché sur le lit, essuyant de son mieux le sang qui le souillait. La jeune femme poussa un cri de terreur qui résonna longuement dans le château silencieux.

Alors arrivèrent à la course les servantes et les valets mal éveillés et se frottant les yeux, précédés par le vieux roi et par le prince. Tous virent en arrivant le pèlerin armé d'une épée penché sur Mahouléna éclaboussée de sang. Ils furent persuadés que le compagnon du prince

avait voulu tuer la jeune femme et l'horreur de ce forfait les laissait sans un mot, cloués sur le seuil.

Le pauvre prince était bouleversé. Son ami criminel ? allons donc ! et pourtant... Le vieux roi hors-de-lui ordonna d'arrêter le pèlerin et de l'exécuter sur-le-champ. Mahouléna pleurait convulsivement, affirmant qu'elle n'était pas blessée et qu'aucun crime n'avait été commis. Mais elle-même ne pouvait donner aucune explication. Quant au pèlerin il se défendit âprement, répétant qu'il était innocent, mais refusant d'en dire plus.

Le prince s'écria :

— Dis la vérité, ami, je ne peux croire que tu aies voulu tuer Mahouléna. Tu caches quelque secret terrible. Parle, je t'en prie, parle, ne me fais pas douter de toi ; vois comme ton silence me torture.

Le pèlerin se redressa de toute sa hauteur et regarda tendrement les deux jeunes gens.

— Un sortilège veut que je sois pétrifié si je dis la vérité, mais je préfère cette mort à la mort infâme que me donnera le bourreau. Je vais parler.

Le prince vit tant de loyauté sur le visage de son ami qu'il s'écria :

— Au nom du ciel, pardonne-moi et ne dis rien ! Je te crois innocent !

— Merci, reprit tout doucement le pèlerin, mais si tu me crois, toi, ton père et ses sujets doutent toujours. Il se peut que la preuve de ce que je vais raconter, la carcasse que j'ai jetée dans le fossé du château, se soit évanouie, par un dernier sortilège, car je ne sais jusqu'où va la puissance de celle que j'ai combattue. Écoutez donc la vérité.

Et il raconta ce qu'il avait vu et entendu dans la cabane du vieillard silencieux. À peine eut-il fini qu'il fut changé en statue de pierre.

Le prince éclata en sanglots et serra contre lui le corps pétrifié de son ami. Tout le monde avait les larmes aux yeux, mais il était trop tard.

Au matin on découvrit dans le fossé le corps de la sorcière, percé au cœur. Elle était bien morte, le pèlerin n'aurait plus eu à craindre ses maléfices, mais il était trop tard.

Le vieux roi ne pleura pas sa femme, il pleura celui qui l'avait tuée, répétant que, malgré la loi du royaume et bien qu'il eût répandu un sang noble, il lui aurait fait grâce ; mais il était trop tard.

La statue de pierre fut placée dans le jardin, debout sous un tilleul, entourée d'œillets sauvages et de roses trémières. Tous les jours le vieux roi voyait par sa fenêtre le pauvre prince qui l'embrassait et lui parlait tendrement, mais en vain. Le corps de pierre froid et dur, portant haut son visage brillant de noblesse, restait inerte sous les larmes, sous la caresse des feuillages.

Un soir d'automne, le prince revenait de la chasse où il avait

chevauché des heures durant, sans parvenir à perdre derrière lui son chagrin. Tout à coup il vit trois corneilles noires parmi les feuilles dorées.

— Le prince se lamente sous les arbres et il ne sait pas ce qui se passe chez lui ! dit la première.

— Le prince ignore que sa femme bien-aimée vient de mettre au monde un fils qui a un petit soleil brillant sur le front.

— Le prince ignore que trois gouttes du sang de ce fils rendraient la vie à la statue de pierre !

Et vrrrt ! elles s'envolèrent, riant et caquetant. Le prince éperonna son cheval et partit comme la tempête. Il arriva au grand galop dans la cour du château, sauta de sa bête couverte d'écume et courut dans la chambre où venait de naître un petit prince beau comme une fleur, avec un petit soleil brillant au front. Le prince embrassa sa femme, saisit le bébé et l'emporta rapidement dans le jardin, suivi des servantes affolées qui trottaient dans leurs jupes encombrantes. Elles poussèrent des cris de grenouille en voyant le prince saisir un couteau de chasse. Il coupa très légèrement le bout du petit doigt tendre. Le bébé ne pleura même pas. Une goutte de sang jaillit, puis une autre, elles coulèrent sur la statue. Immédiatement le sortilège s'accomplit, le pèlerin revint à la vie et serra le prince sur son cœur. Au même moment un pétale de rose que le vent effeuillait vint se poser sur la coupure de l'enfant et le sang s'arrêta.

Tous reprirent le chemin du château, le prince avec son fils sur le bras droit, son ami appuyé au bras gauche, les servantes par-derrière, levant les bras et louant les saints.

Le père de Mahouléna apprit la bonne nouvelle par les oiseaux et vint retrouver ses chers enfants.

Tous vécurent longtemps et furent heureux.



Le Chétek et son compère Pyskatchek



OMPÈRE Pyskatchek était le plus riche paysan du village de Kostalov. Ses champs et ses prés s'étalaient au soleil, son grenier gorgé de grains faisait plier les poutres de la salle commune, sa femme et sa servante filaient plus de laine que toutes les ménagères des environs.

Mais Pyskatchek n'était pas satisfait. Son ambition augmentait avec ses richesses comme la soif de l'ivrogne à chaque cruche de bière.

Un beau jour, il pensa qu'il serait pratique d'avoir chez lui un de ces démons crachés par l'enfer, qui, sous la forme d'un poulet noir, s'installent chez les paysans et leur apportent l'abondance.

— Oui, ma foi, marmonnait-il entre ses dents, tout en étrillant son cheval, un Chétek, un beau Chétek, bien noir, voilà ce qu'il nous faut. On dit bien que celui qui accepte les cadeaux d'un Chétek risque d'être damné ; on dit bien qu'un Chétek cause autant de désagréments que de satisfaction ; on dit bien qu'il est plus facile d'appeler un Chétek chez soi que de l'en chasser... Bah ! je verrai ; qui ne risque rien n'a rien.

Il ordonna à son valet de s'occuper des autres chevaux, et courut dans sa basse-cour. Il y choisit un bel œuf de poule noire, le glissa dans sa chemise, sous le bras gauche et le porta ainsi neuf jours, bien au chaud. Chaque jour, il faisait neuf lieues à pied et tournait neuf fois autour du cimetière. Chaque jour, il répétait neuf fois ;

— Chez moi, Chétek, cher Chétek, chez moi, Chétek chéri, chez moi, choisis chez moi !

Pendant neuf jours, il ne se lava pas et ne fit pas de prières. On le vit

marcher avec précaution, le bras gauche contracté, l'air sombre et mystérieux. Il évita avec soin les bousculades, tint ses enfants à distance, et dormit sur le côté droit.

Le neuvième jour, Chétek sortit de sa coque, noir, ébouriffé, caquetant et grinçant.

Désormais, l'argent afflua chez Pyskatchek.

Après avoir agrandi sa ferme, acheté des terres, loué des valets, après avoir couvert de riches vêtements sa femme, ses enfants et sa propre personne – si bien que lui et sa famille ressemblaient plus à des œufs de Pâques peinturlurés qu'à d'honnêtes chrétiens –, compère Pyskatchek pensa qu'il n'avait désormais rien de mieux à faire qu'à boire, manger et dormir du matin au soir et du soir au matin. Lui et les siens luisaient et rougeoyaient de santé. Il fit nourrir ses chevaux de pain et les fit abreuver de bière. Les chevaux renversaient tout sur leur passage, et maître Pyskatchek semblait vouloir décrocher les étoiles de son nez arrogant.

On l'aimait de moins en moins à Kostalov, car plus il s'enrichissait, plus il était dur avec les pauvres gens.

Avec sa richesse croissaient ses soucis. Chétek, en effet, était diabolique ; les dégâts et les déplaisirs qu'il infligeait à son maître étaient imprévisibles et désastreux.

Un jour, un voisin vint chez Pyskatchek pour lui emprunter un sac de blé qu'il lui rendrait à la moisson :

— Espèce de mendiant, va-nu-pieds ! voleur ! Crois-tu que c'est pour les gens de ton espèce que j'ai travaillé et peiné ? Tu peux aller geindre chez les autres : chez moi, tu n'auras rien.

— Ne criez pas si fort, maître Pyskatchek ! Je me passerai de votre blé. Mais un jour, peut-être, vous regretterez ce que vous venez de dire. Bien mal acquis ne profite jamais, et il se peut que vous vous retrouviez bientôt pauvre comme devant.

Pyskatchek, furieux, lâcha ses chiens contre le voisin, si bien que le pauvre homme dut se sauver à toutes jambes pour échapper aux morsures.

Le lendemain, Pyskatchek, qui avait oublié cet incident, s'en alla tout joyeux au marché, plutôt pour boire et jouer aux quilles que pour acheter aux autres fermiers. Quand il revint, il vit sa femme qui se précipitait à sa rencontre, sanglotant et se tordant les bras. Leur plus jeune fils, encore au berceau, avait été tué par Chétek d'un coup de bec à la gorge.

Pour la première fois de sa vie, Pyskatchek sentit l'atteinte de la douleur. Il commença à regretter la présence du monstre. Personne ne sait comment on peut se débarrasser d'un Chétek. Un Chétek échappe aux coups, au feu, à la noyade, et se venge cruellement chaque fois qu'on l'attaque. Pyskatchek avait beau chercher, il ne trouvait aucun

moyen. Sa femme n'osait pas laisser les enfants seuls, et l'accablait de reproches.

Un jour qu'il marchait courbé sous ses pensées, il rencontra le juif Abraham.

— Salut, maître Pyskatchek ! Vous n'avez rien à me vendre aujourd'hui ?

— Si fait, si fait, dit-il rapidement, venez donc avec moi.

Quelques instants plus tard, Abraham ressortait de la ferme portant sur son dos un énorme édredon rouge. Mais il n'était pas encore hors de la cour qu'il sentit l'édredon faire un bond sur son dos, et il reçut un tel coup qu'il pensa tomber dans une flaque de purin. Il continua cependant son chemin. À peine avait-il fait dix mètres qu'il fut encore une fois bousculé et lancé sans savoir comment contre un arbre. Il se releva fort effaré, pour retomber trois pas plus loin contre une herse qui lui meurtrit l'épaule. Alors, il lâcha le gros édredon et se sauva en courant vers le village, sans jeter un coup d'œil en arrière.

L'édredon abandonné sur le bord du chemin exécuta une danse sauvage. Puis il se déchira avec un bruit strident. Un nuage de plumes blanches et un monstre noir en sortirent.

La femme de Pyskatchek éclata en sanglots quand elle vit revenir Chétek.

— Hélas, gémit-elle ! j'avais pourtant si solidement recousu l'édredon !

Et elle considérait leur ennemi installé sur le seuil, qui était sa place favorite. Nul n'osait s'en approcher, tellement il avait l'air furieux. Les valets et les servantes préféraient passer par la fenêtre pour entrer et sortir.

Pyskatchek prit le parti de promettre une grosse somme d'argent à qui saurait déloger le monstre.

Une vieille femme, alléchée par cette perspective de richesse, se présenta bientôt. Elle était renommée et crainte dans toute la contrée, car elle connaissait des herbes magiques et des formules pour conjurer le mauvais sort.

Elle arriva devant la porte de Pyskatchek, fit autour d'elle un cercle avec de la craie bénite, et ordonna solennellement à Chétek de s'en aller. Elle faisait de grands gestes et roulait des yeux blancs.

Mais Chétek se hérissa furieusement. Dressé sur le seuil, les yeux étincelants, il reprocha à la vieille femme tous les péchés qu'elle avait commis depuis sa jeunesse jusqu'à ce jour, puis tous les péchés qu'avaient commis sa mère et sa grand-mère. La vieille, furieuse et humiliée, se sauva au milieu des ricanements de l'assistance.

Ensuite arriva un bûcheron, qui vivait toute l'année en sauvage. Il connaissait le langage des arbres et tous les secrets des sources ; il avait autour du cou un serpent aux yeux verts qui ne le quittait

jamais. Il jeta sur Chétek un peu d'eau magique et lui cria l'ordre de décamper.

Mais Chétek bondit sur place, grinçant de rage. Il rappela au bûcheron toutes les bourses qu'il avait volées aux voyageurs égarés dans sa forêt, et les bourses qu'avaient volées son père et son grand-père.

L'homme s'en alla bien vite sous les huées des spectateurs.

Enfin, alors qu'on n'attendait plus personne, on vit arriver un jeune homme, pieds nus, une flûte en roseau dans sa ceinture. Il déclara tout d'abord qu'il se souciait fort peu de récompense, et que l'argent serait pour lui un embarras. Puis il se tourna vers Chétek qui frissonnait, le regarda de ses yeux clairs, et étendit vers lui la main droite.

Chétek poussa un cri et s'envola si brusquement qu'on eut à peine le temps de le voir. Quant au jeune homme, il s'en alla fort tranquillement, comme il était venu.

Pyskatchek fut ravi et se crut sauvé. Il allait enfin avoir la paix et jouir sans crainte de ses richesses. En effet, tout alla bien pendant neuf jours et neuf nuits.

La neuvième nuit, un incendie éclata chez le fermier. En quelques heures, tous les bâtiments neufs furent carbonisés. Les jarres pleines de grains éclataient sous les flammes, le vin et la bière bouillaient et sifflaient. Les voisins accoururent et se montrèrent, tremblant de frayeur, une sorte de brandon incandescent qui volait au-dessus de la ferme. Dès qu'il touchait quelque chose, les flammes jaillissaient en crépitant.

Pyskatchek et sa famille, debout dans la cour, assistèrent impuissants à ce désastre. Tout autour de la ferme, les champs brûlaient en nappes de feu.

À l'aube, la ferme se dressa isolée au milieu des ruines fumantes et des champs dévastés. Le feu s'était arrêté comme par miracle sur la limite des fermes voisines. Et Pyskatchek s'aperçut que seules les terres qu'il possédait avant la venue de Chétek, ainsi que l'ancien bâtiment, n'avaient pas été touchés par le feu.

Légendes de Prague

I



SOUS le règne de Charles IV, Prague se développa et s'embellit de nombreux monuments, car le roi voulut faire de sa ville natale la plus belle de tout l'empire. Les architectes dessinaient des plans ingénieux et les sculpteurs rêvaient de couvrir la capitale d'une dentelle de pierre. Charles IV décida de placer tout en haut de la Nouvelle Ville une église magnifique. Après réflexion, il retint le plan d'un jeune architecte pragois.

On se mit tout de suite au travail. Des chariots solides montaient jusqu'au terrain consacré d'énormes pierres bien taillées ; les ouvriers s'affairaient avec plaisir, encouragés par le jeune homme brûlant d'enthousiasme, qui souvent, pour faire mieux comprendre ce qu'il voulait, écorchait ses mains fines habituées au parchemin en poussant de gros blocs et en soulevant de lourds madriers. Bientôt, les murs furent assez élevés pour que l'on pût songer à s'attaquer à la couverture. Les hommes chantaient comme les oiseaux dans les bois et vidaient leurs cruches de bière, contemplant avec orgueil les fenêtres trilobées et le portail où s'affairaient les sculpteurs.

Et l'on poursuivit l'ouvrage. Dans l'église de plus en plus sombre, les échafaudages se compliquaient. Pierre à pierre s'incurvait une voûte merveilleuse, comme on n'en avait jamais vu. Derrière la carcasse de

bois, on devinait la ligne pure et hardie des nervures qui se croisaient en forme d'étoile, et recouvraient sans effort apparent un large espace. Le jeune architecte passait ses journées sur le chantier, mangeant quand il y pensait et ne buvant que lorsque la poussière rendait sa gorge sèche comme du bois. Les curieux affluaient, et parmi eux les confrères du jeune architecte. Ils entraient avec précaution, se tordaient le cou pour regarder en l'air et ressortaient avec une grimace significative en disant :

— Fort beau ! Mais comment diable voulez-vous qu'une voûte soit soutenue par du vent ?

Le jeune homme riait et répondait qu'il était sûr de lui, ayant refait vingt fois ses calculs et ses ébauches.

— Ma voûte tiendra ! Elle sera la plus haute, la plus légère de toute la ville.

Les architectes hochaient le bonnet, se demandant comment le roi avait pu accorder sa confiance à un tel fou. Un soir, le vieux maître chez qui le jeune homme avait fait ses études vint lui rendre visite. Il s'assit sur une chaise sculptée, et sa grande barbe laissa tomber ces mots pleins d'onction :

— Mon enfant, croyez-en ma vieille expérience : arrêtez-vous pendant qu'il est encore temps. Votre voûte ne peut pas tenir, elle s'écroulera par son propre poids dès qu'elle sera privée de ses échafaudages. Votre plan ne saurait s'appliquer qu'à des bibelots, et non à un monument ! Un coffret d'argent fin, par exemple, que vous garniriez de cuir de Russie, pour en faire don à votre bien-aimée... Ah ! ah ! ah ! N'essayez pas d'éblouir vos aînés, et ayez des soucis de votre âge !

Mais l'élève, jadis docile, regimba et ne voulut rien entendre. Personne ne le prenait au sérieux ? Tant mieux : on n'en serait que plus étonné.

Le lendemain, à la nuit, son meilleur ami, également architecte, l'accompagna du chantier jusqu'à sa demeure.

— Écoute, il est temps d'éviter un désastre. Si tu faisais un reliquaire de cristal, destiné à briller entre des cierges aux yeux des fidèles, ton plan serait bon. Mais c'est de la pierre que tu travailles, malheureux ! et non du cristal léger.

Cette fois encore, le jeune homme se sentit envahi par la colère. Néanmoins, de retour chez lui, il déroula encore un coup ses plans, trempa sa plume d'oie dans l'encrier et recommença ses calculs. Toute la nuit, une torchère brûla derrière les petits carreaux de sa fenêtre. Au matin, il était très pâle. Tout était pourtant bien calculé, mais le serpent du doute commençait à lui ronger le cerveau. Au chantier, nul ne le vit plus rire ni plaisanter. Il donnait ses ordres d'une voix blanche et passait silencieux au milieu des ouvriers, éteignant leurs

chants comme un vent d'outre-tombe. Toutes les nuits, tremblant de fièvre, il se penchait sur ses plans et recommençait à compter, à mesurer.

Cependant, la voûte était presque achevée. Mais la défiance s'était glissée dans l'esprit des ouvriers, et nul n'osait parler du jour où l'on devait enlever les échafaudages.

Une nuit, le pauvre architecte se leva. Il gagna la ville haute, se faufilant comme un voleur. Ses pas résonnèrent lugubrement dans l'église solitaire. La lune, pénétrant par les fenêtres sans vitraux, découpait sur le sol en monstrueuses toiles d'araignée l'ombre des échafaudages. Là-haut, tout là-haut, un petit morceau de ciel étoilé était tendu entre les poutres.

Fermant les yeux, le jeune homme imagina la clé de voûte qui bientôt masquerait le ciel. Il eut une sorte de vision. Les rayons verdâtres de la lune ne brillaient plus derrière ses paupières enfiévrées, il voyait de longues flèches multicolores passer à travers les vitraux. Une lumière rouge et dorée flottait sous la vaste voûte. L'orgue grondait, l'encens tournoyait. Le roi et les courtisans en costumes de soie bariolée levaient leurs yeux extasiés. Les cloches sonnaient si fort que le jeune homme se prit la tête dans les mains. Quand il rouvrit les yeux, une chauve-souris voletait dans l'église sombre et muette. Alors, frissonnant, il se précipita dehors.

— Je finirai cette église, avec l'aide du diable s'il le faut. Je la finirai !

Le lendemain, la dernière pierre fut posée. Alors l'architecte ordonna d'abattre les échafaudages.

— Enlever ces poutres ? Dieu nous en préserve. Nous ne tenons pas à être réduits en pâtée pour les chiens ! s'écria le plus âgé des ouvriers. Il ne regardait personne et semblait parler à ses pieds, mais nul ne le contredit.

— Je vous ordonne d'enlever ces poutres.

— Messire, c'est votre affaire.

— Mais c'est un travail impossible pour un seul homme, maudites têtes de bois !

— Vous l'avez voulu ! Et tous sortirent sans plus mot dire.

Le jeune homme resta seul, frémissant de colère et de désespoir. Un désir effrayant de savoir enfin si la voûte tenait ou ne tenait pas lui mordait le cœur. Il appuya sa tête douloureuse sur un pilier et, à ce moment, une voix douce s'éleva. Devenait-il fou ? Cette voix planait-elle dans l'église ou résonnait-elle seulement dans son cerveau épuisé ?

— Le feu, le feu, le feu, le feu...

Alors il bondit. Le feu, mais oui, c'était si simple ! Beaucoup trop simple pour venir à l'esprit de n'importe qui. Beaucoup trop parfait

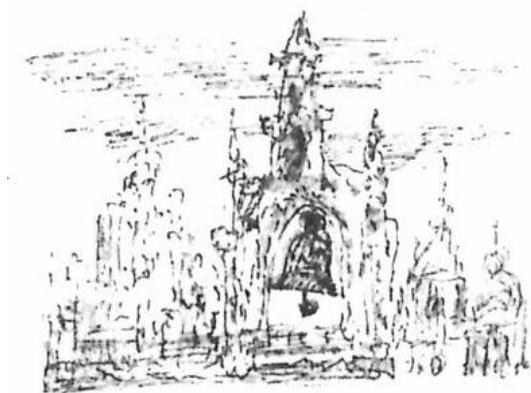
pour ne pas être l'idée du diable... Tant pis. Vive le diable ! De l'amadou, la pierre. Il tape, il tape. L'étincelle jaillit, la flamme lèche une poutrelle basse, et soudain tout s'enflamme, et la voûte multiplie les grondements comme si le diable lui-même attisait le feu.

Le bon peuple de Prague, se bousculant aux alentours, vit sortir le jeune architecte, les yeux fous. Il s'arrêta et se retourna, regardant la fumée qui roulait dehors par les fenêtres et le portail. Soudain retentit un craquement terrible et l'église entière fut cachée en un instant par un nuage noir, criblé d'étincelles tourbillonnantes. La foule reflua en se bousculant.

— C'est la justice de Dieu ! hurla le jeune homme, et il se sauva comme s'il était poursuivi par tous les démons de l'enfer. Nul n'y prit garde. La fumée se dissipait lentement, et l'on voulait voir ce qui restait de la pauvre église. Un grand coup de vent s'éleva ; elle se dressa, intacte, semblait-il, dans le ciel clair. On se précipita vers le porche et l'on entra, d'abord avec précaution, puis en se ruant. La voûte, légère et hardie, étendait ses huit branches en étoile au-dessus des débris noircis et calcinés de l'échafaudage...

Alors les ouvriers cherchèrent leur jeune patron pour le porter en triomphe. Ils finirent par se diriger vers sa maison. On l'y retrouva en effet, pendu à la maîtresse poutre de sa chambre. Dans la cheminée, tous les papiers et tous les plans achevaient de brûler. Avant de mourir, il avait voulu effacer tous les souvenirs de son œuvre et peut-être même, qui sait, d'autres projets aussi audacieux.

Un mois plus tard, les cloches sonnaient. Le roi et ses courtisans venaient inaugurer la nouvelle église de Karlov. En costume de soie bariolée, ils levaient leurs yeux extasiés, l'encens tournoyait, l'orgue grondait. Tout n'était que liesse. Mais chacun en son cœur se souvint du jeune architecte qui s'était tué pour ne pas survivre à son œuvre.



II

À Hradchany, devant le château royal, Charles IV avait fait construire la cathédrale Saint-Guy, belle comme une forêt. De l'autre côté de la rivière, sur la colline, la Nouvelle Ville croissait à vue d'œil. Pour réunir les deux rives, le roi décida de faire bâtir un pont digne d'une capitale. Ce pont a survécu à travers les âges ainsi que beaucoup de monuments du même temps. Sur sa solide échine de pierre, la gloire et l'humiliation du peuple tchèque ont passé tour à tour depuis plusieurs siècles. Le pont Charles traversera la Vltava jusqu'au jugement dernier, car, dit-on, il est construit de façon si solide que rien ne peut l'écrouler. N'a-t-on pas fait le mortier avec des œufs ?

Il en fallut pour cela d'innombrables douzaines ; les poules de Prague n'y suffisaient pas. Alors Charles IV ordonna à toutes les villes de Bohême d'envoyer vers la capitale un nombre d'œufs proportionné à leurs ressources. Partout les fermières gavaient leur volaille et les enfants se glissaient dans les broussailles pour retrouver les œufs égarés. Puis, chaque paysan, vêtu de ses beaux habits, montait dans sa carriole et gagnait au pas la ville la plus proche, se retournant cent fois pour voir comment se comportait son précieux chargement. Dans chaque ville attendaient d'énormes chariots que l'on remplissait avec précaution ; et bientôt les œufs affluèrent à Prague.

La ville de Velvary était une ville d'esprit patriotique. Le bailli et ses conseillers décidèrent d'envoyer à Prague, très vite, un très gros chariot. Mais les hommes de Velvary, s'ils aimaient le roi Charles et ne répugnaient pas au travail, n'avaient guère de goût pour une tâche fastidieuse et délicate. Cela n'a rien de drôle d'entasser pendant des heures des matériaux aussi fragiles que des œufs ! Et puis il fallait ensuite les conduire par de mauvais chemins et les décharger en arrivant. Comment ne pas faire d'omelette, quand on a les gestes vifs et que l'on aime les travaux de force ?

Mais il faut croire que les hommes de Velvary se résignèrent, car bientôt leur chariot arriva à Prague, à une allure qui, cependant semblait bien peu précautionneuse.

— Que le diable vous écorche, cria un maître maçon, ne déchargez pas ces œufs comme des pierres de taille, vous allez les pulvériser, et la chaux n'est pas prête !

— Calmez-vous, calmez-vous, lui répondit-on. Les œufs de Velvary

sont les plus solides de Bohême.

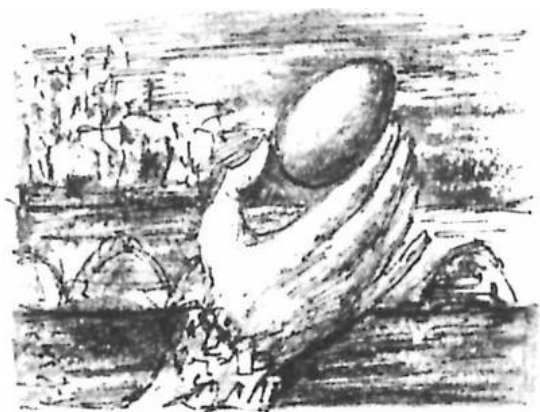
Puis le déchargement effectué, le chariot vide fila comme le tonnerre, sans attendre de remerciements.

— Ils sont bien pressés, ces gens de province ! constata avec hauteur un ouvrier né à Prague. Et il cassa le premier œuf sur la chaux.

— Ah ! fit-il. — Ses compagnons se rapprochèrent et se mirent à l'œuvre aussi. On cassa deux œufs, puis trois, puis quatre, puis une douzaine. Chacun ouvrait des yeux larges comme les arches du pont.

Puis tous éclatèrent de rire, en se donnant de grandes bourrades joyeuses et en se tenant les côtes. Le rire gagna le quartier, et bientôt toute la ville raconta que les habitants de Velvary, pour ne pas casser leurs œufs, les avaient fait durcir. Les ouvriers décidèrent ensuite que la seule chose raisonnable était de manger ces œufs durs à la croque-au-sel, pour se donner des forces.

Ainsi le don de Velvary ne fut pas inutile, et ses habitants peuvent eux aussi contempler les seize arches du pont Charles avec fierté, quand ils viennent dans la ville aux cent clochers.



Comment Néboïssa trouva une fiancée



T voici maintenant une histoire que nul ne connaît, pas même la sorcière qui est allée sept fois au sabbat d'Orava.

Il était une fois un père de famille qui était bien ennuyé ; il avait plusieurs enfants, tous normaux, sauf un : celui-ci n'avait jamais peur. Quel défaut terrible ! quelle grave infirmité ! Dieu sait les folies que peut faire un garçon qui ne tremble devant rien. Il recherche toutes les entreprises difficiles et ses pauvres parents n'ont qu'à trembler et faire brûler des cierges devant les saints, en attendant le jour où l'on viendra leur annoncer que leur fils est mort de mort violente.

Le bon père de famille était donc fort malheureux. Quant au garçon, on l'appelait Néboïssa, c'est-à-dire « N'aie pas peur », car c'était la phrase qu'il répétait en se moquant à ses camarades moins courageux. Son vrai nom, nul ne s'en souvenait.

Un jour Néboïssa déclara à son père que le village et la contrée étaient trop paisibles pour un homme comme lui :

— Je veux parcourir le monde et trouver quelques aventures un peu distrayantes dans lesquelles je montrerai ma valeur. Je voudrais aussi avoir peur une fois au moins dans ma vie, cela doit être si merveilleux !

— Aïe ! mon cher petit, reste donc chez nous ! si tu restes, je te promets que je t'apprendrai à avoir peur.

— J'en doute, mon père. Toutefois, donnant, donnant. Si j'ai peur, je reste. Si je n'ai pas peur, je pars.

Alors le père alla trouver le sacristain, homme d'humeur sombre, mais de vaste imagination. Ils bavardèrent longtemps en fumant leurs

longues pipes.

— Envoyez-moi Néboïssa ce soir, dit le sacristain pour finir. Envoyez-le-moi, et je vous jure qu'il aura peur, au point de sentir ses cheveux raides sur sa tête comme du blé prêt à faucher.

À la nuit noire, le garçon, sur l'ordre du sacristain, monta au clocher d'un pas calme. Le sonneur était malade et il fallait sonner le couvre-feu à sa place. Arrivé tout en haut, sur la deuxième plate-forme, Néboïssa tâtonna pour trouver les cordes qu'il ne pouvait voir dans l'obscurité. Il rencontra sous sa main une autre main, maigre et glacée.

— Diable ! dit-il, serait-ce le sonneur ? Tu serais mieux couché sur ton poêle à boire du vin chaud, camarade. Quand on est malade, on se soigne ! Et Néboïssa secoua le corps immobile qui se dressait devant lui. Mais en pure perte, et pour cause : c'était un très vieux squelette que le sacristain avait pris dans l'ossuaire.

Alors, Néboïssa se mit à sonner à toute volée, sans se laisser impressionner par sa découverte. La lune qui se levait éclaira les cloches, le squelette gigotant, attaché aux cordes, et le solide carillonneur qui riait à gorge déployée, trouvant le squelette vraiment comique.

En redescendant Néboïssa dit d'un air railleur au sacristain ébahi :

— Je crois en effet que votre sonneur est bien malade, il a même tellement maigri qu'on ne lui sent plus guère que les os !

Et il partit en se disant que si le sacristain croyait lui faire peur avec ses fadaïses de vieille femme, il avait bien tort.

Le lendemain soir, Néboïssa fut convoqué à l'église pour veiller un mort couché dans son cercueil et fort bien entouré de beaux cierges et de belles fleurs. Néboïssa prit place sur un prie-dieu. Puis il se leva, se promena un peu à travers l'église, se rassit, s'ennuya et somnola. À minuit un craquement lui fit ouvrir l'œil. Il vit le mort qui écartait son linceul et se soulevait lentement.

— Allons donc ! cria Néboïssa d'une voix sonore, que fais-tu là ? Il faudrait s'entendre ! Si tu es mort, ne bouge pas. Si tu n'es pas mort, dis-le, que j'aïlle me coucher chez moi bien tranquillement.

Du cercueil partirent de sourds gémissements, puis des hurlements sinistres.

Néboïssa déclara sans s'émouvoir, mais d'un air assez menaçant :

— Ma parole, je crois que tu fais semblant de ne pas être mort. Je vais t'apprendre à te moquer de moi et par la même occasion remettre les choses en ordre. Mort tu es, mon bon, mort tu dois rester.

Ce disant, il asséna sur la tête du sacristain (car c'était lui, le visage enduit de craie blanche) un solide coup de son gourdin. Le pauvre homme poussa un soupir et glissa évanoui au fond du cercueil. Quant à Néboïssa, il sortit de l'église en chantonnant, tira sur lui la porte, et alla chez la femme de sa victime pour lui rendre la clé.

— Bonne dame, c'est minuit passé, mon tour de veille est fini. Que votre mari aille me remplacer. Il trouvera un mort de bonne compagnie, sage comme une image. Il bougeait un peu, mais je l'ai assommé et maintenant tout va bien. Bonne nuit.

La femme poussa un cri d'angoisse et partit au galop vers l'église pour porter secours à son époux. Néboïssa la regarda en riant, puis rentra chez lui et se coucha.

Le matin, il dit à son père :

— Je n'ai pas appris la peur. Maintenant j'ai le droit d'aller courir le monde.



Néboïssa s'en alla donc. Après plusieurs jours de marche agréable, il traversa une contrée sauvage et montagneuse couverte de pins noirs, aux sentiers coupés de rocs, de marécages et de torrents. Il avait depuis longtemps fini son fromage et son lard, et devait se nourrir de framboises ou de myrtilles. Le chant des oiseaux et le grognement des ours se faisaient seuls entendre. Néboïssa se sentait fatigué, affamé. Il grimpa sur un arbre et examina la contrée du haut de son observatoire, cherchant des yeux une ferme ou un château. Il vit dans un vallon des murs épais couronnés de créneaux. Il y parvint après une heure de marche, bien décidé à passer la nuit dans un lit.

La poterne du château était ouverte ; nul ne la gardait. Néboïssa entra, hésita un moment au milieu de la cour déserte, puis pénétra par une porte cintrée dans une suite de pièces richement meublées, aussi vides les unes que les autres. Son pas résonnait, solitaire.

— Holà ! cria-t-il. Y a-t-il quelqu'un ?

Sa voix vibra sous les larges voûtes, mais nul ne répondit, et le silence retomba comme retombent les feuilles mortes sur le sol, après un coup de vent.

Néboïssa écarta une large tenture brodée, et entra dans une pièce aux dalles recouvertes de fourrures, aux boiseries odorantes et sculptées. Sur une grande table était servi un festin qui fit briller ses yeux. Au fond de la pièce, surélevé de deux marches, un lit garni de grosses couvertures semblait l'attendre.

Néboïssa s'installa devant la table, se versa une grande coupe de vin nouveau, et souleva d'un geste plein de décision le couvercle du plat le plus proche... Cependant, il ne voulut pas se coucher avant d'avoir remercié la personne qui le recevait avec tant de magnificence et de discrétion. Il reprit ses recherches, appelant, tapant aux portes,

ouvrant, fermant, montant, descendant. Rien ne répondait. Il avisa enfin une petite porte qui lui avait échappé. Il l'ouvrit et se trouva dans un jardin, vrai régal pour les yeux, avec ses roses et ses iris qui se balançaient à l'ombre légère des bouleaux. Néboïssa s'y aventura, et arriva bientôt devant un lac.

Au milieu, plongée jusqu'aux épaules dans l'eau limpide, une jeune fille belle comme le soleil souriait parmi les nénuphars.

— Demoiselle, cria Néboïssa, venez avec moi, je vous en prie, je suis seul dans ce château.



...Une jeune fille belle comme le soleil lui souriait parmi les
nénuphars.

— Hélas, répondit-elle doucement, je ne puis, je suis ensorcelée. Mon père règne au-delà de la mer Noire entre les Trois Montagnes, et autrefois ce pays lui appartenait aussi avec toutes ses richesses. Mais douze énormes dragons, jaloux de son bonheur, l'attaquèrent par surprise et s'emparèrent du château ainsi que du trésor de la couronne. Mon père et ma mère avaient reçu l'onction royale, les monstres ne pouvaient rien contre eux, ils se contentèrent de les chasser. Mais moi, ils me jetèrent un sort. Douze mois ont déjà passé depuis que je souffre ici, et nul n'a pu me délivrer, parmi les envoyés de mon père.

— Ah, pauvrette, dis-moi ce que je peux faire pour toi ! Je donnerais volontiers ma vie contre ta liberté.

— Mon bel ami, répondit la princesse, d'autres sont morts en tentant ce que tu voudrais tenter. Si tu me délivres, le château et ses terres seront aussi délivrés. Mais pour cela il va falloir que tu subisses des tourments effrayants, comme il n'y en a pas en enfer. Dès ce soir les monstres entreront dans ta chambre ; ils te parleront avec amitié ; ne réponds pas. Puis ils se jetteront sur toi pour te faire payer le repos que tu as pris chez eux. Alors que Dieu te protège !... Quand l'heure sonnera, ils s'en iront. Couche-toi après leur départ dans le lit que tu as dû voir. Au-dessus de ce lit est suspendue une coupe d'or contenant un baume préparé par ma mère. Jamais les monstres n'ont pu y toucher, car il est magique. Toi, tu le pourras, car tu as le cœur pur. Étale ce baume sur tes plaies, et dors. Au matin, tu seras guéri, et moi, je t'attendrai. Si je ne te vois pas, je saurai, hélas, ce que cela veut dire...

Néboïssa retourna au château, songeant à la princesse, le cœur plein d'énergie. La nuit était tombée complètement. Il s'installa sur un fauteuil, alluma sa pipe, et attendit tranquillement. Il n'avait pas peur, bien entendu. Il se sentait tout aussi à son aise que chez lui au coin du feu, sa petite sœur sur les genoux.

À minuit, un vacarme terrible éclata. Néboïssa posa sa pipe et tira son épée. La porte s'ouvrit violemment et douze monstres hideux pénétrèrent dans la pièce. Le premier avait une tête de lion, le deuxième deux têtes de lion, le troisième trois : ainsi de suite jusqu'au douzième qui en avait douze. Ils saluèrent courtoisement le jeune homme et lui posèrent quelques questions aimables sur son voyage. Néboïssa ne répondit pas, et pourtant n'importe qui aurait eu peur de cette politesse. Alors, les monstres rugirent des menaces et des imprécations, brandissant les massues dont ils étaient armés. Néboïssa sourit paisiblement et caressa le fil de son épée : ce que voyant les monstres bondirent sur lui, et le combat commença. Le sang des monstres coula, mais Néboïssa faiblissait petit à petit malgré toute son énergie. Lui aussi était blessé, et les coups de massue pleuvaient

comme grêle. Il savait que s'il s'évanouissait il était perdu. Sa tête bourdonnait, mais il était encore debout, l'épée au poing, quand l'heure sonna. Les monstres disparurent, et Néboïssa, titubant, marcha jusqu'au lit. Il couvrit ses plaies avec le baume magique, se laissa tomber, et s'endormit lourdement. Au matin il ne sentait plus aucune douleur et il courut joyeusement au jardin. Il fut stupéfait de voir la princesse libre jusqu'à la ceinture. Il resta quelques secondes muet d'admiration devant sa beauté rayonnante.

— Joie de ma vie, que tu me plais et que je suis heureux de te voir à moitié hors de l'eau ! cria le garçon en envoyant des baisers.

— Merci, Néboïssa. Si tu es aussi brave ce soir et demain, je serai libre. Mais mon cœur est lourd quand je pense à ce que tu as souffert pour moi et à ce que tu vas souffrir encore !

Néboïssa la rassura de son mieux et ils passèrent la journée à bavarder, oubliant les dangers et les chagrins. Au crépuscule, quand il s'éloigna, le jeune homme sentit couler dans ses veines un fleuve brûlant. Il mangea et but sans beaucoup d'entrain, non parce qu'il avait peur, mais parce que la pensée de sa princesse le rendait distrait. À minuit, il fut brusquement tiré de sa rêverie par un fracas diabolique. Les monstres firent irruption. Le combat fut cette fois si rude qu'avant la fin l'épée de Néboïssa lui fut arrachée. Ce qu'il souffrit par la suite ne se décrit pas, il n'avait plus aucun moyen de défense, et il lui semblait que l'heure ne sonnerait jamais... Quand les monstres disparurent enfin, Néboïssa tomba sans connaissance. En revenant à lui, il eut tout juste la force de se traîner jusqu'au lit et de saisir la coupe.

Le lendemain matin, il avait repris toute sa vigueur. Quand il arriva en courant devant le lac, il poussa un cri de joie. La princesse se tenait debout sur l'eau comme sur la terre ferme, mais ses pieds y étaient encore rivés.

Les deux jeunes gens passèrent encore leur journée ensemble, ne pouvant se quitter des yeux. Quand la princesse debout sur le miroir assombri de l'eau sembla se fondre dans l'obscurité, Néboïssa se décida à partir. Il rentra au château tout rêveur, but une coupe de vin, et s'assit, regardant sans la voir la torchère aux lueurs dansantes. À minuit, le château fut ébranlé comme le van dans la main du paysan. Les monstres entrèrent en hurlant et se jetèrent sur Néboïssa qui les attendait l'épée haute. Certes il n'avait pas peur, mais il se demandait s'il aurait assez de force dans ses muscles et dans ses nerfs pour subir le dernier assaut. Il savait bien que son âme ne céderait pas. Au bout de quelques minutes, son épée fut brisée comme du verre. Alors, il n'eut plus qu'une seule ressource : subir les coups en serrant les dents, en pensant de toutes ses forces à autre chose et en gardant les yeux fermés pour ne pas voir les horribles têtes de lions qui grimaçaient

autour de lui. L'heure sonna enfin et les monstres poussèrent un hurlement de rage qui se perdit peu à peu dans le lointain à mesure qu'ils fuyaient. Néboïssa ne vit même pas leur retraite : il était évanoui, déchiré et couvert de sang. Il ne rouvrit les yeux qu'une heure plus tard, mais il oublia la douleur de ses blessures en sentant sous sa main les clés du château que les monstres lui avaient abandonnées. La joie lui redonna quelques forces et il se traîna vers le lit en étouffant ses gémissements. Il se soigna le mieux qu'il put et s'endormit avant d'avoir eu le temps de lâcher la coupe magique.

À son réveil, il bondit joyeusement, ramassa les clés et courut au jardin où il arriva haletant, agitant le trousseau en carillon triomphal. Il vit la princesse qui marchait sur l'eau dans sa grande robe blanche éclairée par le soleil levant.

— Oublie tes souffrances, ma bien-aimée, tu es libre ! lui cria-t-il en lui tendant les bras. Elle courut à lui en pleurant de joie et se jeta à son cou.

Ce qu'ils se dirent alors, la sorcière qui est allée sept fois au sabbat d'Orava elle-même ne le sait pas. Il est vrai qu'on peut aisément le deviner.

Enfin la princesse essuya ses yeux, riant et pleurant à la fois :

— Néboïssa, mon ami et mon sauveur, prends cette écharpe blanche. Mon nom y est brodé en lettres d'or. Garde-la toujours, et souviens-toi que c'est un gage de ma fidélité. Maintenant rentrons au château, tu as besoin de boire et de manger ; il faut prendre des forces avant de partir retrouver mes parents.

Dans la grande pièce boisée où Néboïssa avait tant combattu, le désordre était affreux. Mais la princesse conduisit son ami dans une chambre plus petite et le fit asseoir. Ils partagèrent un repas solide : les vivres ne manquaient pas chez les monstres. Puis elle nettoya et reprisa de son mieux son habit de paysan. Néboïssa prit un poignard suspendu au mur, le glissa dans sa ceinture, et ils s'en allèrent tous les deux, le cœur plein de bonheur. Ils ne sentaient ni faim, ni soif, ni fatigue ; les pierres et les ronces leur semblaient de velours et de plume. Ils marchèrent droit vers le Sud.



Le cœur de l'aigle



ÉBOÏSSA et sa fiancée marchèrent longtemps la main dans la main. Vers le soir, ils traversèrent une forêt épaisse où la lumière était glauque, où l'haleine des arbres, humide et terreuse, prenait à la gorge. Néboïssa regarda autour de lui et s'écria :

— Ma colombe, tu ne peux dormir ici. Cette forêt ressemble à un marécage malodorant. Assieds-toi un peu et attends-moi. Je vais explorer les environs et tâcher de trouver une clairière où nous pourrions faire du feu.

Et il partit sans se retourner, pendant que la princesse, assise sur un tronc d'arbre, regardait avec anxiété la pénombre menaçante qui s'épaississait.

Néboïssa marcha quelques secondes à travers les broussailles, puis il aperçut un sentier qui montait en pente assez raide entre les grosses racines humides. Il suivit ce sentier, espérant trouver en haut un endroit plus sec et plus aéré. En effet, les arbres devenaient moins épais. Le jeune homme parvint rapidement au sommet, et soudain il aperçut un jardin merveilleux, enclos de murs bas. Il était plein de fleurs magnifiques dont beaucoup étaient inconnues à Néboïssa, et les arbres étaient chargés de fruits lourds et luisants comme il n'en avait jamais vu. Son ascension avait été si rapide qu'il pensa avoir le temps de cueillir un succulent repas pour sa bien-aimée, sans qu'elle songeât à s'inquiéter de son absence. Mais à peine avait-il pénétré dans le jardin qu'il entendit un bruit de voix et que trois jeunes filles apparurent. Elles marchaient sans se presser en bavardant et leurs jolies têtes se penchaient au-dessus des fleurs, leurs cheveux traînant

presque sur l'herbe, à mesure qu'elles cueillaient leurs bouquets.

Néboïssa ne se sentait pas la conscience très tranquille, aussi se jeta-t-il dans un buisson de roses et se tint-il coi.

— Oh ! ma sœur, vois-tu comme ce buisson tremble ? Si quelqu'un y était caché ? dit la première jeune fille.

— Quelle idée ! personne n'entre dans ce jardin ! dit la seconde.

— Ma foi, tu as raison, le buisson bouge ! dit la troisième. Si vous avez peur, moi je ne crains rien. Je vais regarder. Et elle écarta les feuilles.

Néboïssa apparut, très rouge, ne sachant trop comment s'excuser. Les jeunes filles le prièrent courtoisement de sortir, et, l'encadrant, elles le conduisirent à travers le jardin jusqu'à un grand château dont les tours étaient couvertes de plantes grimpantes. Néboïssa n'était pas très à son aise, pensant qu'on le prenait pour un maraudeur. Un autre que lui aurait senti la crainte se glisser dans son cœur : malgré leur beauté, les jeunes filles avaient l'air cruel, d'étranges lueurs passaient dans leurs yeux couleur d'acier. Un silence mystérieux pesait sur le jardin, et le château, malgré sa robe de feuillage, ressemblait beaucoup à une prison sans fenêtres. Mais Néboïssa ne connaissait pas encore la peur : lui qui avait vaincu douze monstres, il aurait peur de trois jeunes filles ? Pas du tout. Il pensait tout simplement qu'elles le menaient au château pour lui offrir à boire et à manger et qu'il aurait ainsi un substantiel repas pour sa bien-aimée.

Hélas ! dans ce château vivait, avec ses trois filles, Yégibaba, la plus méchante sorcière du monde entier. En voyant Néboïssa, elle fut ravie, et son sourire montra la caverne de sa bouche, derrière ses deux seules dents. Le garçon était grand et beau, de mine fière malgré ses vêtements rapiécés, et elle décida de lui faire épouser une de ses filles. Néboïssa refusa avec colère. Alors les quatre femmes l'enfermèrent dans un cachot où il tenait à peine, gêné par sa grande taille.

Pendant ce temps, la pauvre princesse cherchait partout son fiancé, incapable de croire qu'il l'avait abandonnée, mais glacée de peur à l'idée qu'il lui était arrivé malheur. Elle errait à travers la forêt, droit devant elle, tombant, se relevant, appelant, sans souci des ours et des loups.

Le quatrième jour, Yégibaba et ses filles remirent Néboïssa en liberté : il avait juré d'épouser qui l'on voudrait. En réalité, il était décidé à trahir ce serment si l'une des filles de la sorcière l'emportait sur les deux autres ; car heureusement pour le pauvre garçon, elles le voulaient toutes pour mari, et se querellaient sauvagement. La sorcière n'avait aucune raison d'en favoriser une. Elles étaient nées toutes les trois à la même seconde de l'eau bourbeuse d'un étang où Yégibaba péchait des têtards pour en faire des philtres mortels.

Néboïssa, en attendant, s'était bien promis de s'enfuir. Mais la

sorcière le devina. Elle lui jeta un sort qui l'enchaînait au château. Il ne pouvait s'en éloigner à plus d'un quart d'heure de marche : là, un cercle invisible brisait tous ses efforts et l'empêchait d'aller plus loin. Il pleurait comme un enfant et hurlait comme une bête, pensant à sa bien-aimée qui était restée sans défense dans la vaste forêt. Son cœur se durcissait un peu plus chaque jour sous la brûlure du chagrin. Il aurait tué avec joie la sorcière, ses trois filles et tout le genre humain, pour revoir une seconde sa fiancée. Et il errait, toujours en vue du château, comme un pigeon dans les serres d'un vautour.

Un jour qu'il se lamentait la tête dans les mains, il entendit devant lui un léger bruit. Il leva la tête et vit une vieille femme, droite et maigre, qui regardait avec des yeux étincelants le château de la sorcière. Néboïssa fut surpris de son expression menaçante. La vieille femme se tourna enfin vers le garçon, et son front immense, à peine ridé, se baissa vers lui. Elle dit d'une voix pleine de bonté :

— Ne te tourmente pas ainsi. Je sais pourquoi tu souffres, je sais que tes souffrances finiront un jour... Tu serais heureux, n'est-ce pas, de revoir ta bien-aimée ?

— Oh ! petite mère, vos paroles sont bien surprenantes, mais douces à mon cœur. Je voudrais revoir ma fiancée, une fois seulement, et j'accepterais ensuite de mourir. L'idée qu'elle s'est peut-être crue abandonnée me ronge.

— Ne parle pas de mourir, répondit la vieille femme en souriant. Crois-moi, le jour de Yégibaba est arrivé, et c'est elle qui doit mourir. Ses crimes et ses maléfices ont lassé la terre entière. Tiens, cueille cette petite plante que tu vois là. Mets-la dans ta botte gauche et rentre sans crainte au château. À ta vue, la sorcière se transformera en chat et bondira sur toi. Donne-lui un coup de pied, puis écrase-la sous ta botte, elle sera changée en boue et coulera sur le sol. Au même instant, ses filles seront changées en trois rochers. Reviens ici ensuite, je t'attendrai.

Néboïssa regarda la vieille femme avec respect. Qui était-elle pour décider du sort de la plus cruelle sorcière du monde ? Il s'inclina devant elle, puis gagna le château. Son cœur battait étrangement et sa gorge était sèche. Que lui arrivait-il ? Il se répétait en lui-même : « Pourvu que j'arrive à la tuer..., pourvu que j'arrive à la tuer..., pourvu que je sois libre... », et il sentait, à mesure qu'il approchait la sueur perler à son front. Dès qu'il entra, un gros chat noir bondit sur lui, toutes griffes dehors. Il le frappa et écrasa avec dégoût sa vilaine tête sur les dalles. Une boue épaisse et sombre coula à ses pieds. Il s'aperçut alors qu'il tremblait. Il retourna dans le jardin, ivre de liberté, un peu titubant, comme un convalescent qui apprend de nouveau à marcher.

— Maintenant, dit la vieille femme, tu n'as plus rien à craindre.

Prends ce chemin et suis-le tout droit. Tu arriveras au pied d'une haute colline, et tu verras un escalier de marbre qui monte à son sommet. Tu trouveras au sommet un jardin vaste et planté de beaux arbres. Mais aucune fleur ne peut y pousser, malgré toute la sève du printemps. Dès leur éclosion, elles restent toutes au ras du sol, pâles et racornies, puis elles se fanent. Leurs racines sont écrasées chacune par un os de dragon, et nul ne le sait. Creuse une fosse, réunis tous ces os et enterre-les proprement. Quand tu auras fini, un monstre viendra à toi, te félicitera et te demandera ce que tu veux comme récompense. Demande-lui où est ta bien-aimée, il pourra te répondre, car il est mieux renseigné que moi sur tout ce qui se passe dans le monde. C'est le roi de tous les animaux, à poils, à plumes, à coquilles et à écailles.

Néboïssa mit un genou en terre et baisa avec reconnaissance la main de la vieille femme. Puis il s'en alla, le cœur plus léger. Il suivit le chemin indiqué et arriva ainsi au jardin. Il se mit au travail avec une sorte de rage, pour user son angoisse et son impatience. Chaque fois, qu'il déterrât un os, une fleur se déployait sur sa tige allongée. Le jardin fut bientôt plein de parfums et vibrant de couleurs. Quand tout fut fini, un monstre arriva :

— Merci, inconnu. Que désires-tu pour avoir délivré mes fleurs de leurs liens accablants ?

— Je voudrais savoir où est ma bien-aimée que j'ai perdue dans la forêt de Yégibaba.

— Qu'il en soit ainsi ! dit le monstre. Il saisit un cor d'airain et sonna si fort que la terre en trembla. Au bout de quelque temps, des animaux de toutes sortes arrivèrent et furent interrogés tour à tour par le monstre. Ils racontèrent ce qu'ils savaient, et ce que leur avaient raconté d'autres animaux incapables de se déplacer pour venir jusqu'à la colline.

Néboïssa apprit ainsi que la princesse avait erré plusieurs jours dans la forêt et qu'elle en était sortie, comme une somnambule. Elle avait pris la direction du Sud comme si elle reconnaissait le chemin, mais son désespoir visible donnait à penser qu'elle n'arriverait peut-être jamais à son but. C'est tout ce que les animaux purent lui dire. Le pauvre garçon était désespéré. Sa déception était trop cruelle. À ce moment, on entendit un puissant battement d'ailes et un vieil aigle vint se poser aux pieds du monstre. Il était immense et ses yeux brillaient comme des torches.

— Comment oses-tu te présenter avec tant de retard ? cria le roi d'une voix terrible.

— Maître, répondit l'aigle, excuse-moi, je t'en prie. J'ai été blessé à l'aile par un prince qui voulait me donner en cadeau à sa fiancée, là-bas de l'autre côté de la Mer Noire. Il ignorait, ce brutal, que c'est grâce à moi qu'il a une fiancée, car c'est moi qui ai ramené la pauvre

filles dans son pays, sur mon dos, alors qu'elle était en train de se laisser mourir de faim, de ce côté de la Mer Noire.

— Mon Dieu ! s'écria Néboïssa tout frémissant. Ne parles-tu pas de la propre fille du roi de la Mer Noire et des Trois Montagnes ?

— D'elle-même, en vérité.

Alors Néboïssa se jeta à genoux ; lui, qui n'avait jamais prié un homme, il se tordait les mains devant un monstre et devant un oiseau.

— Emmène-moi, emmène-moi ! disait-il à l'aigle. Tu seras choyé jusqu'à la fin de tes jours, tu seras mon meilleur ami. Ô monstre, permets-lui de me reconduire là-bas. Si tu ne le permets pas, je me tue devant toi.

— Je te porterais bien volontiers, dit l'aigle avec douceur, mais je ne le peux pas. J'ai à peine eu la force de venir jusqu'ici.

— Et ne disais-tu pas qu'elle allait se marier ? Quand ?

— Demain. Des fêtes commencent à midi. Les époux seront unis quatre heures après.

Néboïssa semblait sur le point de devenir fou. Tous les animaux avaient le cœur glacé de chagrin. Alors, le vieil aigle se redressa.

— Soit, dit-il, je vais essayer. Je ne peux supporter de te voir souffrir ainsi. S'il arrive un malheur en route, tu sauras au moins que je n'en suis pas responsable. Maître, pouvons-nous partir ?

— Partez ! dit le monstre. Je souhaite votre réussite. Partez, le soleil baisse, il est temps.

Néboïssa bondit entre les ailes de l'aigle en remerciant le roi des animaux. Puis ils s'envolèrent.

Le monstre les suivit longtemps des yeux ; quand ils eurent disparu, il soupira. Il devinait qu'il ne reverrait plus jamais l'aigle, son meilleur serviteur.



Malgré la douleur affreuse qui poignardait son aile à chaque battement, l'aigle parvint sans faiblir de l'autre côté de la Mer Noire. Il s'écroula sur le sable du rivage. Son sang se remit alors à couler. Il faisait nuit, on n'entendait que le murmure de l'eau gémissante. Néboïssa ne savait où aller pour trouver du secours.

— Ami, dit l'aigle, si tu veux me remercier de ce que j'ai fait pour toi, prends ton poignard et coupe-moi la tête. Tu dois abrégier mes souffrances, je t'assure que tu le dois.

Néboïssa poussa un cri de douleur en entendant ces paroles. Il se jeta sur le sable, à côté de son ami, le visage caché dans les plumes.

— Ne te désole pas, continua l'aigle. Je suis trop vieux pour continuer à vivre. Et une fois mort, je te rendrai encore service. Tu prendras mon cœur et tu le fendras en deux, mais pas entièrement, de façon qu'il ressemble à une boîte. Quand tu voudras de l'argent, ouvre-le, il sera plein d'or et de pierres précieuses. Non, ne te récrie pas. L'argent te semble peu de chose maintenant, mais tu verras qu'il te sera utile bientôt. Je t'en prie, écoute-moi.

Et l'aigle se tut, à bout de forces. L'aurore arrivait, et Néboïssa voyait avec désespoir les souffrances de son sauveur. Les yeux de l'oiseau blessé jetèrent un regard si suppliant au jeune homme qu'il n'hésita plus. Il saisit son poignard et coupa la tête de l'aigle. Puis, les dents serrées, il fit ce qui lui avait été dit. Quand il ouvrit le cœur de l'aigle, il le vit étinceler d'or, de topazes et d'opales, et il crut reconnaître dans leurs reflets jaunes les yeux étincelants de son ami qui le remerciait. Il glissa le cœur dans son pourpoint et se mit en marche, en pensant avec amertume que si son joyeux caractère d'adolescent n'avait pas été complètement mûri par les souffrances au château des monstres, chez Yégibaba et sur la colline aux fleurs, la mort de son ami venait de parachever cette transformation.

Arrivé à la ville, il entra dans une auberge, glissa dix ducats dans la main de l'aubergiste stupéfait, et redemanda quand on mariait la princesse.

— Aujourd'hui même, bien qu'elle semble malade. Tout le peuple est convié au château ; il y aura à boire et à manger pour chacun ; notre roi fera distribuer en cadeau un ducat par tête aux habitants de la contrée. Oui, mon bon Monsieur. Il faut dire que cette générosité est bien normale : le roi a choisi un gendre très riche dont la fortune viendra grossir les finances du pays ; lesquelles finances, mon bon Monsieur, étaient piteuses, à cause de...

— Fort bien, interrompit Néboïssa. Trouve-moi trois valets, un carrosse, des chevaux, des livrées de gala et un costume pour moi, le plus riche possible. Voici de l'argent, je veux que tout soit prêt avant une heure. De plus, envoie ta servante sur la place de la ville. Elle devra annoncer à tout venant qu'il y a dans ton auberge un seigneur mille fois plus riche que le fiancé de la princesse, et tous ceux qui viendront à l'auberge au lieu d'aller chez le roi auront dix ducats comme cadeau !

L'aubergiste leva les bras au ciel, croyant voir le diable en personne. Mais il s'acquitta fort bien de sa commission grâce à la vertu du sac d'argent que son hôte lui avait remis.

À dix heures du matin, le roi apprit l'événement.

— Ce voyageur est quelque riche seigneur du Nord, cousu de diamants et bardé d'or. Il faut l'inviter au palais, sans quoi le peuple entier ira chez lui, et de quoi aurai-je l'air, moi, le roi ? Holà ! mes

gens, hâtez-vous d'exécuter mes ordres : que tout soit prêt pour recevoir le nouveau seigneur, qu'on le traite bien, et que l'on fasse toutes ses volontés. Riche comme il est, il doit avoir des armées innombrables et je ne tiens pas à m'en faire un ennemi.

Et en lui-même, il ajouta :

— Quel dommage que les noces soient décidées ! S'il avait voulu ma fille, ce mariage aurait été une bénédiction du ciel ; il est bien plus riche que mon futur gendre. Enfin, tant pis ! je m'en ferai un allié.

Néboïssa ne sembla pas surpris d'être invité. Il fit endosser à son plus grand valet l'habit de cérémonie qu'il avait commandé et garda lui-même son costume de paysan, qui ne l'avait pas quitté dans toutes ses aventures : ou du moins dont quelques haillons ne l'avaient pas quitté et le couvraient encore plutôt mal que bien.

Ce qu'il chuchota au laquais, on ne le sut que plus tard. Mais obéissant à son maître, le drôle se présenta au palais dans le carrosse, suivi de deux serviteurs en livrée somptueuse. On l'accueillit avec d'innombrables courbettes. Le faux seigneur fut invité à partager le repas qui précédait le bal, à participer au bal qui précédait la cérémonie même du mariage, et à tout le reste des réjouissances.

Pendant le festin, la fiancée n'accorda pas un regard au nouveau venu. Elle ne semblait d'ailleurs voir personne et mangeait à peine. Elle était si pâle et si mince que ses habits de fête semblaient l'écraser. Son visage incliné était presque caché par ses lourdes tresses noires. Le fiancé roulait des yeux furieux et regardait haineusement le riche gaillard, plus riche que lui à coup sûr. Il souhaitait vivement que la cérémonie fût terminée, et la princesse bien à lui.

Après le repas, le roi invita le seigneur à ouvrir le bal avec la fiancée, ce qui porta à son comble la rage du prétendant et choqua un peu l'assistance. L'heureux élu du roi s'inclina et répondit qu'il ne dansait pas. Et il ajouta légèrement ces paroles que lui avaient apprises Néboïssa :

— Toutefois, Sire, si vous voulez bien le permettre, la jeune princesse dansera avec un mendiant que j'ai vu accroupi devant la porte en entrant. Il est juste que le plus déshérité soit aujourd'hui le plus honoré.

Le roi devint écarlate, les seigneurs portèrent la main à leur épée, les dames baissèrent les yeux. Tout le monde était scandalisé, sauf la princesse, à qui plus rien n'importait depuis la disparition de Néboïssa, qu'elle croyait mort. Cependant le roi, désireux avant tout de ne pas blesser son hôte, fit appeler le mendiant.

Néboïssa, vêtu de guenilles, le visage creusé par la douleur et les fatigues, la barbe longue, saisit par la main la princesse aussi pâle que lui. Elle ne le reconnut pas, le voyant à peine. Néboïssa, lui, regardait avidement ses yeux aux paupières rouges, ses lèvres blêmes, ses doigts

maigres où roulaient des bagues. Il comprit qu'elle ne l'avait pas oublié, et une joie terrible bouleversa son cœur.

Tout le monde gardait le silence devant cet étrange spectacle ; les plus indifférents se sentaient le cœur troublé à la vue de ces deux êtres si différents que la même peine semblait avoir épuisés.

À la fin de la danse, Néboïssa laissa tomber aux pieds de la princesse l'écharpe brodée d'or qu'elle lui avait donnée ; puis il s'enfuit, entraînant son domestique dans une chambre du palais réservée au nouveau seigneur.

La princesse ramassa l'écharpe et se redressa. Ses joues s'empourprèrent, elle chercha des yeux son danseur et cria devant toute la cour :

— Celui qu'on veut me faire épouser ne sera pas mon époux. Mon époux sera celui qui vient de laisser tomber cette écharpe, car c'est lui mon sauveur et c'est lui que j'aime.

Il y eut un moment de bousculade terrible ; les uns criaient au scandale, les autres pleuraient d'émotion. Le mendiant avait disparu ainsi que le nouveau seigneur. Tout le monde criait à la fois. Le fiancé s'étranglait de fureur, le roi donnait des ordres précipités et contradictoires, la reine serrait sa fille sur son cœur.

Soudain, un laquais parut, qui ressemblait étrangement au nouveau seigneur. Il annonça que le propriétaire de l'écharpe priait qu'on excusât son retard : il voulait paraître aux yeux de la cour dans une tenue digne d'elle. Le silence se fit ; on n'entendait que la respiration haletante de la princesse, droite et seule au milieu de la salle.

Enfin, Néboïssa parut, vêtu de son costume magnifique, transfiguré par les soins rapides de ses valets. La princesse vola à sa rencontre et ils restèrent longtemps embrassés. L'allégresse fut subite et générale. Le peuple avait envahi le château et criait hourra, les courtisans étaient séduits par le charme de Néboïssa. Peu importaient les raisons politiques, balayées par cette joie communicative. Le prince évincé le sentit si bien qu'il quitta le palais et le pays, avant que le roi, à la fois radieux et embarrassé, se fût décidé à lui reprendre sa parole.

Alors eurent lieu les véritables noces qui durèrent trois jours et trois nuits.

Tout de suite après, Néboïssa alla rendre visite à ses vieux parents, accompagné de sa femme transformée par le bonheur. La famille du nouveau prince crut mourir de saisissement ; on le pleurait depuis deux ans déjà.

— As-tu enfin appris ce qu'était que la peur, Néboïssa ? demanda le père, chevauchant entouré de ses enfants et de sa femme pour se rendre chez les nouveaux époux.

— Ma foi, oui, mon père. J'ai eu peur en pensant que je ne retrouverais peut-être jamais ma fiancée.



Le beau-frère du diable



ETR avait vingt-et-un ans quand sa mère mourut. À partir de ce jour sa vie devint aussi triste et aussi pénible qu'elle avait été joyeuse et sans souci.

On dit souvent que lorsque Dieu veut faire un fou, il enlève à un vieil homme sa vieille compagne. Le père de Petr en effet sembla perdre la raison. Au lieu de prendre un chapelet et d'espérer la mort, il prit une jeune femme et souhaita vivre comme s'il avait le même âge qu'elle.

La jeune femme lui fit passer quelques mois sucrés comme du miel ; elle le choya si bien qu'elle le mena tout droit dans l'autre monde. Après quoi, contente d'avoir donné à son cher époux une si douce fin, elle se prépara à jouir d'un héritage bien gagné.

Le pauvre Petr avait fui sa marâtre et vivait chez une vieille tante, sœur de sa mère. Quand il apprit le nouveau deuil qui le frappait, il se rendit chez son père, tout en pleurant. Il y apprit que sa marâtre gardait tout l'argent, la ferme et son contenu, les terres et les bêtes. Le jeune homme n'avait même pas droit à l'argent qui lui venait de sa mère. Son père lui léguaient seulement un coffre plein de vieilles hardes.

Il monta au grenier pour prendre son bien. Tout en faisant son paquet, il pensait qu'il aurait voulu voir sa belle-mère grillée par le diable. Il eut une seconde la tentation de prendre dans le coffre de son père ce qui lui revenait de droit, mais il haussa les épaules et ne prit qu'une bague d'argent ornée d'un grenat, que sa mère lui avait donnée en disant : « Ce sera pour ta fiancée. » Puis, il s'en alla sans faire de bruit, le cœur serré.

La belle-mère apprit par ses servantes la visite de Petr. Elle galopa comme l'ouragan jusqu'au grenier : rien ne semblait manquer. Enfin elle s'aperçut de la disparition de la bague qu'elle espérait garder. Toute grimaçante de colère, elle enfila sa robe brodée et se rendit au château pour porter plainte. Madame dit avec bonté quelques mots à la pauvre veuve et Monsieur l'adressa à l'intendant qui administrait ses domaines. C'était bien ce qu'elle espérait, car l'intendant était un coquin, et fort de ses amis.

— Ainsi, ma chère, dit-il en lui tapant sur l'épaule gauche, ce garçon vous a volée ? Ne craignez rien, il rendra le bijou, ou on le séparera de sa tête pour qu'elle ne lui donne plus de mauvais conseils.

Ce disant, l'intendant lui tapa sur l'épaule droite.

En effet deux hommes d'armes vinrent chercher Petr chez sa tante à l'heure de la soupe.

— Grand saint Pierre, gémit la vieille femme, qui aurait cru que ce petit déshonorerait la famille ?

— Je ne déshonore personne, tante, et je n'ai rien fait de mal. Dieu m'en est témoin.

Il se laissa entraîner, la tête basse, furieux et humilié d'être traité comme un voleur. On le mit dans un cachot, en attendant son jugement ; il y pleura, il y ragea tour à tour jusqu'au matin. Quand on l'eut mené devant l'intendant et qu'il eut entendu la sentence, il se redressa de toute sa taille ; il se sentit plus fort que ce petit homme boursofflé comme un crapaud et méchant comme la peste.

— Que la maudite langue de ma belle-mère sèche dans sa bouche ! Et vous, son complice, que le diable vous fasse rôtir pendant l'éternité !

— Qu'on le saisisse ! cria l'intendant suffoqué de rage ; et son nez passa du rouge pivoine au bleu ardoise.

Les gardes, un peu hésitants, marchèrent sur Petr, mais il les rejeta comme des mouches et ils tombèrent avec un grand bruit de ferraille.

L'intendant s'assit à sa table et écrivit en faisant grincer sa plume :

— Que l'on reconduise ce voleur au cachot ! Puisqu'il ne veut pas rendre la bague, il recevra demain son châtement.

Mais le lendemain Petr apprit que l'intendant, n'osant pas lui faire couper la tête à cause du seigneur du château, l'envoyait à la ville servir comme soldat. Il y arriva les bras enchaînés, les poings gonflés de rage. Il n'avait aucun goût pour l'état militaire, et il ne changea pas d'avis, le pauvre, quand il connut son caporal. Celui-ci était un ami de l'intendant et avait reçu la mission de maltraiter Petr jusqu'à ce que

mort s'ensuive.

Au bout d'un an, pourtant, il fut bien forcé, devant ses supérieurs, d'accorder un jour de congé au jeune homme. Au lieu d'aller boire à la taverne et jouer aux cartes avec ses compagnons, le soldat malgré lui quitta la ville et marcha à travers champs, joyeux comme s'il allait à la kermesse. Bientôt il sentit l'odeur piquante du foin et vit une file d'hommes qui fauchaient l'herbe soyeuse. Le nez de Petr se fronça d'envie. Il vit encore une joyeuse bande de garçons et de filles qui chargeaient un char. Des veines se gonflaient sur leurs bras mouillés de sueur et ils chantaient.

— Dieu vous aide ! cria Petr.

— Ainsi soit-il ! mais aide-nous toi-même ! cria une jeune fille en riant.

Petr jeta sa casaque et se mit au travail avec fougue. Quand le char fut plein on l'assujettit avec une barre au bout de laquelle on enfila une couronne de bleuets et de coquelicots. Chacun ramassa sa fourche et l'on regagna la ferme. Les valets racontèrent à leur patronne que le soldat les avait aidés, et elle lui donna un pot de crème et du pain. Petr remercia avec joie et repartit la bouche pleine, tournant le dos à la ville, vers son village. Il y arriva à la nuit, sale et déchiré. Tout dormait ; seuls quelques chiens aboyèrent, et le crapaud cessa un instant de chanter. Petr sauta silencieusement par-dessus la barrière et frappa à la fenêtre de sa tante.

— Que notre seigneur prenne les esprits en miséricorde ! balbutia-t-elle ; et elle se dressa dans son lit en faisant un signe de croix.

— Ce n'est que moi, Petr ! Ouvrez, ma bonne tante.

L'honnête vieille dame apparut en bonnet de nuit et fit entrer son neveu. Elle alluma une chandelle aux braises du foyer et poussa un cri.

— Saint Jean Népomucène ! depuis quand vient-on en congé habillé comme un vagabond ?

— Ma bonne tante, je me suis évadé, car le caporal avait juré de me faire périr. Donnez-moi mes vêtements et ne craignez rien, vous direz que vous ne m'avez pas vu !

La tante toute désolée et invoquant les saints lui donna ses habits de paysan, brûla ses effets militaires et fit cuire une soupe au pain. Une heure après, ayant tendrement embrassé la vieille dame, Petr repartit comme il était venu ; deux pièces d'argent données par sa tante sonnaient dans sa poche.

Il marcha longtemps, s'éloignant de son pays. Quand il eut dépensé ses deux pièces d'argent, il s'arrêta dans un village, et avisant un paysan qui mangeait du pain beurré devant sa porte, il lui demanda s'il n'avait pas besoin d'un valet ayant fini son service militaire.

— Fini ? Si jeune ? Je connais ça. Tu voudrais jouer au fermier pendant que je fais le valet ! va au diable, déserteur !

Le pauvre Petr comprit qu'il ne fallait plus souffler mot de service militaire, mais partout où il se présenta, il n'en fut pas moins rabroué ; on l'envoyait toujours au diable. À la fin, épuisé, il se coucha dans une forêt en pensant :

— Si je savais le chemin de l'enfer, j'irais servir le diable. Je n'y serais pas plus mal qu'au service militaire et je ne risquerais pas grand'chose, étant honnête garçon.



Alors, un homme fort bien vêtu parut devant lui.

— Que le Christ vous bénisse ! dit Petr avec politesse.

L'homme ne répondit pas à ce souhait mais lui demanda pourquoi il avait l'air si triste.

Petr lui raconta son histoire et répéta qu'il irait volontiers servir le diable, si c'était possible.

— Tu n'aurais pas peur ?

— Je n'ai peur de rien.

— Eh bien ! regarde-moi : je suis celui que tu cherches.

— Vous n'êtes pas très propre, mais je vous croyais plus effrayant, dit Petr avec simplicité.

Le diable se mit à rire, le chargea sur son dos et le conduisit bon train en enfer. Là il l'habilla de cuir noir et lui donna à surveiller trois chaudrons énormes et brillants.



— Eh bien! regarde-moi : je suis celui que tu cherches...

— Tu mettras chaque jour quatre bûches sous le premier, huit bûches sous le second, douze bûches sous le troisième. Ne soulève jamais les couvercles. Au bout de sept ans tu seras riche et libre de retourner dans le monde.

S'il n'avait été en enfer, Petr se serait cru au paradis. Il mangeait et buvait avec ses noirs compagnons, qui racontaient des histoires à mourir de rire ; il se promenait en paix dans le jardin, n'oubliait pas ses chaudrons, et faisait ponctuellement ses prières comme un bon garçon.

Au bout de sept ans le diable lui dit :

— Tu es libre. Voici un sac d'argent. Quand il sera vide, retourne-le en disant : « Petit sac, remplis-toi » et il sera de nouveau rond et sonnant. Si tu as encore besoin de mon aide, appelle-moi. Tu es un brave garçon et je t'estime fort. Si on te demande comment tu te nommes, tu peux répondre que tu es le beau-frère du diable.

— Beau-frère ? pourquoi donc ?

— Tu le sauras plus tard.

— Comme vous voudrez. Mais dites-moi ce qui cuisait dans mes marmites ?

Le diable souleva les couvercles. Dans le premier chaudron était la belle-mère de Petr.

— Par l'enfer ! cria le jeune homme, si j'avais su, j'aurais mis vingt-quatre bûches au lieu de douze.

Dans le second chaudron était l'intendant, dans le troisième le caporal.

— Voici le sort des êtres sans pitié, dit le diable. Puis il prit Petr sur son dos et le déposa quelques minutes plus tard dans la forêt où il l'avait trouvé.



Petr, après avoir fait ses adieux à son beau-frère, s'en alla gaîment vers la ville la plus proche. En passant près d'une source il se regarda dans l'eau claire et eut une surprise désagréable.

— Ma foi, je crois bien que j'ai oublié de me laver pendant sept ans, et de me couper les ongles ; au fait, c'est curieux que je ne m'en sois pas aperçu.

Il se déshabilla et se frotta avec du sable et de l'eau. Rien n'y fit. Alors il haussa les épaules et continua son chemin.

Arrivé à la ville il se présenta à l'auberge et demanda à boire. L'aubergiste et sa femme eurent si grand'peur qu'ils voulurent se

sauver, se heurtèrent et dégringolèrent. Pendant ce temps Petr était entré.

L'aubergiste appela son domestique, un petit orphelin de six ans qu'il traitait durement.

— Petit Georges, va porter de la bière dans la salle. Il y a un homme laidement poilu, avec des griffes, mais il ne te fera pas de mal.

L'orphelin craignait tellement son cruel maître, qu'il préféra porter la bière. Il entra les yeux baissés, le nez contracté pour ne pas sentir l'horrible odeur, et apporta la cruche, toute vacillante, jusque sur la table. Puis se recommandant à son saint patron, il versa la bière.

— Ne crains rien, petit ! dit Petr avec bonté. Voyant la maigreur et l'air douloureux de l'enfant, il lui demanda son histoire. Le petit garçon se rassura peu à peu et raconta ses malheurs à ce monstre répugnant qui avait une voix si douce. Quand il eut fini Petr lui remplit son bonnet de pièces d'argent. Petit Georges fut ravi.

— Je sais ce que je vais en faire, dit-il. J'en donnerai une partie aux bergers de Kudrna et de Bartos, le reste je le porterai au maître d'école. Quand ma mère est morte, il m'aurait volontiers adopté, s'il avait été plus riche...

Petit Georges sortit de la salle en courant et montra son bel argent à tout le monde. Immédiatement l'hôtelier et sa femme devinrent aimables avec le beau-frère du diable et lui donnèrent la plus belle chambre.

À peine y fut-il endormi qu'il se sentit saisi par la main. Il ouvrit les yeux et reconnut le diable.

— Lève-toi vite, cher beau-frère ! L'aubergiste se prépare à tuer l'orphelin pour avoir l'argent !

Petr sauta de son lit et arriva dans la soupente au moment où le couteau allait s'enfoncer dans la gorge de l'enfant. Le diable disparut et l'aubergiste se trouva nez à nez avec son client, sale et noir, l'œil brillant.

— Misérable ! prépare-toi à me suivre en enfer, je suis le beau-frère du diable.

L'homme se jeta à genoux, priant et sanglotant.

— Je te fais grâce, à condition que tu cèdes cet enfant au maître d'école et que tu ne t'occupes plus jamais de lui. Souviens-toi que, quoi que tu fasses, je te verrai partout, et que le diable te guette.

L'aubergiste promit en claquant des dents. Il avait une telle peur qu'il devint honnête homme à partir de ce jour. Quant au maître d'école il reçut un coffre plein d'argent et la charge de faire l'éducation de petit Georges, qu'il aima comme son fils.



Petr vivait depuis plusieurs jours chez l'aubergiste, qu'il payait bien, quand un messenger vint lui annoncer que le prince voulait lui parler au château. Petr répondit que si le prince voulait le voir il devrait se déranger et venir le trouver à l'auberge.

— Ce prince serait un homme de bien s'il n'était pas faible, raconta l'aubergiste en mettant son beau tablier. Il a eu d'un premier mariage deux filles cruelles et arrogantes qui dépensent l'argent sué par le pauvre peuple à acheter des robes de brocart et des onguents pour avoir le teint clair. Heureusement pour nous, la princesse née d'un second mariage, Linka, est douce, sage et jolie comme une petite colombe. Mais vraiment les deux autres sont deux horribles démons.

Aussitôt dit, il se fourra un coin de son tablier dans la bouche, pensant que le beau-frère du diable pouvait être froissé. Mais Petr se mit à rire.

Le prince arriva bientôt et parla longuement avec Petr. Quand il rentra chez lui il avait l'air soucieux et tortillait sa barbe entre ses doigts.

— Alors, père, dit l'aînée de ses filles, le beau-frère du diable vous prêtera-t-il de l'argent ?

— Il m'en prêtera si l'une de vous trois accepte de l'épouser.

Les deux aînées retroussèrent les lèvres d'un air dégoûté et se mirent à ricaner. La cadette murmura :

— S'il le faut, père, je l'épouserai.



L'entrevue entre les futurs fiancés eut lieu bientôt. Quand Petr entra, les sœurs aînées ramassèrent leurs traînes contre elles pour ne pas être salies. Linka, la plus jeune, malgré tout son courage, poussa un cri, pâlit et glissa de tout son long sur les dalles. Quand elle revint à elle, son horrible fiancé lui disait tout doucement :

— Je suis désolé de vous faire peur, moi qui désire si vivement vous rendre heureuse.

En entendant sa voix chaude, la pauvre petite se sentit un peu rassurée et le prince fixa rapidement le jour du mariage.

— Eh bien, ma fille, dit-il après le départ de Petr, il n'est pas trop

laid, n'est-ce pas ? S'il était moins noir et moins poilu, il serait même joli garçon.

— Joli garçon ! raillèrent les sœurs en se bouchant le nez rien qu'au souvenir de son odeur, joli garçon ! Si c'était le prince de l'enfer en personne, cela serait consolant, mais ce n'est que son beau-frère !

Quant à Petr il courut dans la forêt et appela le diable.

— Rendez-moi propre, et blanc comme avant, s'il vous plaît. Je ne veux pas faire mourir ma femme de dégoût.

Le diable se moqua de ce qu'il appelait de la coquetterie, mais il frotta Petr avec une herbe magique, le fit baigner dans une source et, satisfait du résultat, le renvoya affectueusement à la ville.



Quand le jour des noces fut arrivé, la foule se pressa devant le château. Bientôt apparurent des chevaux caracolants, puis un carrosse doré. Le prince et sa famille debout sur l'escalier d'honneur virent dans le carrosse un homme beau comme un cygne sauvage, vêtu de soie et de pierres précieuses, assis à côté d'une vieille dame couverte de dentelles noires, qui joignait les mains d'un air intimidé. C'était Petr et sa chère tante. Il descendit de voiture et alla baiser la main de sa fiancée pâle d'émotion. Ce fut une explosion de joie. La vieille tante remerciait saint Pierre pendant que le prince serrait son riche gendre sur son cœur. Les deux sœurs, seules, étaient frémissantes de rage.

Brusquement on entendit un craquement et le diable apparut, saisissant de chaque bras les filles aînées du roi.

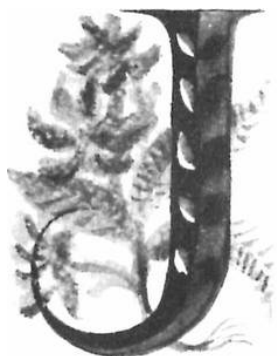
— Joyeuses noces, mon bien-aimé compagnon ! Ton bonheur me fait envie et je veux me marier aussi. J'emporte ces deux oiselles en enfer, puisqu'elles auraient accepté, disaient-elles, le prince de l'enfer ! J'épouserai celle qui craindra le moins la chaleur. Je t'avais bien dit que nous serions beaux-frères !

Puis, se tournant vers la foule frappée de terreur :

— N'ayez donc pas peur, bonnes gens ! Prenez exemple sur mon beau-frère : qui n'a rien à se reprocher, ne craint pas le diable !

Puis il s'enfonça dans la terre avec les deux méchantes sœurs.

Marouchka et les douze mois



ADIS vivait une femme mauvaise comme le mal caduc. Elle avait une fille grasse et insolente qu'elle adorait, mais qui était bien moins belle que la petite Marouchka. Marouchka n'était que la belle-fille. Elle cuisinait, frottait, lavait, cousait, filait, tissait, fauchait et soignait la vache ; en récompense elle était rouée de coups, pendant que sa demi-sœur Eléna, vêtue de soie et de laine brodée, polissait ses ongles et brossait ses cheveux.

De jour en jour Marouchka devenait plus belle, de jour en jour sa marâtre enrageait davantage. Les garçons ne regardaient pas Eléna, et les deux mauvaises femmes ne savaient qu'inventer pour torturer leur victime, qui demeurait toujours douce et patiente.

Un jour de janvier, Eléna eut envie de violettes.

— Marouchka, file dans la forêt et rapporte-moi des violettes. Je veux en mettre à ma ceinture.

— Ma chère sœur, qui a jamais vu des violettes en janvier ?

— Fainéante, impertinente, j'ordonne et tu obéis. Si tu n'en trouves pas, je te tue de mes mains, cria Eléna.

La marâtre chassa Marouchka d'un coup de bâton et la pauvre petite se retrouva dehors, sanglotant et grelottant dans la neige. Elle pria Dieu de la faire mourir au plus vite quand elle aperçut un feu brûlant sur la colline. Elle se dirigea vers la lumière, imaginant avec délices la bonne chaleur qui l'attendait.

Autour du feu étaient douze pierres de différentes grandeurs ; sur chaque pierre était assis un homme d'âge différent. Le plus âgé, assis

sur la plus grosse pierre, portait une lourde massue. Il avait une barbe blanche et ses yeux brillaient d'un éclat glacé ; il était vêtu de fourrure. Le plus jeune, habillé un peu moins chaudement, semblait à peine un adolescent ; ses cheveux humides frisaient, ses yeux brillaient et un sang vif rosissait ses joues... Les autres avaient chacun un costume particulier, tantôt lourd, tantôt léger. Aucun ne parlait, ils ne bougeaient pas et regardaient le feu d'un air grave. C'étaient les douze mois de l'année, présidés par le vieux Janvier, et attendant leur tour.

Marouchka eut grand peur, puis elle reprit courage et demanda d'une petite voix grelottante :

— Bonnes gens de Dieu, puis-je me chauffer à votre feu ?

Janvier lui fit signe d'approcher. Puis il dit lentement :

— Que fais-tu là, petite ?

— Ma sœur et ma marâtre m'ont envoyée chercher des violettes, mais il y a de la neige partout. Pourtant, je sais que si je n'en rapporte pas, elles me tueront. Hélas, mes petits pères, que faut-il faire ?

Alors Janvier se leva, passa devant l'adolescent aux yeux vifs et tendit sa massue à un jeune homme imberbe, couronné de primevères.

— Mars, dit-il, assieds-toi sur la grosse pierre !

Mars s'assit sur la grosse pierre et brandit la massue au-dessus du feu. Aussitôt les flammes jaillirent plus haut. Dans la clairière, la neige se mit à fondre, des bourgeons rouges gonflèrent les branches, l'herbe fraîche verdit sous les chênes et partout les violettes embaumèrent.

— Cueille vite, Marouchka, cueille vite ! dit Janvier. La jeune fille se mit à genoux et, en quelques secondes, elle eut un gros bouquet. Alors elle fit une belle révérence et quitta les mois en courant, pendant que Janvier reprenait sa place.

— Où les as-tu trouvées ? demanda Eléna d'un air maussade, en prenant les violettes.

— Sur la colline, là-haut. Il y en avait de grands tapis bleus.

Eléna respira le frais parfum, le fit respirer à sa mère, mais aucune ne dit à Marouchka : « Tiens, sens ! »

Deux jours après, Eléna avait trouvé autre chose. Tout en enfilant ses souliers ornés de fourrure, elle dit d'un air mielleux :

— Je mangerais bien des fraises. Puisque tu es si fine, Marouchka, file dans la forêt. J'en veux plein cette corbeille.

— Ma chère sœur, qui a jamais vu des fraises en janvier ?

La marâtre fit taire d'un geste Eléna prête à riposter, et s'écria en ouvrant la porte :

— Fainéante ! impertinente ! J'ordonne et tu obéis. Rapporte des fraises à ma fille ou je te tue de mes propres mains !

Marouchka, frissonnant dans sa robe trouée, gagna la colline. En haut brillait un feu clair. Quand la jeune fille eut reconnu les mois toujours assis à la même place, elle sécha ses larmes et dit d'une voix

timide :

— Bonnes gens de Dieu, puis-je me chauffer à votre feu ? Aujourd'hui, je dois trouver des fraises, et la neige recouvre la terre. Mes petits pères, aidez-moi ou ma marâtre me tuera.

Janvier la regarda de ses yeux froids, eut un sourire pâle, mais plein de bonté. Il se leva, contourna le feu et tendit la massue au mois qui était en face de lui. C'était un homme dans la force de l'âge, vêtu d'une robe de lin, couronné de roses écarlates, la peau tannée par le soleil.

— Juin, dit Janvier, assieds-toi sur la grosse pierre.

Juin s'assit sur la grosse pierre et brandit la massue au-dessus du feu qui crépita et flamboya. La neige fondit, les feuilles jaillirent et se déployèrent aux branches. Les oiseaux chantèrent. Dans l'herbe chaude de petites étoiles blanches se transformèrent en taches rouges et les papillons venaient y butiner.

— Cueille vite, Marouchka, cueille vite, dit Janvier.

En quelques minutes, la corbeille fut pleine. Marouchka fit une belle révérence et s'en alla, le cœur plein de reconnaissance.

— Où les as-tu trouvées ? demanda Eléna d'un air grognon en goûtant les fraises.

— Sur la colline, là-haut. Il y en avait de grands tapis rouges.

Eléna et sa mère mangèrent les fraises, mais aucune ne dit à Marouchka : « Tiens, prends-en une ! » Marouchka fronça son petit nez et dut se contenter du parfum.

Trois jours après, Eléna dit d'un air mauvais, en attachant sa blouse à raies multicolores :

— Je mangerais volontiers des pommes : Marouchka, file sur ta colline, et rapporte-moi des pommes.

— Ma chère sœur, qui a jamais vu des pommes en janvier ?

Alors, la marâtre et Eléna se jetèrent sur la pauvre fille, la battirent, et dirent en la poussant dehors :

— Fainéante ! impertinente ! Nous ordonnons et tu obéis. Rapporte-nous des pommes, ou nous te tuons de nos mains.

Marouchka se hâta vers la colline, son seul refuge. Quand elle vit les douze mois autour du feu, elle oublia les coups qui avaient zébré sa peau fine et murmura :

— Bonnes gens de Dieu, permettez-moi de me chauffer à votre feu. Cette fois, ma marâtre et ma sœur veulent des pommes, et elles veulent ma mort aussi, pour sûr.

Janvier demanda d'une voix grave :

— Tu as été encore battue, petite ?

Marouchka fit oui de la tête. Janvier se leva, ses yeux avaient un éclat glacial, presque insoutenable. Il se dirigea vers un mois dont les cheveux noirs blanchissaient sur les temps. Vêtu de laine souple, il

était couronné de chrysanthèmes fauves.

— Septembre, assieds-toi sur la grosse pierre, dit Janvier.

Septembre s'assit sur la grosse pierre et brandit la massue au-dessus du feu. Les flammes ondulèrent légèrement. Aux arbres poussèrent des feuilles qui séchèrent instantanément. Une à une, elles se détachaient des branches noires et tournoyaient dans le vent frais. Des œillets commençaient à se faner dans l'herbe, l'odeur âpre des fougères et des buis parfumait la clairière. Marouchka vit un beau pommier portant des pommes rouges.

— Secoue vite, Marouchka, secoue vite ! dit Janvier.

Marouchka secoua l'arbre, deux pommes tombèrent.

— Plus vite, petite ! plus vite ! cria Janvier. La jeune fille sourit et dit que c'était assez. Elle ne voulait pas abuser de la patience des mois, et se contenterait de deux pommes. Elle fit une belle révérence et s'en alla tout courant.

— Seulement deux ! voleuse, gourmande s'écria Eléna.

— Je n'en ai pas mangé en route, dit Marouchka d'une voix tremblante, je n'ai pris que deux pommes pour ne déranger personne.

Mais Eléna se jeta sur elle et la gifla. La pauvre fille se sauva à la cuisine en sanglotant. Quant à Eléna, elle se calma en mangeant ses pommes.

— Mère, elles sont délicieuses. Après tout, pourquoi n'irais-je pas aussi sur la colline ? J'en aurais à ma suffisance.

— Va, ma petite colombe. Prends ta pelisse de mouton et un fichu sur ta tête. Mais reviens vite, la nuit tombera bientôt.

Eléna s'en fut, bien au chaud dans ses bons vêtements. Quand elle arriva à la clairière et vit les douze mois, elle eut un peu peur. Mais elle se remit vite. Elle bouscula le beau mois d'avril qui en perdit sa couronne de narcisses, fut tout dépeigné et fort vexé. Puis elle tendit les mains vers le feu en regardant tout le monde d'un air arrogant.

— Que fais-tu ici ? demanda Janvier avec sévérité.

— Ceci ne te regarde pas, manant ! répondit Eléna d'un ton sec. Et elle s'en alla sans se retourner, cherchant les pommes rouges.

Janvier fronça ses sourcils blancs sur ses yeux de glace et brandit la massue au-dessus du feu. Les flammes vacillèrent, les braises pâlirent. La neige se mit à tomber épaisse et serrée, le vent commença à hurler. Eléna frissonna et pensa qu'il était temps de rentrer. Mais elle voyait à peine le bout de son long nez, tellement elle était aveuglée par les tourbillons blancs. À chaque pas, elle enfonçait dans la neige, en maudissant Dieu, sa demi-sœur et sa mère elle-même. Ses membres s'engourdisaient de froid.

La mère était inquiète. Elle posa la chandelle derrière la fenêtre et attendit avec impatience, scrutant l'ombre de plus en plus épaisse. Puis, furieuse contre elle-même, contre Eléna et contre tous, elle mit

sa pelisse, chaussa ses bottes, alluma une lanterne de corne. Elle s'enfonça dans la tourmente, à la recherche de sa fille.

Marouchka attendit toute la nuit, tenant au chaud du vin épicé. Elle attendit tout le jour suivant, et encore toute la nuit d'après.

Au matin, des fermiers du voisinage vinrent lui apprendre qu'ils avaient trouvé sa belle-mère et sa demi-sœur mortes de froid.

Maintenant, le soleil brillait sur la neige apaisée, l'air était vif et clair comme de l'eau de roche. L'adolescent Février s'asseyait sur la grosse pierre...

Marouchka resta seule pour soigner la vache, filer et coudre. Ce n'était pas nouveau pour elle, et personne ne la battait plus. Elle arrangea sa maison avec goût et vécut tranquille jusqu'au jour où un garçon du voisinage vint lui demander de l'épouser, en lui apportant un bouquet de violettes.

Le garçon était bon et timide, et fort comme un bûcheron. Elle accepta avec joie. Ils s'épousèrent à la saison des fraises, et chaque mois de leur vie fut heureux et prospère.



Manka la fine mouche



L était unie fois deux frères qui vivaient dans le même village. L'un était riche et n'avait pas d'enfants. Lui et sa femme étaient connus dans toute la région pour leur avarice. L'autre, un pauvre veuf, avait pour toute, richesse une fille, Manka.

Quand Manka eut douze ans, il fallut songer à la placer. L'oncle proposa de la prendre chez lui.

— Elle sera choyée comme chez elle et vivra en famille, dit-il habilement. Au surplus, je la payerai bien.

Et Manka, un fichu sur la tête, une jupe proprette et rapiécée battant ses jambes brunes, alla garder les oies, bien sagement. Pendant deux ans, elle les engraisa et n'en perdit pas une. L'oncle, en guise de paiement, la fit passer du rang de gardeuse d'oies au rang de gardeuse de vaches. Elle en fut médiocrement flattée et s'informa avec prudence de la date à laquelle elle aurait ses gages.

— Sois assidue à la tâche, et quand tu retourneras chez toi, je te donnerai une génisse. Il y a justement dans l'étable un veau d'un mois que j'élèverai pour toi. Tu es trop sensée pour préférer de l'argent à une bonne vache, n'est-ce pas ?

Manka accepta. Pendant trois ans, elle mena paître les vaches et soigna les veaux. Puis, son père se faisant vieux, Manka dut rentrer chez lui pour tenir son ménage. Un petit baluchon sous le bras, elle alla trouver l'oncle, lui fit ses adieux, et demanda sa vache qui était devenue grasse et forte.

— Ta, ta, ta, ta, ma petite, fit le bonhomme en mâchonnant sa barbe. Tu ne m'as servi que cinq ans, ce n'est pas le prix d'une génisse.

Je vais te compter tes gages en bel argent.

Manka se redressa comme une poulette en colère et déclara qu'on ne la volerait pas. Elle ne s'estimerait pas payée avec deux ou trois pièces d'argent.

— J'aurai ma vache, oncle ! cria-t-elle, et elle s'en alla en faisant claquer ses vieux sabots.

Dès qu'elle fut arrivée à son logis, elle tira du coffre les plus beaux habits de son père et les brossa rageusement. Ce faisant, encore tout essoufflée, elle racontait comment elle avait quitté la ferme de l'oncle.

— Père, tu dois aller chez Monsieur le Bailli, nous avons droit à cette vache. Tiens, voici tes souliers à boucles. Habille-toi, vite.

Et le père de Manka, très intimidé et raide dans ses beaux habits, alla frapper à la porte du Bailli du village.

Le magistrat écouta avec patience ses explications embrouillées, puis fit appeler l'oncle qui arriva assez inquiet car il se sentait en faute. Les deux frères se querellèrent pendant plus d'une heure. En se retrouvant face à face, ils avaient oublié l'un sa timidité (et il criait d'une voix profonde comme celle de la grosse cloche du village), l'autre son embarras (et il sifflait comme la tempête dans un trou de serrure). Le Bailli finit par se boucher les oreilles en regrettant le temps où il était un petit garçon sans souci. Il exerçait depuis peu ses fonctions.

— Écoutez-moi tous les deux, cria-t-il dans le tumulte. Celui qui saura résoudre les trois énigmes que je vais poser aura la vache. Quelle est la chose la plus rapide, la chose la plus douce et la chose la plus riche ?

Les deux paysans rentrèrent chez eux à petits pas, le nez baissé.

— Alors ? dit la femme du riche, gardes-tu la vache ?

— Que la foudre déshabille ce Bailli de malheur. Je garderai la vache si je trouve trois devinettes stupides.

La femme mise au courant haussa les épaules.

— Les réponses sont faciles à trouver. Qui est plus rapide que notre propre chien de chasse, à ton avis ? Et notre tonneau de miel, n'est-il pas ce qu'il y a de plus doux au monde ? Et quoi de plus riche que notre coffre plein d'écus ?

— Ma femme, dit le paysan avec conviction, tu parles comme un maître d'école. Et il alla se coucher le cœur léger.

— Eh bien, mon père, demanda Manka, avons-nous cette vache ?

— Je ne sais ce que nous avons, mais je sais ce que nous aurons bientôt si cela continue : un fou à la place de Bailli. Jamais, je n'ai entendu pareil jugement.

Et il raconta la scène à Manka. La jeune fille réfléchit un moment, puis se mit à rire.

— Ne te désole pas, père. La chose la plus rapide ? c'est l'œil qui va de la lune à la terre en moins d'une seconde. La plus douce ? c'est le

sommeil qui repose les corps fatigués et fait oublier les soucis. La plus riche ? c'est la terre d'où viennent toutes les richesses.

— Ma fille, dit le paysan tout ému, tu parles comme un juge. Et il l'embrassa à l'étouffer.

— Va dormir maintenant, dit Manka en riant. Mais souviens-toi de ne pas dire qui est l'auteur des réponses. On doit croire que tu les as trouvées tout seul.

Le lendemain, les deux frères se retrouvèrent chez le Bailli, qui les écouta tour à tour.

— Bonhomme, dit-il au riche, tes réponses prouvent que tu es l'être le plus égoïste, le plus avare et le plus sot de la création. Tu peux t'en aller. Quant à toi, tu es brave homme et tu auras la vache. Mais comment diable as-tu pu si bien deviner ?

Le père de Manka ne savait pas mentir, il se troubla et finit par avouer.

— Ah bah ! s'écria le Bailli, voici une jeune personne fort avisée pour ses quinze ans. Serait-elle assez fine pour trouver une autre énigme ?

— Ma fille devine tout ! s'écria le paysan épanoui.

— Eh bien, qu'elle vienne me trouver quand elle voudra, mais ni le jour, ni la nuit. Qu'elle ne soit ni habillée ni déshabillée, ni à pied, ni à cheval, ni en voiture.



Au crépuscule, au moment où le juge, se mettant à table, se demandait s'il ne serait pas bon d'allumer la torchère, la servante se précipita dans la salle, en criant qu'elle n'avait jamais vu chose si invraisemblable.

— Où donc ? demanda le Bailli.

— Sur la place ! répondit-elle.

Le jeune homme ouvrit la fenêtre et vit arriver une jolie fille, vêtue d'un sac à pommes de terre tout troué, et montée fort gravement sur une chèvre qu'elle talonnait des deux pieds, l'un étant chaussé d'une vieille chaussure sans semelle, l'autre recouvert d'une chaussette sans jambe.

Le Bailli dit : « Oh ! », puis il sortit rapidement, prit la jeune fille par la main, et l'aida à descendre de son coursier.

— Tu es aussi jolie qu'intelligente, dit-il. Veux-tu être ma femme ?

Les noces se firent quelques mois plus tard. L'oncle et la tante faillirent en mourir de dépit. Le père de Manka eut une servante et un valet.

La jeune femme était très heureuse et s'adapta vite à sa nouvelle vie. On aurait pensé en la voyant qu'elle avait été élevée par une dame. Elle n'avait qu'un seul souci : son mari, la veille des noces, lui avait fait jurer de ne jamais se mêler des jugements qu'il rendrait. Il admirait l'esprit de sa femme, mais ne voulait pas qu'elle s'en servît pour ce qui le concernait, lui, le Bailli.

— À chacun son métier, lui avait-il dit. Occupe-toi de la maison et de tes amis, je m'occuperai de mes paysans et de mes marchands. Si tu oublies ta promesse, tu retourneras chez ton père.

Et un jour, Manka oublia sa promesse. Jusqu'à ce jour, chaque fois qu'elle avait été tentée de donner un conseil à son mari, elle s'était ressaisie à temps. Mais elle n'y tint plus quand elle entendit, derrière une porte, juger l'affaire de la jument et de l'étalon.

Deux paysans étaient en procès ; l'un, gros propriétaire ayant beaucoup de chevaux ; l'autre, si pauvre qu'il n'avait jamais pu faire construire une écurie à côté de sa maison et devait loger son unique jument chez son voisin, le gros propriétaire, moyennant un jour de travail par semaine. Or, cette jument venait d'avoir un poulain.

— Ce poulain est à moi, disait le paysan riche, parce que mon étalon noir est son père, et parce que l'écurie est à moi.

— Ce poulain est à moi, répondit l'autre, car c'est ma jument qui l'a eu et qui le nourrit de son lait, et c'est moi qui nourris ma jument.

Le Bailli finit par se laisser influencer par le riche paysan et lui accorda le poulain.

Manka courut derrière le paysan pauvre et lui cria :

— Pourquoi vous êtes-vous laisser duper ? Depuis quand les poulains n'appartiennent-ils plus à leur mère ? Est-ce qu'on enlève les chatons à la chatte ? est-ce qu'on s'occupe du chat ?

Puis elle baissa la voix d'un air mystérieux. Quelques moments après, le paysan la quitta et elle rentra chez elle.

Le lendemain, le juge et sa femme reçurent des amis. Après le repas, Manka conseilla aux hommes de monter à cheval et d'aller sur la colline de Skarman.

— Les pâquerettes doivent être fleuries, dit-elle, et vous ferez une promenade délicieuse.

Le Bailli trouva l'idée bonne, et une heure après, il arrivait avec ses amis au haut de la colline. Là, ils virent un paysan (le propriétaire de

la jument) debout sur une pierre, ses culottes troussées très haut, les pieds nus. Il tenait un filet de pêcheur qu'il lançait, retirait, et relançait avec une grande dignité dans l'herbe verte.

— Dieu le bénisse ! dit l'un des promeneurs en éclatant de rire. Ne croit-il pas qu'il va trouver des poissons en haut d'une colline, dans un pré de pâquerettes ? Curieuse folie !

— Folie ? répondit le paysan. Pourquoi cela ? Si un étalon peut avoir un poulain, un pré plein de pâquerettes peut bien fournir du poisson, je pense.

Le juge devint écarlate, pendant que ses compagnons s'entre-regardaient avec stupéfaction.

— Reviens avec nous au village, bonhomme, dit le Bailli. Pendant le retour, il ne prononça pas un mot. Arrivé en bas, il s'arrêta chez le propriétaire de l'étalon et déclara devant tout le monde qu'il s'était trompé et que le poulain appartenait à l'autre paysan. Puis il fit sortir de l'écurie la jument et son petit et donna à leur possesseur une bourse bien garnie pour faire construire une écurie.

Le soir, Manka vit que son mari était sombre et mélancolique. Au bout d'une heure, il rompit le silence :

— Je devine que c'est toi qui as conseillé le paysan. Je reconnais que j'ai eu tort, et toi raison. Mais rappelle-toi nos conventions ? Tu dois retourner chez ton père. Avant de partir, choisis ce que tu préfères dans la maison et emporte-le, je ne veux pas avoir l'air de te maltraiter.

Manka baissa les yeux d'un air attristé et dit qu'elle obéirait en toutes choses à son mari. Mais accepterait-il de dîner encore une fois en tête-à-tête avec elle ? Le Bailli accepta assez volontiers, car sans vouloir se l'avouer, il était très triste de se séparer de Manka. Ils mangèrent et burent comme pour une véritable fête. La jeune femme racontait des histoires si amusantes que son mari riait de grand cœur et se laissait aller à vider son verre plus souvent que de raison.

Au petit matin, la tête de Monsieur le Bailli dodelina, il lâcha un pot de bière et s'endormit sur la table, pour la première fois de son honorable carrière.

Manka appela les valets, fit porter son mari dans son lit. Puis, elle ordonna aux quatre hommes de soulever le lit par les coins et de la suivre.

Elle arriva en cet équipage chez son père qui poussa de grands cris. La jeune femme, très calme, fit taire les servantes riant à la vue du Bailli qui ronflait sur sa couche, mollement balancée aux rayons du soleil levant par les quatre valets.

Vers midi, le Bailli s'éveilla sur son lit, qu'il connaissait bien, mais dans une chambre qu'il ne connaissait pas. Il vit sa femme assise sur un escabeau, en jupe paysanne, et frottant un chaudron.

— Que se passe-t-il ? demanda le jeune homme en se redressant d'un bond.

— Mon cher mari, tu m'as permis d'emporter avec moi chez mon père ce que j'aimerais le mieux. Tu es ce que j'aime le mieux.

Le Bailli éclata de rire. Puis il serra sa femme dans ses bras :

— Manka, ma belle, tu es plus fine que nous tous. Je serais bien fou de me séparer de toi. Retournons à la maison et laissons ton vieux père en paix chez lui. Désormais, c'est toi qui jugeras à ma place.

Et en effet, par la suite, chaque fois que le Bailli était embarrassé dans un procès, il s'adressait sans fausse honte à sa femme. Manka fut bientôt célèbre, aimée et admirée dans toute la contrée.



La Mort marraine



la naissance du petit Karel, personne ne se réjouit. Sa mère pleura en l'embrassant et gémit :

— Hélas, pauvre petit oiseau, comment t'élèverons-nous ? Il n'y a plus une pièce d'argent à la maison. Nous sommes si pauvres qu'aucune femme du village n'a accepté d'être ta marraine. Les gens d'ici sont riches et durs, et nous traitent comme des bêtes.

Le père se leva et prit le bébé dans ses bras.

— Femme, repose-toi en paix. Je vais, à travers la campagne, chercher une marraine pour l'enfant. Je finirai bien par trouver quelque mendiante encore plus misérable que nous.

Et il s'en alla, portant dans ses gros bras de bûcheron, l'enfantelet endormi. Il regardait dans les champs, à droite et à gauche ; il regardait sous les arbres, aux creux des chemins. Il vit bientôt venir à lui une dame très grande, vêtue de blanc. Quand elle fut tout près, elle fixa sur l'homme et l'enfant ses yeux durs, sans parler. Elle avait un visage pâle comme la lune et un bandeau de fer sur le front.

Le bûcheron se sentit intimidé, mais il se décida à parler.

— Madame, voudriez-vous être la marraine de mon fils ? Je suis si pauvre que tout le monde me refuse ce service.

— Tu me demandes un service, à moi ? Jamais être humain ne m'a adressé la parole, si ce n'est dans une crise de folie, ou pour me maudire. Sais-tu bien qui je suis ?

Le bûcheron étonné regarda attentivement la dame. Certes, elle était effrayante avec son regard étincelant et sa bouche pâle, mais sa voix était triste et son grand corps semblait plein de lassitude. Il répondit

avec simplicité ;

— Je n'ai rien à craindre et rien à perdre. Je suis malheureux, vous ne semblez pas heureuse, et j'ai confiance en vous.

Alors la femme prit l'enfant dans ses bras, et ils se mirent en marche vers l'église. Le prêtre regarda avec épouvante l'étrange marraine qui se tenait devant lui.

— Il faut que le bûcheron soit maudit du ciel pour s'adresser ainsi à une inconnue qui a l'air malade, ou folle, ou même... ou même diabolique, oui, vraiment. Elle doit venir d'un autre monde.

Mais la femme ne devait pas sortir de l'enfer, car elle récita gravement ses prières, et ne disparut pas dans un nuage de soufre quand coula l'eau bénite.

Après la cérémonie, le bûcheron s'excusa de ne pas inviter la marraine à l'auberge, comme c'était la coutume. Il était trop pauvre. La dame se mit à rire tout bas.

— Tu aurais osé me conduire à l'auberge ? On voit bien que tu ne me connais pas.

— Je ne vous connais pas, mais vous avez été bonne pour moi ; je vous en suis reconnaissant.

— Dans ce cas, acceptes-tu de venir dîner chez moi ?

— Avec plaisir.

Elle se tut un moment et son front brillait comme de la glace sous son bandeau de fer.

— Je suis la Mort, dit-elle.

— Eh bien, allons ! dit le bûcheron.

Et ils repartirent. Ils allaient à travers une brume épaisse qui semblait s'être soudain abattue sur le pays, si bien que le paysan ne reconnaissait rien autour de lui.

La Mort poussa une porte et ils entrèrent dans une grande salle illuminée, pleine de fleurs et de jets d'eau. Le plafond était soutenu par de longs piliers de cristal. Un festin magnifique était servi sur une grande table de chêne. L'homme posa l'enfant dans une corbeille pleine de roses rouges et s'assit en face de la Mort. Il mangea de fort bon appétit et but encore plus. Il se sentit alors léger et sans souci, et se mit à raconter une quantité d'histoires, en faisant de grands gestes. Sa voix était toute chaude de confiance et d'affection. La Mort était immobile, le regardant de ses yeux étincelants. Elle ne mangeait ni ne buvait.

— Madame, dit enfin le bûcheron, je vous remercie de votre accueil excellent, mais il se fait tard et je dois rentrer chez moi. Si j'osais, je vous demanderais de me raccompagner, ma femme serait certainement heureuse de connaître la marraine de Karel.

— Le crois-tu vraiment ? dit la Mort.

Et ils repartirent tous les trois.

La femme les accueillit avec un cri de joie, car elle commençait à s'inquiéter. Elle remercia la dame avec émotion, et s'étonna à peine quand elle apprit que cette dame était la Mort. Elle était jeune, joyeuse, et malgré sa vie misérable, elle ne se décourageait jamais longtemps. Elle envoya son mari chercher quelques fruits qui restaient au jardin, c'était toute leur fortune. Le bûcheron, se souvenant que la Mort n'avait pas touché aux mets délicieux servis dans son palais, fut tout étonné de voir qu'elle mangeait avec appétit les pêches et les abricots. Peu à peu, ses yeux s'adoucirent et ses joues se colorèrent, elle devint merveilleusement belle. Elle parla doucement avec la mère de Karel, lui demandant des détails sur sa vie, sur ses voisins. Le bûcheron la vit sourire à plusieurs reprises.

— Mon ami, dit-elle, depuis que le monde est monde et que la Mort est Mort, je n'ai jamais eu un instant de paix et de bonheur. Toi, ta femme et ton bébé, vous m'avez fait oublier un moment mon terrible destin. Maintenant, je dois repartir et redevenir moi-même, mais je veux te récompenser en faisant ton bonheur. Dans ton coffre, que tu crois vide, tu trouveras des fioles et des pots, pleins de remèdes magiques. Je te donne le pouvoir de guérir tes semblables. J'irai visiter les gens riches de la contrée, et ils tomberont malades. Tu entreras après moi, et tu les sauveras. Tu seras aimé et béni de tous, toi le pauvre et le méprisé. C'est la plus grande satisfaction que je puisse te donner.

Elle embrassa la femme et le bébé, et s'en alla de son pas solide.



Bientôt l'aisance entra dans la pauvre maison et le bûcheron devint célèbre dans toute la contrée. Quand la mort n'achevait pas d'un seul coup ceux qu'elle frappait, ils étaient sûrs d'être sauvés. En quelques mois, le bûcheron reçut plus de cadeaux et de compliments qu'il n'en avait reçu pendant sa vie entière. Mais un jour qu'il rentrait chez lui sur son beau cheval neuf, il rencontra la Mort qui lui barrait la route.

— Écoute, mon ami : jusqu'à présent, tu as pu guérir tous ceux que je frappais de maladie. Pour remplir mon office, je devais trancher les vies brutalement, et non les effeuiller jour par jour ; sans quoi tu aurais eu le temps de me contrecarrer. Cependant, je dois t'apprendre une chose nouvelle : il existe sur terre des êtres qui doivent mourir après de longs mois de maladie et de souffrance ; tu n'en as pas encore rencontré, bientôt tu en rencontreras. Désormais, fais bien attention. Quand on t'appellera dans la chambre d'un malade, tu me verras

auprès du lit, et tu seras le seul à me voir. Si je suis debout aux pieds de ton client, tu pourras le sauver. Mais si je suis debout auprès de sa tête, il m'appartient.

Le bûcheron se sentit le cœur lourd.

— Madame, pourquoi faire souffrir avant de faire mourir ?

La Mort le regarda de ses yeux insoutenables et dit :

— Parce qu'il en est ainsi.

Et elle s'éloigna.

À partir de ce moment, chaque fois que le bûcheron entra dans la chambre d'un malade, il y voyait la Mort droite et immense, et chaque fois elle tenait à la main une branche chargée de feuilles vertes. Mais chaque fois aussi elle se tenait au pied du lit et le bûcheron se réjouissait. Cependant, il fut appelé auprès d'un riche bourgeois qui avait la réputation d'être dur avec sa famille et cruel envers les pauvres gens. La Mort était debout à la tête du lit.

— Cet homme est perdu, murmura le nouveau médecin aux personnes qui l'entouraient. Je peux essayer de le soigner, mais en mon âme et conscience, il mourra bientôt.

Le riche bourgeois trépassa cinq jours après, et le bûcheron essaya de se consoler en pensant à la méchanceté de cet homme qui avait bien mérité de souffrir à son tour. Mais il fut appelé quelques jours plus tard au chevet d'un enfant. La Mort était debout à la tête du petit malade, sa branche verte à la main. Le paysan sentit sa gorge serrée par l'angoisse. Il ne pouvait supporter l'idée que cet innocent allait souffrir pendant des heures. Il ordonna aux serviteurs de tourner le lit la tête au pied. Puis il regarda la Mort avec défi. Allait-elle quitter son immobilité de pierre et gagner de nouveau la tête du lit ? Elle se contenta de sourire tristement, et sortit. Le bûcheron laissa son malade peu après, et vit la Mort qui l'attendait sur la route.

— Ami, ne cherche pas à être plus fort que moi. Tu as retardé d'un jour le trépas de cet enfant, mais il doit mourir après une longue maladie, parce que cela a été décidé ainsi. Continue à respecter le pacte qui nous lie et ne va pas contre ma volonté. Tu peux renoncer au bonheur pour toi-même, mais songe que le bonheur de mon filleul dépend aussi de toi. Si tu ne veux plus guérir les malades que je t'abandonne, la pauvreté entrera de nouveau dans ta maison.

— Madame, j'ai eu tort, j'en conviens. Mais hélas ! pourquoi faut-il voir souffrir cet enfant ?

— Parce qu'il en est ainsi, dit la Mort.

Puis elle partit et la lumière recommença à briller.

De longues années passèrent. L'ancien bûcheron tint sa promesse et n'essaya plus de tromper la Mort. Il avait compris désormais pourquoi elle n'avait pas eu un instant de paix et de bonheur depuis que le monde est monde, mais il continuait à la révéler et à l'aimer, comme s'il avait eu pitié d'elle. Karel était devenu un grand et beau jeune homme et faisait ses études à la ville. Il venait souvent dans la grande maison pleine de serviteurs où vivaient ses parents, et tous les trois étaient heureux. Seul le médecin avait de lourds moments de tristesse en pensant aux injustes souffrances qu'il avait rencontrées ; il ne se consolait qu'en pensant au bien qu'il était parvenu à faire, et au bonheur de sa femme et de son fils.

Un soir qu'il rentrait chez lui en carrosse, il rencontra la Mort. Il la pria de monter avec lui, et elle s'installa à ses côtés. Il vit qu'elle tenait à la main sa branche verte.

— Comment vas-tu, mon vieux compagnon ? dit-elle.

Sa voix était pleine de tendresse, et dans ses yeux quelque chose brillait doucement.

— Me tromperais-je ? pensa le brave homme. Certes oui, il faut que je me trompe, la Mort ne saurait pleurer.

Et il répondit à haute voix :

— Je me sens las et vieux. Je voudrais me reposer, vous voyez quelle est ma paresse ! Cependant, ne me croyez pas ingrat, je vous aime et je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi et pour les miens.

— Tu as bien mérité ton repos, vieux lutteur. Quant à Karel, sois tranquille. Il aura une vie heureuse et belle.

Elle se tourna vers son ami et le toucha à la gorge avec sa branche verte. Il s'écroula sur le tapis.

Quand le carrosse fut arrivé, les serviteurs virent que leur maître bien-aimé avait cessé de vivre. Il était seul dans la voiture, et près de lui s'étalait une branche chargée de vert feuillage.

La Mort tint parole. Karel devint à son tour un grand médecin et un grand sage. Il vécut vieux et aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde.



Histoire du fermier qui se fit savant



Il était une fois un paysan qui vivait à l'aise dans une bonne petite ferme, au milieu de champs bien gras. Ses troupeaux étaient sains, son blé était dru, sa vigne s'étalait au soleil. Sa femme était gaie et travailleuse et Youra chantait du matin au soir, si bien que dans la contrée on l'avait surnommé Tsivritchek, ce qui veut dire Grillon.

Mais un jour passa au village, dans un beau carrosse, un Monsieur très rond et très rose qui avait une grande robe rouge, des lorgnons d'écaille et un chapeau pointu. Il prit un repas à l'auberge et chacun put admirer son bel appétit, sa belle humeur et la belle bague qui brillait à son pouce.

— Qui est cet heureux seigneur ? demanda Youra à l'aubergiste, le lendemain matin.

— Ce n'est pas un seigneur, mais un célèbre savant qui voyage de pays en pays, invité par tous les rois de la terre.

Le Grillon rentra chez lui sans chanter. Il trouva sa femme accroupie devant la cheminée dans sa jupe en grosse toile, et soufflant à pleines joues pour activer le feu.

— Lève-toi, cria Youra avec brusquerie, tu n'es pas une servante ! Je ne veux plus te voir avec cette grosse jupe, tu auras une robe de laine brodée et des bottes en cuir rouge. Emballe notre argent, quelques provisions, et suis-moi.

— Deviendrais-tu fou subitement ? où veux-tu aller ?

— À la ville, hâte-toi, cria Youra.

Il avait l'air si furieux que la pauvre femme se mit à pleurer, tout en

obéissant bien vite. Ils arrivèrent deux jours après à la ville, lui toujours criant, elle toujours pleurant et portant un petit baluchon. Ils rencontrèrent bientôt un groupe d'étudiants qui marchaient en chantant et tenaient toute la rue.

Youra leur emboîta le pas et sa femme le suivit encore. Bientôt les étudiants étonnés de son manège s'arrêtèrent et lui demandèrent ce qu'il voulait.

— Messieurs, dit Youra, je voudrais devenir savant. J'ai de l'argent, et si vous vouliez être mes maîtres, vous seriez bien payés.

Les jeunes gens s'entre-regardèrent, puis se mirent en chœur à acclamer le fermier. Ils le conduisirent dans une belle auberge, retinrent des chambres et commandèrent un repas merveilleux. Ils se mirent sur-le-champ à instruire Youra.

Tous restèrent deux mois dans cette auberge, mangeant et buvant joyeusement. Youra ne se tenait pas de joie, il était tout fier d'être l'ami de ces braves garçons.

— Tu es bien bête de rester enfermée tout le jour ! disait-il à sa femme. Pourquoi boudier ainsi ? Si tu savais les belles choses que m'enseignent les étudiants, tu aurais tôt fait d'oublier ta ferme, tes vaches et tes lapins.

— Hélas ! que t'enseignent-ils ? à vider vingt pots de vin par jour et à rouler ivre-mort sous la table !

— Paix ! sotte, ils m'enseignent la philosophie, la cosmographie et la géographie, toutes les sciences connues et quelques autres encore.

Au bout de deux mois, Youra n'eut plus d'argent, mais il savait déjà tracer des barres et des ronds sur le papier, en tenant sa plume comme une bêche. Il fit ses adieux à Messieurs les étudiants et s'en alla suivi de sa femme. Il n'était pas très fier de lui. Il n'osait pas avouer à sa compagne ses pensées secrètes, mais il commençait vraiment à se demander s'il savait quelque chose ou s'il ne savait rien ; il se demandait surtout où diriger ses pas.

— Cher époux, où allons-nous ? demandait gentiment la fermière. Pour la première fois depuis leur arrivée à la ville, elle ne parlait pas en pleurant ; il sembla même à Youra que sa voix était ironique et son sourire inquiétant. Il paya d'audace :

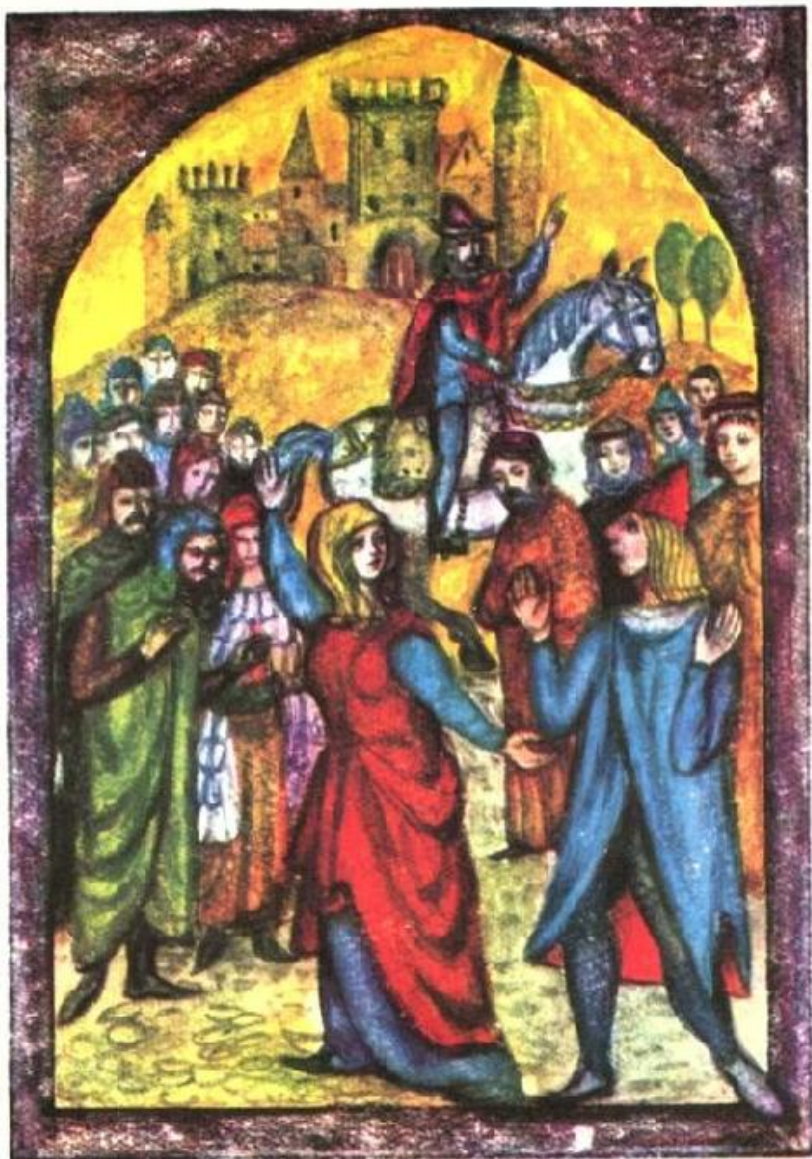
— Femme, ne pose pas de questions stupides, et suis-moi toujours !
— Et il marchait au hasard des rues d'un pas décidé, pour gagner du temps.

Bientôt, ils arrivèrent sur la place du palais où une foule bruyante et houleuse était rassemblée.

— Que se passe-t-il ? demanda Youra. Mais personne ne lui répondit, car tout le monde regardait un homme qui sortait à cheval par la poterne du château. Il était vêtu de vert et de rouge et sonnait dans un cor d'ivoire. Il proclama bientôt d'une voix forte ;

— Un vol horrible a été commis. On a dérobé la selle du roi, brodée d'or et d'argent, ornée de quatre-vingt-dix-neuf pierres précieuses. Celui qui la retrouvera, noble ou manant, fol ou savant, aura quatre-vingt-dix-neuf sacs d'écus en récompense.

— Seigneur ! Seigneur ! cria d'une voix perçante la femme de Youra, adressez-vous à mon mari, c'est le plus grand philosophe de la terre, il sait retrouver les trésors perdus mieux que les magiciens de l'Orient. Oui, adressez-vous au grand Tatratas !



...Adressez-vous à mon mari, c'est le plus grand philosophe de la terre, il sait retrouver les trésors...

— Te tairas-tu, folle, chuchota Youra, que vas-tu raconter ?

— Ah ! tu as voulu être savant ! et bien, on va voir maintenant ce que tu es capable de faire. As-tu cru que j'avais oublié ? Pensais-tu que je te pardonnais ces deux mois de folies, notre ferme abandonnée, notre argent dissipé ?

Elle se tut soudain parce qu'on saisissait son mari pour le porter en triomphe. On les conduisit tous les deux dans une belle chambre très confortable avec un lit couvert de fourrures et des rideaux de brocart. Youra s'écroula sur un siège la tête dans ses mains.

— Nigaud ! te voilà pris ! Souviens-toi que tu te nommes Tatratas : un savant ne s'appelle pas Tsviritchek-le-Grillon, c'est trop commun !

Et de rire à gorge déployée.

On vint bientôt chercher Youra : le roi voulait le voir immédiatement.

— Où est ma selle, illustre Tatratas ? s'écria le souverain d'un air dramatique.

— Où est la selle du roi ? s'écrièrent à leur tour tous les courtisans assemblés.

— Sire, laissez-moi le temps de me concentrer. Qu'on me donne une plume, de l'encre et du papier !

Ces préparatifs prirent quelques minutes pendant lesquelles Youra eut le temps de réfléchir. Il traça avec grand soin quelques ronds et quelques barres sur la feuille, ajouta dans les coins des signes biscornus, et déclara :

— Que l'on porte ceci chez l'apothicaire et qu'on me rapporte vivement le philtre dont j'ai besoin.

Il se sentit ensuite un peu rassuré. L'apothicaire ne comprendrait pas ce grimoire et Youra déclarerait qu'il ne pouvait rien trouver sans avoir le philtre. Malheureusement, l'apothicaire, craignant de paraître ignorant et de déplaire au roi, fit semblant de comprendre l'écrit étrange de Tatratas. Il envoya au palais, dans une belle petite fiole de cristal de Bohême, un innocent remède qu'il donnait d'ordinaire à ses clients fiévreux pour les faire transpirer.

— Je suis perdu ! pensa Youra avec désespoir. Et il avala le remède, espérant en son cœur que c'était un poison violent et que la mort viendrait mettre un terme à ses malheurs.

Il crut d'abord mourir, en effet, de chaleur et d'étouffement. Mais, bientôt, il se mit à transpirer, tout en se disant :

— Que faire, hélas ! que faire ?

Les yeux de tous les courtisans étaient fixés sur lui, des soldats gardaient la porte. Il eut enfin une idée. Il essuya son front ruisselant et déclara :

— Maintenant, je suis en état de transes, personne ne doit m'adresser la parole, ni me toucher. Qu'on me laisse errer à ma guise

à travers le château et à travers la ville !

Le roi accepta, mais malheureusement il le fit escorter de soldats en armes ; et le pauvre Youra comprit qu'il ne pourrait s'enfuir. Poussé par la soif et inondé de sueur, il entra bientôt dans un cabaret de mauvaise mine et s'assit sans trembler dans une salle aux voûtes sombres où des hommes déguenillés et inquiétants vidaient de grands pots de bière. Les gardes de l'escorte entrèrent fidèlement derrière lui et s'assirent un peu plus loin, admirant ce curieux état de somnambulisme qui poussait le grand Tatratas à entrer, sans s'en apercevoir, dans un coupe-gorge.

À la vue des soldats, le tenancier devint vert et se dirigea un peu trop vite vers une petite porte de chêne aux ferrures énormes. Youra le regarda d'un œil vague passer par cette petite porte. De sa place, il voyait le tenancier faire de grands gestes, qui semblaient commander aux hommes déguenillés de ne pas bouger. Ensuite, l'homme se baissa, ramassa dans un coin sombre quelque chose d'étincelant et l'enroula dans un sac de farine. Quelques secondes plus tard, il revenait dans la grande salle tenant sous son bras une grosse corbeille pleine de légumes. Il se dirigea vers la sortie, en faisant de fort gracieux sourires aux soldats.

Mais brusquement, Youra, tiré de son hébétude, cria à plein gosier :

— Gardes ! saisissez cet homme ! la selle du roi est cachée sous les légumes !

Elle y était en effet. Youra, assommé d'émotion, s'évanouit et tomba de son banc.



Il se réveilla dans la belle chambre du château. Sa femme assise à côté de lui souriait d'un air mi-figue mi-raisin.

— Ma belle, dit Youra, tu as bien failli me perdre, je ne sais si je dois te pardonner. Je réfléchirai plus tard à ce problème : maintenant, fuyons sans plus tarder, sans attendre la récompense. Dieu sait ce qui se prépare encore ici.

Et il se leva d'un bond.

— Cher ange, ne te presse pas tant ! dit la femme ; et son sourire était aussi acidulé que le raisin vert. Tu es bien bon de te demander si tu dois me pardonner. Tu renverses les rôles ! n'oublie pas que c'est toi qui m'as offensée, et ne crois pas que la petite vengeance d'hier me suffise. Reste donc ici. De toute façon tu ne pourrais sortir ; j'ai dit il y a quelques minutes au roi que tu te chargeais de découvrir un grand

mystère.

— Cette fois, folle, tu me le payeras ! cria Youra. Et il sauta sur son épouse pour la rouer de coups, pendant qu'elle glapissait comme un renard pris au piège. Mais soudain Youra s'arrêta net, car des soldats entraient dans la pièce. La femme tapota sa jupe et ses cheveux, et dit avec amabilité :

— Ne craignez rien, Messieurs. Le docteur Tatratas se réveille juste de son sommeil hypnotique ; et, comme chaque fois, ses nerfs fatigués se détendent brusquement. Mais voyez ! son intelligence a repris toute sa lucidité, il est dès à présent disposé à vous suivre.

Les soldats emmenèrent Youra, qui, en partant, jeta à sa femme un regard noir comme l'enfer. Il ne se sentit guère à son aise quand le roi lui apprit qu'on venait de dérober à sa fille une bague d'or ornée d'un diamant. Le roi ajouta qu'il était sûr désormais que l'illustre Tatratas saurait retrouver le bijou. Youra en était moins sûr et il écouta avec humeur les applaudissements des courtisans. Il réfléchit longuement. Enfin, il déclara :

— Sire, il faut d'abord tuer l'être que la princesse, votre fille, chérit par-dessus tout.

Il se sentit assez fier de lui. Il y aurait, pensait-il, de longues discussions. Et si par hasard la princesse aimait par-dessus tout son père ! C'était fort possible ! voilà qui était bien manœuvré ! Et il regardait tout heureux le visage sombre et méditatif du roi. Celui-ci sembla soudain prendre une résolution héroïque. Il appela son écuyer et lui dit à haute voix :

— Fais appeler la princesse dans le jardin, pour qu'elle ne s'aperçoive de rien. Dis au bourreau de venir immédiatement dans cette salle. Et amène-moi discrètement le...

Ici, il baissa tant la voix que Youra n'entendit plus rien.

Le bourreau arriva et le brave Youra se sentit assez mal à l'aise. Allait-on réellement tuer quelqu'un ? Mais alors il serait, lui, responsable d'un assassinat ?

L'écuyer du roi revint. Il portait sur son poing un perroquet vert et jaune qui criait d'une voix grinçante :

— Moi, je fais ce qui me chante. Allez au diable !

Youra était en train de se dire qu'il fallait que le maître du perroquet fût bien mal élevé pour lui apprendre de telles choses, quand soudain, le bourreau leva son épée et trancha le cou de l'oiseau. Tout le monde fit : Ah ! et la princesse qui arrivait dans la grande salle parce qu'on lui avait dit d'aller au jardin se mit à hurler de rage, à se rouler par terre et à injurier tout le monde. C'était un beau désordre et Youra cherchait des yeux la sortie, quand la voix du roi retentit :

— Une fois de plus, le célèbre docteur Tatratas manifeste sa valeur à nos yeux. Voici le diamant qui était dans la gorge du perroquet.

— Sale oiseau de malheur ! cria la princesse, se redressant soudain, avec ses cheveux rouges défaits qui coulaient jusqu'à terre. Sale oiseau ! heureusement qu'il est mort !

Elle saisit le diamant en griffant au passage la main du roi et sortit très vite sans remercier.

Youra, fort ébahi, fut porté en triomphe. Le peuple délirait de joie, le roi l'embrassait. Dans un coin, sa femme riait, riait à perdre haleine.

Mais hélas ! comment se sauver désormais ? Il était devenu nécessaire à la cour, on le surveillait sans arrêt tant on avait peur qu'il s'en aille. Le roi attendait avec impatience un troisième vol. Il avait enfin trouvé de quoi distraire son éternel ennui. Quant à Youra, il était de moins en moins grillon et n'ouvrait pas la bouche. Il ne pensait même plus à battre sa femme qui, de son côté, se rongait un peu tardivement de remords dans sa prison dorée, dans ses chaînes de fourrures et de brocart.

Cependant, aucun vol n'avait lieu. Les voleurs du royaume chômaient. Pourquoi voler ? Ils savaient bien que le professeur Tatratas était plus fort qu'eux.

Un jour, le roi n'y tint plus. On ne volait rien ? tant pis. Il se décida lui-même à préparer une énigme qu'il jugeait insoluble.

Youra fut bientôt appelé dans la grande salle du trône. Au milieu d'une grande table étaient deux assiettes d'argent renversées l'une sur l'autre, et tous les courtisans attendaient avec des mines réjouies.

— Tatratas, dit le roi, distrais-nous un peu !

— Distrayez-nous, Tatratas ! crièrent les courtisans.

Mais Youra était décidé à en finir. Il hurla, il tapa des pieds, il brandit ses poings. Il ne voulait plus rien deviner, non et non !

Les courtisans se taisaient et tremblaient de frayeur. Le roi était écarlate. Il se leva brusquement et posa son épée sur les assiettes.

— Si tu ne devines pas immédiatement ce qui est caché là, dit-il, je te tranche le cou moi-même. Si tu devines, tu seras riche toute ta vie, tu pourras partir d'ici et aller où tu voudras, en pleine liberté.

Youra comprit que cette fois il était perdu. Les larmes lui vinrent aux yeux et il gémit :

— Oïe, oïe ! pauvre Grillon, voilà donc ton sort réglé !

Alors, des clameurs de joie éclatèrent dans la salle.

Le roi mit un genou à terre devant le paysan, ce qui ne s'était jamais vu de mémoire d'homme. Youra crut qu'il devenait fou. Mais le roi s'était déjà relevé et soulevait une assiette. Un petit grillon apparut, tout noir sur l'argent brillant, et se mit joyeusement à chanter.

Une semaine plus tard, Youra Tsivritchek et sa femme étaient rentrés chez eux. Des maçons travaillaient à grand bruit pour agrandir la ferme, les vaches meuglaient, le grillon sauveur chantait dans la cheminée. Youra et sa femme se chauffaient devant le feu.

— N'ai-je pas eu raison de dire que tu étais un savant ?

— Quelle audace ! c'est moi qui ai d'abord eu l'idée d'aller étudier à la ville.

— Oui, mais moi...

— Femme, tais-toi. Tu sais que je te dois quelques coups de bâton. Il serait prudent de ne pas trop m'y faire penser. Je suis le maître chez moi et j'ai su le montrer. Toute cette affaire a été supérieurement menée.

Et il étendit avec satisfaction ses longues jambes devant les flammes, pendant que sa femme souriait, les yeux bridés, pétillants au reflet du feu, et que le grillon faisait tsi-vri, tsi-vri, tsi-vri...



Yanochik



ANOCHIK était né dans des temps bien durs pour les pauvres paysans. Les seigneurs du pays slovaque accablaient le peuple de corvées, d'impôts et de conscriptions. Pendant toute son enfance, Yanochik vit ses parents rudoyés par les riches, et quand son père voulut l'envoyer à la ville étudier le latin pour être prêtre, il accepta volontiers avec l'espoir de pouvoir un jour venir en aide à sa famille. Mais cela ne plut guère au seigneur qui voyait d'un mauvais œil le jeune homme échapper au servage ; et il se vengea sur le père.

En plein travail, surtout si c'était un travail urgent, le vieux fermier était appelé pour les corvées. Quand il rentrait, bien longtemps après, l'orage avait éclaté sur son foin étalé, ou son blé s'était égrené sur pied. Il se consolait en pensant que son fils aurait une meilleure condition que la sienne.

Mais un jour, sa femme tomba malade et dépérit rapidement. Il lui aurait fallu de bons bouillons de poulet et du vin léger, mais le seigneur raflait toute la volaille, sous prétexte qu'elle était mal engrassée ; quant au vin léger, les paysans n'en connaissaient même pas le goût.

La mère voulut voir Yanochik avant de mourir ; sitôt prévenu, le jeune homme se mit en route, tremblant d'arriver trop tard. Il se jeta au cou de sa mère, couchée sur un pauvre grabat. Le vieux paysan attisait le feu allumé malgré la chaleur de juillet. Les flammes dansaient et les reflets faisaient saillir les os de son visage recuit par le soleil et tout creusé d'angoisse ; mais la malade n'en était pas réchauffée.

Aucun des trois n'entendit entrer un homme armé, qui se glissa jusqu'à eux dans la pièce étouffante.

— Ordre du seigneur. Tu dois aller avec ton fils rentrer le foin, bonhomme, et vite.

Yanochik n'entendit même pas. Son père regarda le soldat à la moustache noire et refusa tout net, pour la première fois de sa vie. Il n'allait pas quitter sa femme mourante. Quant à son fils, il était étudiant, presque prêtre.

— Dites ce que vous avez vu au seigneur. Il a bien une petite étincelle de pitié au fond du cœur.

Mais le cœur du seigneur n'était que cendres. À midi, des hommes armés entrèrent en bousculant tout, sans pitié pour la mourante qui gémissait dans son lit. Ils ligotèrent le père et le fils, les traînèrent jusqu'au château. Là, assis dans une salle voûtée, le seigneur attendait en rongant ses ongles. Il fit attacher les deux hommes sur un chevalet, et les valets saisirent des triques.

— Cent coups à chacun, et raides ! cria le seigneur. Il croisa les jambes, s'appuya sur un coude pour mieux jouir du spectacle, et ajouta en regardant Yanochik de ses yeux jaunes.

— Je vais t'apprendre à chanter un nouveau latin, fils de chien !

Les coups se mirent à pleuvoir sans pitié. Au second, le vieux paysan s'évanouit. Bien avant le centième, il était mort. Yanochik ne poussa pas même une plainte, mais à la fin il était incapable de faire un mouvement. On le chargea sur un chariot de fumier avec le cadavre de son père et on les reconduisit. La mère était encore en vie, mais quand on jeta dans la pièce où elle agonisait les corps inanimés de son mari et de son fils, elle expira.



Yanochik se soigna comme il put. Il voulait vivre pour venger ses parents. Dès qu'il fut un peu rétabli, il disparut du village. Mais il ne retourna pas à la ville, il gagna la Kralova Hola, la plus haute montagne des environs, et se cacha chez des bergers, le temps de reprendre ses forces. Il dormit dans la koliba des troncs d'arbres mieux que dans un palais de marbre.

Un jour qu'il allait chercher de l'eau à la source qui jaillissait non loin de là, son chien qui chassait souvent pour son propre compte se précipita en aboyant sur un buisson épineux. Yanochik n'y aurait pas pris garde s'il n'avait pas cru entendre un gémissement de frayeur. Il chassa son chien d'une bonne tape et écarta les branches pour voir

quel curieux gibier s'y cachait. Il aperçut alors une fée vêtue de blanc, toute frissonnante de peur.

— Ouf ! cria-t-elle d'une voix enfantine, tu es un brave garçon. Sans toi, ton énorme chien me croquait comme une caille !

Yanochik l'aida à sortir du buisson. Elle était si fluette qu'elle lui arrivait à peine à la ceinture.

— Tu me plais, continua-t-elle de son air le plus majestueux. Je puis t'accorder ce que tu désires. Parle ! Que veux-tu ?

— La force ! répondit Yanochik sans hésiter. La fée lui donna d'abord une large ceinture de cuir, dans laquelle était glissé un fil magique qui le rendait invincible, puis une valachka au manche solide, au fer étincelant, qui le rendait fort comme cent hommes.

— Cette hache me plaît, et la ceinture est belle. Merci, madame ! — Et Yanochik s'inclina très bas.

Le lendemain, Yanochik se fit reconnaître par ses camarades d'enfance et les invita à gagner avec lui la montagne pour faire du brigandage. Bientôt, il eut une véritable petite armée bien équipée et prête à l'ouvrage. On ne tarda pas à appeler sa compagnie « les bons garçons de la montagne ». Ils portaient des chapeaux à larges bords ornés de ferrures, des chemises vertes, des pantalons blancs avec de lourdes ceintures de cuir, également ornées de fer. Chacun avait deux pistolets, un fusil au dos, et une valachka bien tranchante. Conduits par Yanochik, ils attaquaient les nobles et les riches, mais jamais ils ne tuaient. Ils se contentaient de les dépouiller de leurs armes et de leur argent. Ils gardaient les armes et distribuaient le reste aux gens du peuple. Un jour, Yanochik cria à un seigneur en lui arrachant sa bourse :

— Paye-nous les cals sanglants des paysans !

Dans le creux des rochers ou des troncs d'arbres, ils entassaient les étoffes, les vêtements et les armes.

Le peuple chérissait « les bons garçons de la montagne ». En cas de danger, ils étaient sûrs de trouver refuge partout. Pendant les grands froids, ils se déguisaient en valets et se plaçaient chez des fermiers ; le reste du temps, ils vivaient dans la montagne et rendaient souvent visite aux bergers, à la veillée.

Yanochik aimait la musique. À la nuit, il entrait dans un koliba où les bergers s'étaient réunis pour jouer de la flûte, de la fouïara, comme on dit là-bas. Puis il invitait les jeunes filles à chanter en chœur et les récompensait avec des écus d'or. Quand il était trop loin de l'habitation des bergers, et qu'il campait avec sa compagnie tout en haut de la Kralova Hola, il faisait allumer un feu joyeux dans un ravin abrité, et là il écoutait son cornemuseur Iltshek, qui jouait si bien que la montagne entière l'écoutait et que les étoiles se penchaient du ciel pour mieux entendre. Le beau visage de Yanochik s'éclairait et il

restait des heures sans bouger, fumant sa pipe de bois incrustée de cuivre rouge et de laiton.

Quelquefois, ces réunions nocturnes avaient un caractère plus savant et plus religieux. Un soir, les compagnons de Yanochik lui amenèrent un étudiant qui, voyant les garçons de la montagne armés jusqu'aux dents, assis autour du feu, ne put s'empêcher de trembler. Il se croyait tombé aux mains de vulgaires brigands. Mais Yanochik se mit à rire et lui parla tout de go en latin ; l'étudiant éberlué se pinça le bras pour savoir s'il ne rêvait pas. Un bandit parlant latin ? Yanochik lui demanda de faire un sermon à ses hommes. Le prisonnier, bon gré, mal gré, monta sur un rocher illuminé par les flammes, et se mit à parler. Peu à peu, le calme lui revint en voyant les compagnons debout, tête découverte, et recueillis comme des petites filles à l'église. L'étudiant raconta plus tard que jamais il n'avait parlé avec tant de foi et d'émotion. Le rocher fauve et le ciel étoilé lui semblaient plus augustes qu'aucune chaire et aucune voûte d'église, il voyait les yeux sauvages de ses auditeurs mouillés de larmes. Quand il eut fini, Yanochik s'adressa à son tour aux compagnons et leur rappela encore une fois leur but sacré. Alors le jeune étudiant se sentit plein de respect pour cet homme qui ne s'était pas vengé dans le sang et qui pensait aux autres avant de penser à lui.

Au matin, le futur prêtre s'en alla avec des écus d'or dans sa poche pour s'acheter une paire de chaussures neuves dont il avait grand besoin, et une aune de drap sous son bras pour faire un costume à son vieux père.

Les seigneurs enrageaient de ne pouvoir prendre Yanochik ; ils envoyèrent de véritables armées dans la montagne, mais les « bons garçons » leur glissaient entre les doigts comme des anguilles. On les croyait au sommet et ils étaient dans la vallée, attablés à rire et à boire avec un fermier. On se précipitait chez le fermier qui levait les bras au ciel, en affirmant que, Dieu merci, on n'avait pas vu ces brigands dans les parages depuis belle lurette. Yanochik et ses compagnons étaient partout à la fois, à la ville déguisés en prêtres, sur les routes déguisés en marchands, dans les prés déguisés en paysans et jusque dans les châteaux déguisés en nobles visiteurs ou en valets. Les seigneurs en devenaient fous. Ils sursautaient et tiraient leur épée quand leur épouse entraînait dans la chambre, ils bâtonnaient leurs nouveaux domestiques, se méfiaient des prêtres comme de la peste. Pour oublier leur cuisant souci, ils buvaient tout le vin de la contrée. Les paysans se gaussaient d'eux presque ouvertement.

Jamais Yanochik n'aurait été pris (n'était-il pas invincible et fort comme cent hommes ?) s'il n'avait été trahi par son cher cornemuseux. Un seigneur, grâce aux indications du traître, corrompt le fermier à qui Yanochik devait rendre visite. Quand le chef des

« bons garçons » arriva à la ferme, son hôte le débarrassa de la valachka, comme par politesse. Puis tous deux entrèrent dans la salle obscure. Les chaussures cloutées de Yanochik glissèrent sur les pois chiches qu'on avait répandus exprès. Il tomba. En un clin d'œil, les hommes du seigneur qui s'étaient cachés dans l'ombre bondirent et le ligotèrent. Mais Yanochik brisa ses liens et se mit à casser comme des noix toutes les têtes qui se trouvaient à sa portée. Il allait avoir le dessus, quand une vieille femme, couchée près du poêle, s'écria d'une voix aiguë :

— Coupez sa ceinture, coupez sa ceinture :

Aussitôt, un soldat trancha d'un coup de poignard le fil magique qui entourait la taille de Yanochik dans sa gaine de cuir.

Et Yanochik cessa d'être fort comme cent hommes.



On le conduisit en prison, chargé de chaînes et meurtri de coups. Un désespoir total le saisit, pour la première fois de sa vie. Quand ses parents étaient morts, il lui restait la liberté et le pouvoir d'aider le peuple. Maintenant, un de ses plus chers compagnons l'avait trahi, et il était destiné à mourir. La mort ne lui faisait pourtant pas peur, mais il songeait à ses hommes, qui allaient rester seuls, désespérés et incapables de se diriger sans lui. Il songeait au peuple, qui n'aurait plus aucun adoucissement à son malheur. Et son cœur était sombre.

Le tribunal condamna Yanochik à mort le 13 mars 1713. Entouré de soldats, escorté d'une foule silencieuse, il marcha bravement au gibet. Il regarda avec amour, une dernière fois, le ciel et le soleil slovaques, et le peuple qui semblait lui dire, du regard de ses milliers d'yeux :

— Meurs tranquille ! Tu ne seras pas oublié !

Alors, en arrivant devant les seigneurs, il dansa quatre fois autour du gibet, pour leur montrer qu'il n'avait pas peur de la corde.

Ainsi mourut Yanochik, le chef des « bons garçons de la montagne ».

Ses compagnons furent décimés peu à peu. À la veillée, loin des oreilles indiscrètes, on se racontait les exploits de Yanochik, et chacun sentait le courage remplir de nouveau son cœur.

Et la solide valachka, donnée par la fée ? Le jour de l'arrestation de son maître, le seigneur l'avait enfermée dans une prison close de sept portes. Mais elle ne resta pas enfermée. Elle se mit à hacher la première porte, puis la seconde, et se fraya un chemin toute seule, à travers le bois épais. Malheureusement, quand elle arriva à la septième porte, il était trop tard, malgré toute sa hâte. Yanochik

venait de mourir.

Alors la hache fidèle disparut dans la montagne. On dit qu'elle s'est enfoncée dans un arbre de la Kralova Hola. Nul ne l'a jamais retrouvée, mais le souvenir de Yanochik est toujours vivant, comme si sa valachka s'était enfoncée dans tous les cœurs.



Les chevaliers du Blanik



UX environs de la ville de Vlachim se dresse une montagne recouverte de bois touffus qui dévalent le long de ses flancs comme une pelisse de fourrure. C'est le Blanik. Isolé dans la plaine, il contemple les forêts et les terres peu fertiles qui l'entourent. Sa cime est visible de très loin et les habitants de la contrée tournent les yeux vers elle tous les matins en se levant, car le Blanik, majestueux et grave, prophétise la pluie et le beau temps. Si la cime est sombre et s'enveloppe de nuées menaçantes, l'ouragan est proche. Si elle est claire et si son profil bleuté se dresse sur un ciel pur, le beau temps sera durable.

Au sommet, à l'ombre des hêtres, des sapins et des épicéas, on voit encore les ruines de remparts depuis longtemps écroulés ; il n'y a plus aucun vestige du château fort en bois qu'ils protégeaient jadis. Mais les habitants du voisinage savent bien que le Blanik n'est pas aussi abandonné qu'il en a l'air ; ils connaissent tous le nom de celui qui dort à l'intérieur de la montagne, entouré de ses chevaliers en armes.

Saint Venceslas, qui sauva les Tchèques menacés par les Germains, et qui fut bon pour son peuple, repose parmi ses guerriers. Mais leur sommeil n'est pas celui de la mort. Une fois par an, dit-on, tous se lèvent, sellent leurs chevaux et sortent de la montagne par un rocher en forme de voûte d'où coule toute l'année une source abondante. C'est à cette source que les chevaliers viennent abreuver leurs coursiers. Ils ne sortent qu'à la nuit, éclairés par la lune, et se dirigent vers une grande prairie qui s'étend sur la pente du Blanik, entre les bois. Là, ils combattent entre eux comme les nobles d'antan, pour

s'exercer et conserver leur force. Souvent, dans la plaine, les enfants sont éveillés par le roulement étouffé du tambour, par la voix du cor et le cliquetis des armes. Mais les enfants n'ont pas peur, ils savent que ce sont les chevaliers du Blanik qui se tiennent prêts à les défendre en descendant de la montagne et à battre l'ennemi le jour où l'on aura besoin d'eux. Au petit matin, tout redevient calme, les chevaliers et les chevaux disparaissent derrière la voûte mystérieuse ; seule la prairie conserve les vestiges du sabbat nocturne : elle en est toute piétinée et partout les sabots ont laissé leurs empreintes.

Autrefois, plusieurs personnes ont pénétré dans le Blanik.

Une jeune fille, qui s'était attardée à flâner après le coucher du soleil, vit arriver un chevalier couvert d'une armure luisante comme le soc d'une charrue. Il l'invita à le suivre, car on avait besoin d'une femme pour nettoyer dans la montagne. La jeune fille n'eut pas peur ; le chevalier la hissa en croupe et repartit au galop. Quand ils furent entrés, elle se trouva dans une immense salle voûtée sur de puissants piliers de roc. Des armes étaient suspendues aux murailles. Un demi-jour doré et mystérieux régnait ; le silence était profond et sonore comme dans une église. Le long de mangeoires de pierre une file de chevaux se tenait immobile comme le roc lui-même. À des tables de pierre étaient assis les chevaliers, la tête appuyée sur leurs bras. Tous dormaient et rien ne bougea à l'entrée de la jeune fille. Elle se mit activement au travail, changea les litières des chevaux, fourbit les armes, balaya. Quand elle eut fini, elle regarda de nouveau autour d'elle. Les chevaliers continuaient à dormir, celui qui l'avait amenée dormait également. Alors, elle se dirigea vers la sortie. Le roc se referma silencieusement et elle se retrouva dehors à la nuit tombée.

Quand elle arriva à sa chaumière, sa mère poussa un grand cri et la serra contre son cœur en lui demandant pourquoi elle était restée si longtemps absente. La jeune fille allait répondre qu'elle ne s'était guère attardée quand elle remarqua la pâleur et la maigreur de sa mère. « Comme elle a changé », pensa-t-elle.

— Tu es restée un an absente, nous te croyions morte ! murmurait la pauvre femme.

Alors la jeune fille raconta son histoire, et tout le monde comprit pourquoi une année avait passé pour elle aussi vite qu'un moment.

Un forgeron de Lounovice fut enlevé de la même façon par les chevaliers. Quand il eut ferré un grand nombre de chevaux dans la grande salle où les coups de marteau retentissaient longuement, il fut reconduit dehors avec sa récompense : un gros sac bien plein. Il se hâta de l'ouvrir et fut suffoqué en voyant qu'il ne contenait que du crottin. Il vida le sac devant le rocher, le plia, le mit sous son bras et rentra chez lui, où il apprit qu'on avait pleuré un an sa mort. Alors, il raconta son histoire en faisant de grands gestes et trois écus d'or

roulèrent en tintant hors du sac.

— Dieu miséricordieux ! cria l'homme, et moi qui ai jeté le reste ! Il se précipita d'un trait vers le Blanik, escalada les pentes, suivi de sa famille affolée et essoufflée. Mais malheureusement, au pied du rocher, le crottin magique ne s'était pas transformé en pièces d'or. Il avait tout simplement disparu. Et le forgeron dut s'en retourner chez lui en subissant les reproches de sa femme qui l'accusait d'imprudence et de légèreté, et même de bêtise...

On raconte aussi qu'un berger, cherchant une brebis égarée, s'égara lui-même jusque dans la salle des chevaliers. Comme le roc s'était refermé, il s'assit, tira sa flûte de sa ceinture, et se mit à jouer pour se distraire au milieu de tous ces hommes endormis. Quand il put ressortir, il fut tout étonné de savoir qu'il était resté un an sous la montagne.

— Aurais-je joué de la flûte pendant un an sans arrêt et non pendant quelques minutes ? En ce cas, je dois avoir grand soif.

Content de ce raisonnement, il alla à l'auberge avec ses amis et ils burent beaucoup de bière, lui pour se remettre, les autres pour lui tenir compagnie.

De nos jours, personne n'entre plus dans le Blanik. Peut-être est-ce parce que les hommes modernes n'ont plus l'esprit assez simple et assez pur pour être admis dans la retraite de saint Venceslas. Seuls les enfants seraient encore dignes de ce miracle. Mais le rocher reste clos, probablement parce que les chevaliers ne veulent pas séparer les enfants de leurs mères ; car sur la terre, une année dure longtemps.

Cependant, l'armée du Blanik existera toujours et elle veillera toujours sur la patrie. Si l'ennemi envahissait le pays et écrasait le peuple tchèque, le Blanik fermé et obscurci, qui regarde la plaine avec une nostalgie méditative, frémirait comme un vieux guerrier qui s'éveille au combat. Les arbres sécheraient sur ses flancs et un grand chêne mort depuis des siècles reverdirait sur sa cime... La source, transformée en torrent, bondirait vers la plaine...

Entre le Blanik et Natcheradets la bataille fait rage. L'étang Pousty rougit du sang versé. Les Tchèques se défendent contre un ennemi plus fort en nombre, un ennemi qui les guettait depuis longtemps et qui souille le pays. Les Tchèques sont-ils perdus malgré leur bravoure ?

Mais voici qu'au moment le plus désespéré, le Blanik s'entr'ouvre comme une graine mûre. Les chevaliers croulent au galop jusqu'à la plaine. Saint Venceslas, sur son cheval blanc, brandit son étendard. Les Tchèques se sentent bien défendus et reprennent espoir ; l'armée du Blanik, presque invisible, tellement elle est blanche et brillante, sème partout la terreur. À Prague a lieu la bataille décisive, les pierres éclatent et les flammes jaillissent. Bientôt, les ennemis sont chassés

jusqu'au dernier.

La paix sacrée est revenue. Le peuple tchèque peut se reposer et panser ses blessures. Beaucoup sont morts dans les combats, mais ceux qui restent sont des hommes forts. Ayant reconnu les fautes de leurs ancêtres et les leurs, ayant éprouvé leur courage et leur endurance, ils vivront heureux dans les travaux de la paix. Aucun ennemi n'osera plus les attaquer.

Et les enfants, assis dans les champs, lèvent leurs yeux calmes sur le vieux Blanik qui se chauffe au soleil.